PARADOXES DE LA PESTE,

OV

IL EST MONSTRE' CLAIREMENT comme on peut viure & demeurer dans les villes infectées, sans crainte de la contagion.

Traduicts en François de l'Italien de SYLVESTRE FACIO, *par* B. BARRALIS, *Docteur-Regent en la Faculté de Medecine de Paris.*



A PARIS,

Par FLEVRY BOVRRIQVANT, aux Fleurs Royales.

M. DC. XX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

MONSIEVR HEROVARD
Chevalier Seigneur
de Vaugrigneuse Conseiller au
Conseil d'Estat, & premier Medecin du Roy.

MONSIEUR,

Le bruit de la maladie qui l'annee passee estonna si fort cette ville, qu'elle en fut presque deserte, mit grand nombre de personnes dans la commune apprehension, me donna sujet de rechercher ... de ... [illegible] ... la crainte que [illegible] ... fut avoir [illegible] ... ayant veu que [illegible] ... sur des fausses [illegible] ... de combatre son mal [illegible] ... le monde de la [illegible] ... ses apprehensions, & [illegible] ... les effects de [illegible] ... Italiens



A MONSIEVR HEROVARD CHEVALIER, SEIGNEVR de Vaugrigneuſe Conſeiller au Conſeil d'Eſtat, & premier Medecin du Roy.

MONSIEVR,

Le bruit de la maladie qui l'annee paſſee eſtõna ſi fort ceſte ville, qu'elle en fut preſque deſerte, m'ayant d'abord enuelopé dans la commune apprehenſion, me permit par apres de reſpirer, & de rechercher ſoigneuſement ſi la crainte qui ſuit d'ordinaire la renommée de ce monſtre auoit des fondemens veritables: mais ayant recognu que ce n'eſt qu'vne opinion tyrannique, fondée ſur des fauſſes apparences, ie me reſolus de combattre ſon iniuſtice, afin de guerir le monde de la vanité de ſes apprehenſions: & comme ie meditois les effects de mon deſir, ie rencontray vn autheur Italien

qui autresfois poußé d'vne pareille inclination, auoit dignement trauaillé sur ceste matiere, l'ayant enrichie de si belles raisons, de si fortes authorités & d'experiences si sensibles, que i'estimay deslors qu'on ne pouuoit rien adiouster à la perfection d'vn tel ouurage: c'est pourquoy ie deliberay de le rēdre François, tant pour ne le priuer point de l'honneur que son extreme suffisance merite, que d'autant que ie ne croyois pas de pouuoir plus facilemēt remedier à ceste maladie spirituelle que par les mesmes remedes qu'il auoit si doctement recherchez: ce qu'ayant faict, & desirant de l'exposer à la veuë du monde, deux principales considerations m'ont obligé à vous le dedier: l'vne parce qu'estant de mesme profeßion que l'autheur, vous pourrés iuger plus equitablement de son merite: l'autre pour la recognoissance, dont ie m'estime redeuable auec tous ceux de nostre ordre, à ceste rare doctrine & longue experience, qui appuyees sur vne probité naturelle vous rendent digne de l'honneur que vous possedez, veillant auec vne admirable fidelité pour le salut de nostre Iuste Monarque; fidelité qui va forçant la conscience mesme de vos ennemis à vous rendre ce glorieux tesmoignage, que vous n'estes point comme le Medecin de Pyrrhus, mais comme celuy d'Alexandre, qu'on peut calomnier faussement, mais qu'on ne sçauroit conuaincre veritablement. Que si les fables nous representent vn Argus, dont le chef est tout

parsemé d'yeux, pour monstrer le soin qu'on doit apporter à la conseruation des choses grandes, la verité vous faict paroistre sur son theatre orné de mille belles vertus, qui sont autant d'yeux, dont les regards ne se destournent iamais de la personne de nostre grand Prince; & qui, comme des astres salutaires, par la bonté de leur influence, en esloignent les maladies, à la violence desquelles la ieunesse est ordinairemẽt exposee: C'est pourquoy sa Maiesté vous cherit à l'esgal des personnes qui luy sont les plus cheres, & vous honore auec des respects dignes de vos vertus & de vostre vieillesse venerable, voyãt que vostre soin est sans pompe & sans vanité, & qu'il procede d'vne affection purement cordiale, & de la cognoissance de vostre deuoir: Et certes parmy tant de faueurs, dont le Ciel la benit cõtinuellement, celle-là paroist des plus grandes, de luy auoir donné vn depositaire de sa vie, dont la suffisance & la fidelité sont esgalement recommandables: qualitez si eminentes en vous, que l'enuie ne les osant attaquer, est contraincte de demeurer chez soy, pour deuorer ses propres entrailles. Ce sont les deux causes qui m'ont obligé à vous offrir ceste traduction necessaire, à mon aduis, pour chasser ces terreurs paniques, qui banissant toute charité du cœur des François leur font cruellement abandonner ceux mesmes qui leur sont plus estroittement aliez, estimant mon dessein fauorablement recognu, si vous me faictes l'honneur

de l'auoir agreable, & de me permettre qu'en toutes occasions ie recherche les moyens de vous seruir & de vous tesmoigner que ie suis, & demeureray toute ma vie,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-affectionné seruiteur,
BARRALIS.

AV LECTEVR.

I'Auois presque resolu, Lecteur, de ne te communiquer point ceste traduction, car bien qu'elle me semblast necessaire pour combattre vne opinion, qui releue nostre cruauté par dessus celle des barbares, i'apprehendois neantmoins quelques esprits de ce siecle, qui iugeant indiscrettement de tout, veulent persuader au monde qu'ils sont les plus habiles par le mespris qu'ils font des autres, & de leur labeur; mais en fin ie me suis laissé emporter à la passion que i'ay de profiter au public, estimant que l'ignorance & la malice sont des instrumens trop foibles pour empescher l'execution d'vn honorable dessein. Ie te la donne doncques auec ceste protestation, que si la beauté & la necessité de l'œuure ne m'eussent forcé de le faire, ie ne l'eusse iamais entrepris, parce que la langue Italienne est si commune, que ie ne m'en estime pas plus habile pour en auoir quelque intelligence. Au reste tu verras vn autheur doüé d'vn sens commun excellent (piece qui est fort rare) & d'vne profonde cognoissance, qui l'ont faict entrer dans vne lice, où personne du monde n'auoit

encores osé courir, monstrant que la contagion n'est pas si aisée comme on la croit ordinairement, & que la peste ne peut estre portée d'vn lieu à vn autre par des hardes infectées, ce qu'il faict par la raison, l'authorité & l'experience, machines si puissantes qu'elles portent par terre la commune opinion, & font iour à la verité de la sienne; ie m'asseure que tu l'aduouëras si tu prens la peine de le bien gouster, & que tu ne luy denieras point la gloire qu'il a meritee. Pour moy i'ay tasché d'expliquer ce qu'il a voulu dire, sans m'obliger trop curieusement à sa phrase, car aussi bien nostre langue marche d'vne cadance plus mesurée, & ne sçauroit endurer les redites des Italiens, ny leurs frequentes Perissologies: quoy que ie l'aye suiuy en quelques endroits contre ma volonté, en ayant precipité l'impression pour preuenir ces fausses alarmes qu'on nous veut donner, & pour t'asseurer à l'encontre d'vn ennemy, qui est plus redoutable en apparence qu'en effect. Adieu.



PREMIERE IOVRNE'E.

M. OV allez-vous Monsieur FACIO?

F. Monsieur ie m'en vais voir les malheurs & infortunes des hommes.

M. C'est bien dict, car on ne sçauroit voir en ce monde vn plus grand malheur que celuy de la maladie, comme au contraire vn plus grand bien que celuy de la santé.

F. Veritablement la santé est vn don tres-grand, & presque preferable à tous les autres que nous pouuons receuoir du Ciel en ce mõde: parce que mettant à part la vertu, par le moyen de laquelle il semble que les hommes se fassent Dieux : tous les autres dons sont inferieurs à la santé, car auec sa perte nous perdons la richesse, la beauté, & tous les autres contentemens.

M. Il me semble que nous perdõs aussi la vertu qui consiste en l'action; car si ce que i'ay oüy dire, & que i'experimente, touchant l'ame, est veritable, qu'elle ne peut agir sans le corps; quelle vertu peut-on pratiquer quand le corps est attaqué de maladie?

F. Nulle veritablement, sinon auec grande difficulté; & partant on peut dire que la vertu estant la santé de l'ame, est beaucoup plus precieuse que la santé du corps, encore que la vertu soit inferieure à la santé: en ce que ceste-cy peut produire ses effects sans celle-là; mais sans la faueur de la santé, la vertu ne se sçauroit exercer: d'où viẽt l'opinion de ceux qui ont mis le souuerain bien de la terre en la possession de la santé.

M. Ie me range à leur opinion, qui a esté de tout temps vraye, & en cestuy-cy est tres-veritable; parce que parmy tant de personnes qui deuiennent malades, & qui meurent, celuy paroist heureux qui demeure en santé: Et d'autant plus que le malheur d'estre malade en ceste saison, en porte auec soy tant d'autres, comme d'estre delaissé de ses amis & parens, quoy que tres-estroittement alliez: & sur tous celuy d'estre abandonné des Medecins aux traicts de la mort, que i'estime beaucoup moins le mourir, & par vne seule mort trancher le fil d'vne infinité d'autres.

F. Veritablement Monsieur, vous auez raison de parler ainsi, & ce qui accroist l'estonnement, c'est la nouueauté de ce mal: veu que depuis cinquante & vn an ceste Republique n'a point ressenty vne pareille disgrace, en façon qu'en cest âge il semble du tout nouueau & incogneu.

M. Dieu vueille faire pardon à celuy qui a enuoyé ou porté vne si grande ruyne à nos maisons, ie ne crois point qu'ẽ Enfer on puisse trouuer vn tourment qui respõde à vn excez si horrible & si cruel que celuy d'auoir desia faict mourir miserablemẽt plus de trente mille personnes; & semble à la ve-

rité fort estrange, que Dieu, lequel gouuerne auec tant de sagesse tout le monde, permette qu'il soit en la puissance d'vn malheureux scelerat de rüyner si aisément vne ville, vn Royaume, & par consequent tout le monde, comme en portant vn sac, ou vne valise de hardes infectées.

F. Ce seroit veritablement vne chose fort estrange, & partant il ne faut pas penser que Dieu le permette.

M. On voit neantmoins qu'il le permet: & ceste cause est du nombre de celles qui semblent extrauagantes & incroyables, & toutesfois elles sont en effect, sans qu'on sçache pourquoy Dieu les souffre.

F. Il peut estre qu'il les souffre, mais i'ay de la peine à l'entendre.

M. Comment, vous auez de la peine? Et ne sçauez vous pas que ce malheur ie ne sçay comment a esté porté de Lombardie à Pontedecimo; & toutesfois quoy que ce lieu ne soit esloigné que de dix mille, le soing & l'industrie humaine a esté inutile à empescher que les hardes infectées n'entrassent dans la ville, par la seule contagion desquelles tant de milliers de personnes ont miserablement perdu la vie. Mais à quel propos me trauaillé-ie à vous faire cognoistre cecy, que sinon pour autre chose, au moins à cause de vostre profession vous deuez mieux sçauoir que moy?

F. Ie veux croire pour l'amour de vous vne partie de ce que vous dittes: & confesse d'auoir oüy de plusieurs autres ce que vous me venez de dire touchant ces hardes.

M. Comment de plusieurs autres? Mais plustost

de tous, & mesmes des Medecins.

F. En cecy, comme en toute autre chose ie cognois la foiblesse de mon esprit, qui ne me permet point de voir ce que plusieurs autres voyēt.

M. Vous-vous moquez, ie sçay fort bien que vous entendez toutes choses, quoy que difficiles; tant s'en faut que vous ignoriez vne chose si commune.

F. Vous estes si gentil & courtois Caualier, qu'il ne faut point s'estonner si vous parlez si aduantageusement de moy: mais tenez pour asseuré qu'il y a peu de choses au monde que nous puissions bien comprendre, non tant pour la difficulté dans laquelle la verité est quasi tousiours enuelopée comme pour la foiblesse naturelle de l'entendement humain: Et entre les autres choses, celle-cy que i'entends dire, que la peste ait esté portée de Lombardie, me semble si estrange, que ie ne la puis conceuoir; mais au contraire, plus la peste s'auance, plus ie me retire de l'opinion commune, qui ne me semble pas seulement mal-aisée, mais impossible.

M. Quelle est donc vostre opinion?

F. Que Dieu nous a enuoyé ce chastiment par le moyen de l'air empesté.

M. Vous dictes merueilles; nous serions bien miserables si l'air estoit infecté, ie crois que vous estes seul de ceste opinion; mais si cela ne vous incommode point, arrestons-nous vn peu à la fraischeur, afin que ie puisse sçauoir particulierement ce que vous en croyez.

F. Tres-volontiers Monsieur; mais si ie ne me trompe, il me semble que Monsieur Ratto vient

vers nous, ie ne sçay où il va.

M. Oüy, c'est luy; il va peut-estre luy-mesme encores visiter quelques malades, iamais personne ne vint plus à propos, parce que ie sçay qu'il est d'opinion contraire à la vostre.

F. Ie me souuiens de l'auoir ainsi oüy dire à luy-mesme; & à la verité il ne pouuoit arriuer personne qui me fust plus agreable, ny de laquelle ie receusse plus de contentement à l'oüyr parler de ceste matiere.

M. Vous soyez le bien venu Monsieur, faictes-nous ce plaisir de vous arrester vn peu, à tout hazard il est encore de bonne heure, vous ne manquerez pas de temps pour visiter vos malades.

R. Qui ne s'arresteroit en vn lieu si gracieux, & en compagnie si gentille & honorable?

F. Monsieur Ratto est si courtois, que nous pouuons esperer de luy tout ce que nous voudrons.

R. Ie vous remercie Monsieur Facio, ie ne m'estonne point si vous parlez ainsi de moy, car il y a long temps que ie sçay combien de vostre grace vous m'aymez.

F. Ie confesse de vous aymer beaucoup, mais le tout parce que vous estes grandement aymable.

M. Messieurs laissez, ie vous prie, à part ces belles parolles, & discourez, s'il vous plaist, de la cause qui á estouffé, & va tous les iours estouffant ce miserable peuple, veu que Mr Facio estant icy arriué par hazard de la mesme faço͂ que vous Mr Ratto: & passant d'vn discours à vn autre, il m'a dit qu'il ne croyoit pas que la peste affligeast ceste ville, à cause de quelques hardes infectées qu'on y a apporté de Lombardie, & dit mesmes qu'il est impos-

sible ; & me semble d'auoir ouy dire que vous estes de contraire aduis auec tous les autres Medecins, aduis qui est confirmé par l'opinion de tous qui disent en Prouerbe, que qui ne touche n'est point compere, croyant qu'il est impossible de prendre la peste si l'on ne touche quelque chose infectée : & cecy me semble de pareille importance que la vie des hommes, & partant il merite qu'on n'espargne aucun soing pour en descouurir la verité, si toutesfois on le peut faire.

R. Le desir qu'on voit en vous Monsieur, est iustement digne d'vn esprit noble & genereux, comme le vostre, outre la pieté que vous monstrez en cecy à l'endroit de vostre patrie, parce que difficilement peut-on donner remede à vn mal incogneu ; & ne nieray point que ie suis de l'opin que vous dites, en ce qui touche la cause de cest peste : mais vous me prenez tant à l'impourueu, que ie ne vois point le moyen d'y satisfaire, parlant d'vne matiere si difficile que celle de la peste, laquelle produict des effects si estranges & si terribles qu'elle fait perdre la Tramontane, non seulement aux autres, mais aux Medecins mesmes. Il est bien vray que Monsieur Facio vous peut donner toute satisfaction, & partant ie me cognois entierement inutile, & superflu comme celuy qui desire d'escouter, & m'offre de changer promptement d'opinion, quand on fera paroistre des raisons plus fortes & meilleures que les miennes.

F. La modestie auec laquelle vous assaisonnez toutes vos actions, vous faict parler en ceste sorte, bien que ie me range à vostre opinion touchant la difficulté de ceste matiere, en laquelle ie desi-

rerois pluftoft efcouter que parler,parce qu'il me femble que nous pouuõs dire en toute autre chofe,auec honneur,que nous y fçauons peu,mais en celle-cy de la pefte,que nous n'y entendons rien: des autres maladies on en peut difcourir auec quelque fondement,mais ie ne fçay auec lequel nous pouuons parler de la pefte,tant elle eft cachée à noftre entendement,& fi grãde eft la tromperie,& la mocquerie,eu efgard à la cognoiffance & aux remedes.

M. D'autre cofté fi les chofes qui font plus importantes aux hommes doiuent eftre cogneuës,fans efpargner aucun foin ny trauail,ie n'en vois point qui le merite d'auantage que la pefte,n'y ayant aucune mifere qui luy puiffe eftre égalée,& le feul nom de laquelle nous remplit de frayeur.

R. La famine & la guerre femblent à quelques-vns plus cruelles & efpouuantables.

M. Ie ne fçay pour quelle raifon,car fans doute la guerre eft vne moindre mifere,car elle n'a point pour fa fin la mort,mais l'empire des hommes. La famine pour l'ordinaire n'arriue point de la priuation des alimens: car en ce cas la mort de tous feroit inéuitable,malheur furpaffant de beaucoup toute autre infortune,ains elle prouient le plus fouuent de ce que les alimens n'abondent point, & partant ils font chers & de grand prix,& rarement vient-on en fi grande difette qu'on en meure de faim, outre qu'en la cherté qui a dequoy manger eft pour le moins affeuré de ne mourir point de faim, laquelle affeurance perfonne ne fçauroit auoir en la pefte. D'auantage la cherté eft beaucoup plus dangereufe,à caufe de la pefte,dõt

elle nous menace que pour sa propre considera-tion. Mais la peste, comme nous auons dit, surpasse toute misere, comme celle qui n'a pas seulemēt pour sa fin les biens, qu'elle gaste neantmoins merueilleusement, mais la perte de la vie, d'où viēt que chascun est en inquietude, chascun craint non sans raison de mourir; car on voit tant de malades abandonnez, & tant de morts, que chascun ressent vne peine & douleur desmesurée. Celuy qui commande craint ou de mourir luy-mesme, ou de voir deuāt ses yeux la mort de ses parēs, ou de son peuple, & les pauures peuples se voyent mourir les vns les autres sans remede. En la guerre & en la famine on descouure son ennemy, d'où vient presque tousiours quelque conseil salutaire, mais en la peste l'ennemy est caché, & pour plus grande confusion nous en voyons plusieurs qui se croyans asseurez, à cause du soing extréme qu'ils ont à se conseruer, sont neantmoins attains & estains en mesme temps de la peste, & plusieurs qui apres les auoir touchez & embrassez eschappent sans aucun dommage, & partant puis que la vie est la chose la plus chere que les hommes puissent posseder en ce monde, il s'ensuit que ce qui nous la rauit auec plus d'effort, & nous laisse moins de moyen de la conseruer est le plus redoutable de tous les maux.

R. Vous auez si bien prouué ceste conclusion, que ie n'ay aucune raison pour luy opposer: & d'autant que le mal surpasse tout autre, autant aussi doit estre grand le soing des hommes à le chasser: & n'estant pas possible de chasser vne maladie, sinon par hazard, si elle n'est cogneuë, tout le soing

ſe doit rapporter à ceſte cognoiſſance, & que perſonne ne croye de pouuoir entendre vne choſe, s'il n'en cognoiſt la cauſe. Ceux doncques qui viuent encores, & qui viendront apres, prendront en gré & auec profit ce diſcours s'il peut aller ſi auant, ſinon pour autre occaſion, au-moins pour auoir le moyen de ſe conſeruer apres que nous aurons trouué la vraye cauſe d'vn mal ſi eſpouuantable.

M. C'eſt là où conſiſté à mon aduis le fonds & la force de tout ceſt affaire.

F. Ainſi eſtants paſſez d'vne choſe à vne autre, nous-nous ſommes eſgarez du diſcours qui nous auoit arreſtez en vn ſi agreable lieu, & peut eſtre ſera-il profitable de l'auoir faict ainſi pour le diſcours de la peſte, ſi apres auoir viſité les malades qui nous attendent nous retournons vn autre iour au meſme lieu, chacun meditant ce qui luy plaira dauantage, & le tout pour examiner ſoigneuſement ceſte matiere.

R. Ie crois que Monſieur Facio dit vray? toutesfois Monſieur ſoit comme il vous plaira, car nous auons tous deux vn extréme deſir de vous ſeruir.

M. Ie ne ſçaurois approuuer que ce qu'il vous plaiſt, & partant allez à la bonne heure, cependãt que ie vous attendray auec toute ſorte d'impatience.

Fin de la premiere Iournée.

SECONDE IOVRNEE.

F. IL ſemble que vous ſortiez de diſner Monſieur,

M. Vous ſoyez le bien venu Monſieur Facio, aſſiez-vous ie vous prie, car ie crains que vous ne ſoyez las.

F. Ie le feray puis que vous me le commandez. Vous ſçaurez monſieur que la quantité de clochetes, des Corbeaux, des malades, des morts, & de ceux meſmes qu'on ſoupçonne, dõt la ville a eſté preſque remplie durant quelque temps; ne nous a point permis de venir pluſtoſt, pour nous acquiter de noſtre promeſſe; mais maintenant qu'il ſemble que Dieu ſe ſoit laiſſé vaincre à la pitié, nous auons reſolu de vous entretenir ceſte apreſdinée, payant par meſme moyen vne partie de ce que nous vous deuons: & partant i'ay diſné vn peu pluſtoſt que l'ordinaire pour attendre pluſtoſt monſieur Ratto, comme il eſt plus raiſonnable, que de le faire attendre, lequel m'a promis d'eſtre de la compagnie.

M. I'eſtois fort eſtonné, penſant que vous deuſſiez manquer à la conſolation que vous m'auiez promiſe: & ne vous accuſe point d'auoir tardé ſi longuement, car ces dangereux ſpectacles que vous venez de dire vous excuſent aſſez, & moy-meſme pour les éuiter me ſuis tenu dans la maiſon autant qu'il m'a eſté poſſible.

F. Vous auez raiſon Monſieur, maintenant que le temps eſt ſi miſerable, de demeurer comme dans vn port en ceſte maiſon, qui me ſemble fort aſſeurée, non tant contre les ennemis par la force de ceſte Tour, & par la vertu de ceux qui la deffendent, comme contre la Peſte, pour eſtre ſituée ſur le panchant de ceſte agreable coline, eſloignée des lacs, mareſts; & de la multitude du peuple, deſquelles choſes l'air eſt ſouuent infecté.

R. Dieu vous garde Meſſieurs, mais paraduenture ie vous deſtourne de quelque beau diſcours.

M. Vous ſoyez le bien venu Monſieur, & ne craignez s'il vous plaiſt, de nous auoir interrompus, car monſieur Facio ne s'occupoit qu'aux loüanges de ma maiſon.

F. Et quoy ? eſtimez-vous que ie n'aye pas raiſon de la loüer.

R. Vous auriez grand tort, non ſeulement de ne loüer tout l'ouurage en gros, mais encores chaſque partie en detail.

F. Ie l'auois ainſi reſolu, mais vous eſtes arriué lors que ie voulois parler de la plus gentille, & plus belle partie, qui ſeule pourroit annoblir & recommander vn lieu pour bas & abiect qu'il fuſt.

R. Et quelle par voſtre foy ?

F. C'eſt le maiſtre de ce Palais, la vertu & la nobleſſe, duquel n'acroiſt pas ſeulement auec merueille l'agreable beauté de ce lieu, mais encores la ſplendeur de toute ceſte republique.

R. Vous auez raiſon.

M. Parlons ie vous prie de la Peſte qui preſſe dauantage, & laiſſons à part ces paroles qui ſont fruicts trop apparens de voſtre courtoiſie.

R. A la verité nous ne ſçaurions parler maintenant ſelon noſtre deſir, mais le ſault qu'il nous fault faire me ſemble fort eſtrãge, paſſant d'vn diſcours ſi gracieux & plaiſant à vn ſi eſpouuentable & cruel comme celuy de la peſte : pour laquelle on eſt en doute ſi elle eſt eſtrangere, c'eſt à dire, ſi elle a eſté produite & a commencé par la ſeule contagion par le moien de quelques hardes infectées, qu'on a apporté de Lombardie, ce que non ſeulement a creu & croit encores le vulgaire ; mais, ſi ie ne me trompe, tous les Medecins auec leſquels i'en ay parlé. D'autre coſté, monſieur Facio tient qu'elle ne vient pas du dehors, mais qu'elle eſt née dans le pays par l'infection de l'air.

F. Adiouſtez-y encores Monſieur, que non ſeulemẽt ie ne crois pas qu'on l'ayt apportée de Lombardie ou de quelqu'autre part dans vn ſac, ou das vne male comme on le croit communément, mais au contraire ie tiens qu'il eſt impoſſible, & qu'il repugne à la nature de la peſte, qu'elle ſe puiſſe produire en ceſte ſorte dans vne ville.

M. Cecy me ſemble eſtrange, & confeſſe n'auoir rien oüy de ſemblable depuis que ie ſuis au monde.

R. Monſieur, la varieté des opinions profite ſouuentesfois, particulieremẽt quand on traicte auec des perſonnes qui cedẽt à la verité, ou pour mieux dire, aux raiſons plus viues & plus fortes, parce que la concluſion qui en procede ne peult eſtre que bien prouuée, & tirée de bons & aſſeurez fondemens.

M. Ie n'ay pas dict cecy pour blaſmer monſieur Facio, mais par eſtonnement, oyant vne opinion

que ie n'oüys iamais, & peut estre cõtraire à celle de tous les hommes, en laquelle il merite beaucoup de gloire, si elle est soustenuë, cõme ie crois auec des raisons dignes d'vn homme qui faict profession des lettres.

F. Personne ne veult estre blasmé, au contraire i'estime que la loüange plaist à tout le monde, mais ie vous asseure Messieurs, qu'en tout cecy ie cherche principalemẽt la verité, si toutesfois pour vn biẽ general il est possible de la cognoistre, & crois que monsieur Ratto a le mesme desir, cõme tout homme qui fait profession de la modestie, & partant ie me persuade qu'il ne deffendra point opiniastrement son opinion, mais qu'il s'estudiera à m'entendre, examinant soigneusement ceste difficulté, & donnant aussi tost l'aduantage aux raisons qui auront plus d'apparence & de force, estimant que ce n'est pas honte, mais tres-grande gloire d'euiter vne tromperie, portant auec soy vne marque tres-euidente d'vne ame noble, & qui comprend facilement: & bien que les opinions communes soient la plus part du temps vrayes, ou pour le moins probables en tout ou en partie, on en voit toutesfois de tres-communes, voire enfoncées & comme grauées dans le cœur de tous les hommes, lesquelles auec le temps sont recogneuës faulses, ou par l'experience ou par des raisons plus viues qu'on trouue de nouueau.

Auant que les Portugais eussent trouué le Cap de bonne esperance, on tenoit pour tres-asseuré que le passage vers le Golfe de Perse & d'Arabie estoit fermé, & qu'on n'y pouuoit aller que par terre. Et auant la nauigation de Christofle Colomb, con-

tant depuis le commencement du monde iusques en l'année 1490. parmy tant d'hommes qui auoiẽt couru la Mer Oceane vers l'Occidẽt, on n'en veit iamais aucun qui eust obserué les vents Occidentaux en façon qu'il creust veritablement que l'on peust rencontrer de ce costé là de nouuelles terres, ou de nouueaux mondes, contre l'opinion de ceux qui viuoient alors, & qui auoient vescu auparauant, lesquels tenoient constamment ceste opinion, que du Cap de *finis terræ* vers l'Occidẽt on n'eust sceu trouuer aucune terre. On creust generalement en Allemagne qu'en l'année 1252. la Mer se deust secher, & en la mesme année sept mil Tudesques vindrent à Genes pour aller par terre au sainct Sepulchre. L'opinion des Italiens ne fust pas moindre touchant la peste de l'année 1348. laquelle fust commune à tout le mõde, auec la perte des deux tiers des viuans, car ils creurent qu'elle auoit esté portée en Italie par quatre Galeres Geneuoises, qui venoient de la Mer Majour, bien que les Astrologues auec leurs figures Celestes l'eussent predicte long temps auparauant, & qu'on veist manifestement que l'air estoit infecté. Le peuple d'Athenes creust asseurément que la peste venoit de quelques paysans que Pericles auoit introduits dans la ville, comme si ces paysans eussent eu la peste, & qu'on ne sceust pas par Thucidide, Galien & Lucrece, qu'elle venoit de l'air infecté, & que ceste opinion coula dans les oreilles du peuple comme raconte Plutarque, par l'artifice des ennemis de Pericles: mais à quel propos perds-ie le temps à monstrer la faulseté de ces opinions communes ?

M. Vrayement vous en auez assez d'autres pour employer toute la iournée, mais nous ne croyons pas vn homme entieremẽt bon & irreprochable, duquel auec le temps, nous recognoissons auoir esté trompez, & partant ie crois que ce poinct n'a besoin d'aucune preuue.

R. Ie vois à la verité que c'est vne entreprise bien difficile que de s'opposer à vne opinion commune, mais ie recognois aussi que les opinions communes sont quelquesfois faulses, comme monsieur Facio a fort bien monstré, & pourroit bien estre que celle que nous auõs de la peste, quoi que commune, feust aussi faulse, & partant voyons les raisons: & pour commencer d'vn costé, on preuue en ceste façon que la peste nous a esté portée de *Pontedecimo.* Toute peste qui par le moyen des Historiens est arriuée iusques à nostre memoire a esté produite ou de la cherté des viures, ou breuuages conuenables, ou des tremblemens de terre, ou de la multitude d'hommes morts ou autres cadauers priuez de sepulture, ou des estangs & marests, particulierement si du lin, chanure, froment & choses semblables y auoient trempé long tẽps, ou de l'abondance des ordures & excremens, le cours desquels auroit esté empesché, ou d'vne grande quantité de choses pourries, comme poissons, fromages & choses semblables, ou bien de l'air infecté par les figures Celestes, ou par les vẽts Meridionnaux, comme par exemple en l'Europe. Ie crois que voilà en peu de mots toutes les causes de toute sorte de peste, & si on en descouure quelqu'autre, ie pense qu'on la peut rapporter à quelqu'vne des susdites. Ie dis donc auec vne telle

ſuppoſition que noſtre peſte n'a point eſté produite par aucune de ces cauſes, il eſt doncques neceſſaire de confeſſer qu'elle vient de la ſeule contagion des hardes infectées, apportées des lieux qui l'eſtoient auſſi.

M. On pourroit paraduenture dire qu'elle ne viẽt d'aucune de ces cauſes, mais de la ſeule volonté de Dieu.

R. Dieu eſt la cauſe tres-principale, tres-vniuerſelle, & tres-eſloignée de toutes les choſes qui arriuẽt aux hommes, mais il a de couſtume d'agir par l'entremiſe de ſes creatures qui ſont les cauſes ſuſdites, leſquelles, ſi nous regardõs ſa diuine Majeſté, ſont effects ſeulement, mais nous regardans nous meſmes ſont cauſes encores que moins vniuerſelles, moins principalles & moins eſloignées, deſquelles ont tiré leur ſource toutes les peſtes qui ſont venuës à noſtre cognoiſſance.

F. I'ay tres-bien entendu l'argument, & pour ne vous mettre en peine d'auantage, ie reſponds que ceſte peſte ne vient point d'aucunes des cauſes ſuſdites, ſi ce n'eſt de l'air infecté, adiouſtant qu'il eſt impoſſible qu'elle ait eſté produite, ie ne diray pas d'vne valiſe, mais encores d'vne charge entiere de veſtemens infectez, de façõ qu'il ne vous reſte qu'à prouuer deux concluſions, la premiere que ceſte peſte ne vient point de l'infection de l'air, l'autre que la peſte peut venir d'vn ſac plein de tels veſtemens.

M. Si l'on ne pouuoit prouuer ceſte ſeconde concluſion, & qu'au contraire on prouuaſt qu'elle eſt impoſſible, que croiriez-vous monſieur Ratto touchant la cauſe de ceſte peſte?

R. Que

R. Que l'infection de l'air l'auroit produicte comme croit Monsieur Facio, parce que nous sommes desia d'accord que ce n'est ny la cherté des viures, ny les corps morts priuez de sepulture, ny les trẽblemens de terre, ny aucune des autres causes cy dessus rapportées.

M. Il suffit donc, si ie ne me trompe, de prouuer deux choses, la premiere que la peste peut estre produite par la seule entremise d'vn sac, ou d'vne charge de vestemens infectez: l'autre, que la nostre l'a esté de ceste façon, selon le bruit commun.

R. Ie ne le veux point obliger à ceste croyance vulgaire, parce que ie sçay qu'il n'est pas possible de la prouuer, veu mesmes qu'auec toute la diligence des Commissaires, touchant cest article, on n'a peu trouuer aucune chose qui la fauorisast, comme peut tesmoigner le Seigneur Baptiste Interiano, Gentilhomme naturellement tres-soigneux, lequel ayant esté enuoyé à Ponte Decimo par nostre Seigneurie, auec tres-ample authorité au commencement de ceste peste, a recherché auec vn soing extraordinaire, mais en vain, le moyen de descouurir quelque chose touchant ces vestemens, s'ils auroient esté portez, delaissez, ou vendus par quelques Villageois, ou Paysans en la maison de quelque Hostelier, parent, ou voisin.

M. Comment, il n'en peut rien descouurir?

F. Rien qui soit, & diray bien dauantage, encore qu'il n'en soit pas temps, que bien qu'on eust trouué quelque sac de vestemens sans maistre, ou quelque chemise qui eust esté venduë par quelques Paysans, auec dessein de nous apporter la

peste, & que tout cela fust prouué pardeuant le Iuge, dequoy on ne voit pas mesme l'ombre, tout cela ne seruiroit pas de preuue suffisante pour faire croire que la peste eust esté produicte en ceste façon. Nous ne nions pas qu'il n'y ait eu des hommes lesquels en ont fait mourir d'autres portans dans vn sac, ou dans vn vaisseau quelque matiere pernicieuse, auec intention de semer la peste: car plusieurs ont esté pendus en diuers lieux pour vne telle occasion; mais qu'ils ayent iamais produict la peste, ie le nie, & me reserue à monstrer vn autre iour la raison qui me force à le faire.

M. Selon que ie vois, nostre commune opinion a des fondemens bien foibles.

R. A la verité elle n'a aucune preuue touchant ces vestemens qu'on dict auoir esté trouuez à Pontedecimo; mais ceste opinion a esté trouuée comme plus apparente, à cause de la peste qui a esté cydeuant à Milan, & qui a commencé à Pontedecimo, tirant vers la Lombardie, que l'on tient asseurément n'estre point causée de l'infection de l'air.

F. De là vous pouuez cognoistre combien sont mal fondées les opinions communes, & comme il est bien seant à vn homme d'esprit de se trauailler pour sçauoir autant qu'il est possible la verité des choses. Ne voyez-vous pas, Messieurs, que ceste commune opinion tenuë pour tout asseurée, n'est fondée que sur vn peut-estre? & que le peut-estre ne met rien en estre? & que cet argument n'est pas bon: La peste peut estre portée de Milan à Pontedecimo auec les vestemens de per-

ſonnes empeſtées, doncques elle y a eſté portée. Mais en quel eſtat demeureroit ceſte commune opinion qui luy oſteroit ſon peut-eſtre, en façon qu'il paruſt clairement qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle y ait eſté portée ? Il vous reſte doncques à prouuer ceſte poſſibilité.

M. En verité on ne peut dire que l'aduantage que vous nous donnez ſouſtenans ceſte opinion commune, ne ſoit auſſi grand que le deſaduantage que vous prenez pour vous, vous rangeant ſeul à la defenſe d'vn paſſage ſi large, par lequel ont paſſé, & veulent encore paſſer tous les hommes du monde.

R. Pour ne point perdre le temps, ie prouueray premierement que ceſte peſte ne vient point de l'air, commençant par la bonté & douceur d'iceluy, eſtimée de tout le monde, où l'on remarque touſiours vne parfaicte ſanté, grand nombre de vieillards qui ont attaint heureuſement l'extreme vieilleſſe, parce que ceſte ville n'eſt point ſituée en lieu bas comme Piſe & les Maremmes, mais eminent; ny en vn terroir humide & mareſcageux, mais ſur vne petite colline ſeche; ce qui eſt directement oppoſé à la pourriture, & par conſequent à la peſte. Mais paſſons à la preuue de noſtre deſſein, qui eſt tirée des effects: parce que comme eſcrit Auerroës, les conſtitutions de l'air qui produiſent les maladies, ne ſe cognoiſſent point par voye demonſtratiue, qu'auec grande difficulté; mais ſeulement par experience, receuant le teſmoignage des Anciens, leſquels en ont diſcouru, guidez par les meſmes experiences. C'eſt pourquoy Aëtius Paulus, Oribaſius, & Ruf-

fus, lesquels apres Hippocrate & Galien tiennent les premiers rangs en la Medecine, & en ce qui regarde la peste, semblent receuoir la loy de Ruffus, tous dis-ie escriuent, mais Aetius plus clairement, que la mort des animaux sans raison est le premier effect de la peste. Si la peste vient de la malignité de l'air, les oyseaux meurent les premiers: si elle est causée des puantes exhalaisons de la terre, les bestes à quatre pieds meurent les premieres, comme durant le Consulat de M. Emilius Lepidus, & de Quintus Mutius Sceuola, que la peste feust fort grande à Rome: car elle exerça premierement sa cruauté contre les bœufs & autres bestes à quatre pieds, & puis contre les hommes. Gratiolus de Sale raconte la peste de Materne le long de la riuiere Benacus, en laquelle les oyseaux moururent, qui estoit vn signe euident de la malignité de l'air. Or puis que nous n'auõs point veu en nostre peste la mort des oyseaux, c'est vne marque manifeste qu'elle n'est point causée de l'air. D'auantage, en la peste que le mauuais air produict, les riches meurent plus facilement que les pauures; ce qui se mõstre par la raison & l'experience. Fracastor, tresbel esprit parmy nos autheurs recens, apporte vne tresbelle raison, parce que, dit-il, les rustiques & seruiteurs, & finalemēt les pauures, estans plus accoustumez au trauail & aux incommoditez, & partant plus propres à les supporter, sont plus secs & plus forts pour resister aux causes des maladies. Les riches au contraire, comme plus oyseux & plus abondãs en sang, sont plus humides & moins gaillards pour y resister: ce qui est manifeste à tout le monde, par l'expe-

rience iournaliere des autres maladies:& en la peste nous ne manquons point d'Autheurs tres-renommez. Liuius raconte la peste qui fust à Rome au tẽps que M. Claudius Marcellus, & C. Valerius Flaccus estoient Consuls, en laquelle ne moururent que les hommes de qualité. Iean Villani tesmoigne qu'en la peste de Florence l'an 1340. plus de la sixiesme partie des meilleurs Citoyens moururent: pour parler comme luy, vne Comete ayant paru auparauant à la sortie de Mars vers le Leuant, à la fin de la Vierge, & au commencement de la Balance. Mathieu Villani recite la peste en l'aine de l'année 1360. qui commẽça en Auril & May au Royaume d'Angleterre, auec telle furie, que le iour de S. Iean, & le suiuant, douze cens Chrestiens moururent à Londres, & puis exerçant sa rage en France, fit mourir en Prouence & en Auignon neuf Cardinaux, plus de soixante & dix Prelats, & grand' multitude d'autres Ecclesiastiques, personnes riches, ne restant aucun doute que ceste peste ne fust causée de la malice de l'air, d'où l'on monstre plainement par ses raisons & experiences que les riches meurent plustost en la peste qui vient du vice de l'air. Or en la nostre il n'y a que les paures qui soient morts, il est doncques tres-éuident qu'elle ne vient point de l'air. Nous adioustons encor de l'opinion de Galien & de tous les Medecins conformément & principalement de l'experience tres-claire, & presque palpable, que la peste est vne maladie contagieuse, qui passe du malade au sain, nõ seulement si l'on manie le malade auec son lict & ses vestemens, ou bien estant à part, ou sans toucher on respire l'air infecté qui sort du malade, mais encores touchant ou maniant les vestemens des empestez en

autre temps & autres lieux, quoy qu'esloignez, & ne crois point qu'il faille disputer cõtre celuy qui nieroit que la peste se puisse ainsi conseruer, parce qu'il nieroit les principes fõdez sur les sens, cõme s'il nioit que le feu soit chaud. Ce fondement posé, comment trouuera-on estrange que les vestemens infectez qu'on a apporté de Lombardie à Pontedecimo ayent peu empester quelques-vns, & ceux-cy d'autres, & qu'à la maniere du feu la peste se soit multipliée, & ait causé vn si grand embrasement? & pour mieux faire voir la force de l'argument, ie demande si quelqu'vn par le moyen des vestements empestez peut prendre la peste? ie croy qu'vn chacun dira qu'ouy: Ie demande apres si vn autre qui a touché, ou manié l'empesté, ou ses habillemens, peut prendre la peste, ou non? si vous respondez que non, vous niez la contagion que le sens mesme preuue; si vous dites qu'ouy, nous auons le fondement de nostre opinion, parce qu'apres cestuy-cy, vn autre se peut empester, puis quatre, voire cent, d'où la peste se formera.

M. Veritablement ceste raison fondée sur la contagion est fort apparente, mais peut-estre pourroit-on dire que ce fomes empestera vn, deux & quatre, mais qu'il ne multipliera point en façon qu'il produise vne peste.

R. Pourquoy non? Il y a vne infinité de preuues d'autres pestes anciennes & recentes tesmoignées par hommes de grande authorité. Platine escrit au Pontificat de Clement VI. que la peste de l'an 1350. fut portée en Italie à l'occasion du Iubilé par la multitude des Pelerins qui venoient de delà les monts. Gaspar Torella, Euesque & Medecin, ra-

conte en vn sien conseil,touchant la peste d'Espagne,qu'elle y fut portée par l'armée que Ferdinand Roy dudit pays,enuoya en Flandres pour conduire sa fille qu'il maria à l'Archiduc. Georges Agricola, en vn sien liure qu'il a fait de ceste maladie,tesmoigne qu'il y eust vne peste en Allemagne,causée par de tres-meschans hommes qui la semerent çà & là. Sabellicus raconte la peste de l'armée Venitienne, laquelle estant venuë du Leuant à Venise, infecta toute la ville auec la mort de plusieurs,mais beaucoup plus dedans que dehors. Iacques de Bras rend tesmoignage,que la peste de l'année 1438. fust portée de Pise à Genes par vn Soldat,lequel infecta premierement sa femme,& par elle toute la ville. On pourroit encores mettre en auant la peste,de laquelle Falopius fait mentiõ,qui s'alluma à Tripoli par le moyẽ des hardes d'vne boutique pleine seulemẽt de drogues Aromatiques,mais empestées,& qui auoit esté close l'espace de trois ans. François Guichardin raconte la peste de Milan en l'année 1524. laquelle y fust portée auec les hardes que les Soldats pillerent à Biagrasse, où la peste estoit desia allumée. Oddo des Oddons,ou Marc son fils Docteur fort renommé en l'estude de Padoüe,soustient auec plusieurs raisons que la peste qui fust à Padoüe en l'année 1555, y fust portée auec des hardes infectées. On peut adiouster à l'authorité d'Oddo,celle d'Altomarus,qui tient que la peste se peut porter en des lieux esloignez par le moyen de ce fomez pestilent. Chascun sçait que la peste derniere de Palerme y fust portée par vne Galeasse empestée,venuë de Barbarie,comme l'escrit l'Ingrassia. On sçait que la peste qui feust à Milan y fust portée des lieux infectez,ou de Trente,

ou de Mantouë; car telle est l'opinion de ceux qui l'ont escrit: Que les dernieres pestes de Venise & de Padouë y ayent esté produictes par la pure contagiõ des hardes portées par vn homme de Trente empesté, outre la commune opinion, presque tous les Docteurs de Padouë, selon que i'entends, le tiennent pour asseuré. A tant de raisons, à tant d'experiences & authoritez, i'adiouste celle de Fracastorius, lequel a laissé par escrit, que le mal contagieux desia conceu en l'vn sans aucune disposition de l'air, passe en l'autre, & se fait commun & contagieux, donnant pour exemple la peste d'Athenes, escrite par Thucidides, & allegant les lentilles, ou pourpre, lesquelles en son temps eurent cours en Italie: D'où si vn peut conceuoir la peste en maniant des hardes infectées, il pourra communiquer l'infection aux autres, & de particuliere la rendre commune. L'authorité des Princes & grands seigneurs, tant anciens que modernes, fortifie encores ceste opinion, lesquels par l'aduis d'hõmes excellens pour garentir leurs estats de la peste font boucher auec beaucoup de soing les passages, iusques à ne permettre pas mesme le port des lettres qui viennent des lieux infectez, auec vn manifeste dommage du trafic, & du droict des entrées. Or toute ceste diligence seroit vaine si la peste ne se pouuoit porter d'vn lieu à vn autre; ce qu'on ne doit pas raisonnablement croire: Et ne manqueray pas de me souuenir à ce propos du mal de Naples, semblable quãt à la contagion, à la peste, lequel comme on sçait feust porté du nouueau mõde, & se découurit en Italie l'année 1494. pendãt que les Frãçois conqueroiẽt le Royaume de Naples, & apres par la force de la contagion s'espandit par toute la terre.

F. Que dites-vous de tant de vents qui viennent du Midy ?

R. Ie ne doute point que la qualité de telles constitutions de temps n'aye de beaucoup fauorisé cette contagion ; mais ie nie fort bien que la malice de l'air ait esté la cause de la peste, & en confirmation de tout ce que i'ay desia prouué, ie produicts encores l'experience de tous ceux qui ont esté infectez en ceste peste pour auoir touché, ou practiqué auec personnes, ou hardes infectées. On voit que les riches, & les Monasteres des Religieuses, lesquelles sont en tres-grand nombre, & ce qui est plus admirable, les hospitaux se sont garantis pour le soin qu'ils ont eu de se tenir clos & fermez, & sans conuersation, lequel soing eust esté inutile si l'air eust esté infecté, veu que tous également le respirent, & que les malades des hospitaux ont plus de disposition pour estre infectez par la corruption d'iceluy. Mais pourquoy trauaille-ie tant à prouuer que ceste peste est venuë de la seule cõtagion des hardes, & non de l'air infecté, puis que ceste maladie, laquelle auec nostre ville afflige encores toute l'Europe, & que nous appellons mal galantin, oste sensiblement toute difficulté ? parce que nous voyons que prenant son origine de l'air, elle n'a espargné aucune condition de personnes, ains a affligé les riches comme les pauures ? or le mesme seroit aduenu en la peste, si l'air en eust esté la cause. Pour ne vous ennuyer doncques d'auantage, ie conclus auec tant d'exemples & d'experiences que i'y pourrois adiouster, que la source de ceste peste est estrangere, & qu'elle nous a esté portée de Lombardie par le moyen des hardes in-

fectées, aydée neantmoins de la condition Meridionale de l'air. Laquelle conclusion, bien que preuuée & appuyée de tels & si grands fondemẽs, ie croy neantmoins pouuoir estre faulse, cognoissant par la foiblesse de l'esprit humain combien nous sommes plus prompts à nous tromper, qu'à cognoistre les causes des choses, & mesme de celles que nous croyons entendre parfaictement, & y estre maistres passez, pour-autant qu'elles nous seruent d'occupation ordinaire.

M. Ie n'entends pas tout cela, mais il me semble biẽ que vous ayez tiré vn grand fardeau sur les espaules de Monsieur Facio ; ie ne sçay qu'est-ce qu'on peut respondre à de si viues raisons.

F. I'ay entendu plusieurs, soustenans ceste commune opinion, mais ie confesse que ie ne l'ouys iamais deffendre auec tant & de si beaux fondemẽs, & crois qu'estant soustenuë d'vn si rare personnage, elle ne sçauroit receuoir de plus grands auantages pour sa deffence. Et veritablement ie croirois estre desia vaincu par vn si puissant aduersaire, si ie n'estois aydé de la bien-vueillance du Seigneur Estienne, que i'ay tãt souhaittée, auec la faueur duquel, si ie ne me trompe, secondé de la force des raisons, i'espere surmonter ceste grande mer de difficultez, estimant en cecy d'autant plus loüable le soudain changement d'opinion que ie voy en vn aduersaire que ie prise & cheris beaucoup, qu'il se trouue rarement parmy les grands personnages. Mais parce que ie me defie de pouuoir respondre sur le champ aux raisons que i'ay entẽdues auiourd'huy, & aussi de peur que les malades qui nous attendent ne soient priuez de la

consolation qu'ils esperent de nous, prenons congé du Seigneur Estienne, iusques à demain à la mesme heure.

R. Vous auez raison, ie ne voyois pas que le Soleil, lequel pour estre fort esleué rendoit l'ombre si courte, maintenant qu'il s'approche de l'Occidēt la rend si longue. Allons de grace.

M. Ie croy qu'ayans tous deux pris garde au plaisir que ie ressentois, vous auez deliberé de m'en priuer : Patience, allez à la bonne heure, ie vous attends à demain.

Fin de la seconde Iournée.



TROISIESME IOVRNEE.

R. VOus ne direz pas Monſieur, que nous vous ayons manqué de promeſſe.

M. Ie ne l'ay point dict, ie ne peux ny ne le veux dire en aucune façon ; ce ſeroit vne trop ingrate recompenſe pour la courtoiſie auec laquelle vous me traictez, ſi ie le diſois, meſme ſi ie ne preſchois les loüanges de tous deux tant que ie viuray: mais, ie vous prie aſſéez-vous Monſieur.

R. Ie le veux, encores que ie ne ſois pas las: mais auſſi ie vous ſupplie Monſieur, de ne nous obliger pas plus que nous ne meritons auec voſtre douceur, de laquelle à mon aduis ſe reſſent quiconque traite auec vous.

M. Ie feray mieux de ne point reſpondre; mais que vous ſemble de l'entrepriſe de M. Facio ?

R. Veritablement l'entrepriſe eſt auſſi belle & honorable comme elle eſt nouuelle & inoüye, & ſuis expreſſément venu de bonne heure pour l'ardent deſir que i'ay en l'ame de l'entendre ſur ceſte matiere.

M. Ie crois que c'eſt vn particulier priuilege de toutes les choſes nouuelles, que chacun deſire de les cognoiſtre, mais i'en ignore la cauſe.

R. Ariſtote la monſtre aux premieres paroles de ſa diuine Philoſophie, lors qu'il diſt que tous les hommes deſirent naturellement de ſçauoir,

or les hommes ne desirans point sçauoir ce qu'ils sçauent desia, il reste qu'ils desirent seulement ce qui est nouueau & qu'ils ne sçauent pas encores, d'où vient le priuilege des choses incogneuës.

M. Ie crois qu'en voila la vraye cause, mais ie dis bien que toutes les choses nouuelles n'enflamment pas esgallement nos esprits du desir de sçauoir, & partāt il me semble que ie ne me soucie pas beaucoup de sçauoir plusieurs choses que i'ignore, & que ie meurs du desir d'en sçauoir d'autres, & particulierement celle de la peste.

R. Ce n'est pas de merueille si nous ne desirōs point de sçauoir les choses desquelles on n'attend ny profit ny plaisir: & d'autre costé, si nous-nous enflammons apres la cognoissance des choses que nous estimons vtiles & plaisantes. A la verité, celle de la peste doit estre recherchée de toute personne qui desire la conseruation de sa vie, non tant pour vn admirable contentement qu'on retire de la cognoissance d'vne chose si importāte, & parauēture ignorée de tout le monde, cōme pour le profit inestimable qu'on reçoit à se fortifier, & munir contre vn mal tres-grand & tres-importun.

M. Vne heure me semble cent ans, qu'il n'arriue pour entendre (ie le diray ainsi) choses veritablement nouuelles, & grādes, & si ie ne me trompe, il me semble que ie l'entends, c'est luy de vray, vous soyez le bien venu, Monf. F,

F. Et vous Messieurs les biē trouuez, qu'auez vous auiourd'huy de nouueau?

M. Nous l'attendons de vous, Monsieur, car d'autāt plus ie considere ce que Monsieur Ratto trait-

ta hier auec tant de doctrine, d'autant crois-je que les choses que i'attends auiourd'huy de vous doiuent estre nouuelles, & non iamais venuës à la pensée.

R. Et que peut-on attendre de M. Facio, sinon telles choses?

F. Bien que vous disiez cecy plus pour me fauoriser, que pour autre chose, si ne veux-ie pas dire que l'opinion ne soit nouuelle, veu que tous les Autheurs qui me sont venus en main, non seulement ne la tiennent point, mais à peine en font-ils mētion: bien que par consequence necessaire on la puisse colliger des princes de ceste professiō Hippoc. Gallien, Paulus, Aetius, Oribbasius, Ruffus, Auicēne, & de plusieurs autres autheurs de grāde reputation anciens & modernes, que i'ay peu lire, lesquels n'ont tenu, non pas mesme (comme ie crois) songé ceste commune opinion que vous defendez auec les autres.

R. Il me semble toutesfois que Fracastor est vn Medecin de grande estime.

E. Il est vray, mais il s'est bien gardé d'escrire ceste opinion, comme i'espere de monstrer.

M. C'est cecy qui me semble beau, sus donc aux mains.

R. Ie prends garde qu'il est impossible de s'accorder en ce poinct-si, allongeant vn peu nostre chemin, nous ne cherchons la nature, & la diffinition de la peste, & de l'air infecté.

M. Ie crois que c'est vn trauail entierement necessaire.

F. Necessaire sans doubte, comme celuy auquel consiste la force & la vigueur de ceste entreprise:

& diray bien dauantage, auec le respect de tout le monde, que la grande difficulté qui parauanture se rencontre en ceste recherche à esté cause de ceste erreur, de façon que i'estime pouuoir dire sans vanité que ie n'ay peu treuuer iusques à maintenant, autheur ny ancien, ny moderne qui me l'aye enseignée: Et plusieurs d'entr'eux tres-clairs, & faciles aux choses de la Medecine, en ce qui regarde la matiere de la peste me semblent auoir commis de si grandes fautes, que les voyant en toute autre chose dignes de tres-grande admiration, ils semblent estre sortis d'eux-mesmes en recherchant la nature de la peste, ou changeant de face estre deuenus autres qu'ils n'estoient auparauant, comme i'espere de faire toucher au doigt. Et pource retournant à nostre propos, nous ne pouuons parler de ceste matiere, ny resoudre les raisons de M. Ratto, si premieremet nous ne sommes d'accord de la nature de la peste, & de l'air infecté. Comment pouuons-nous sçauoir, si ceste aptitude & condition que la peste peut estre portée çà & là, se peut accorder auec la nature de la peste, si nous ne sçauons auparauant si la peste est, & quelle chose elle est? comme par exemple, iamais personne ne sçaura si la terre se meust, s'il ne s'asseure premierement de deux problemes, comme enseigne Aristote; Il est vray que les deux premiers estans cogneus, les deux autres se cognoissent facilement par la force de la definition, laquelle (la cause estant treuuée) est vn moyen tres-suffisant pour nous les faire entendre.

R. Voila qui va bien, mais c'est vne chose si difficile de treuuer les dernieres differences en toutes

les autres choses que nous voulons definir, qu'il n'est pas de merueille si l'ō souffre beaucoup pour les treuuer en definissant la peste, qui est chose si difficile & cachée.

F. Ie ne commence pas à sçauoir la difficulté qui se treuue aux definitions, mais suiuant les voyes qui nous sont plus cognues, à sçauoir les effects, par lesquels a passé celuy duquel nous auons appris les formes & la maniere d'apprendre, nous descrirons la nature de la peste, laquelle estant trouuée, les autres problemes ou questions qui se peuuent faire sur la matiere de la peste resteront clairs & sans difficulté.

M. Qu'on voye donc premierement que c'est que peste?

F. Pour commencer par le nom, les Grecs l'appellent λοιμὸς, les Latins l'appellent *pestilentia*, ou *pestis à pascendo*, dit Rustique, comme si elle se paissoit des corps humains & les deuoroit, en les tuant. On l'appelle encores *anguinalia*, parce que le plus souuēt elle faict voir ses effects aux aisnes auec enfleures; & d'auātage soubs les oreilles, & les aisselles, pour la ressemblance & rapport de toutes ces parties, qui sont destinées à receuoir les humeurs pernicieuses qui leur sont enuoyées des parties nobles. Mais laissant à part les noms lesquels sont imposez aux choses selon le caprice du vulgaire, & souuent par fortune, cherchons par la voye des effects, comme nous auons desia dict, la nature du mal qu'on appelle peste. Nous voyons que si dans vne ville, par exemple entre cinquante mille personnes 30. 70. ou 100. deuiennent malades, & que la troisiesme partie d'iceux meure, il n'y a

langue

langue qui ose dire que c'est peste, si semblablement trente ou quarante mille, ou tous encores deuenoient malades,&qu'il n'en mourust pas cẽt, tous les autres estãs restablis à leur premiere sãté, il n'y a aucun, qui de bouche ou par escrit dise que la peste se treuue là, mais plustost auons-nous accoustumé d'appeller vne telle maladie mal galantin, ou courtois, nous contentans de nous affliger lors qu'il y va de la vie: Si pareillement dans le mesme pays en l'espace de dix années trẽte mille personnes deuenoient malades, il n'y a aucun qui dise que ceste maladie ou mortalité soit peste. Mais si d'vn autre costé en la mesme ville dans douze, ou vingt mois, vingt-cinq, ou trente mille personnes tomboiẽt malades, auec la mort de la plus grande part, il n'y a homme si aueugle qu'il n'appellast ceste maladie peste. Nous tirons donc de ces effects que la peste est vne maladie non seulement commune & vulgaire, mais aussi mortelle, rẽclose dãs les bornes, & espace de peu de tẽps: & partãt pour plus grãde preuue de ceste cõclusion Galiẽ escrit, que si en vn mesme lieu, dãs vn traict de temps, vne maladie en attaque plusieurs, elle est appellée vulgaire, ou populaire, mais si encores elle en faict mourir beaucoup, on l'appelle peste.

R. Ie crois, Monsieur, que vous auez oublié vne proprieté inseparable de la peste, comme si elle ne luy estoit pas propre, qui est d'estre contagieuse.

M. Auant que passer plus outre, Messieurs, ie vous prie de me faire entẽdre que c'est que contagion, de laquelle on parle tant, parce que si estre contagieux ne veult dire autre chose, comme i'entends dire, que communiquer l'infection à vn autre, le

feu sera aussi contagieux, & de faict ie n'entens pas bien en quoy consiste ceste contagion.

F. Ie satisferay premierement au seigneur Estiēne, & puis ie vous respondray M.R. & ie crois, pour entendre la nature de la peste, qu'il est necessaire de chercher auec grand soin ceste contagion. Hierosme Fracastor, homme veritablement d'vn noble esprit, & autant agreable aux hommes studieux en ceste matiere de cōtagion, qu'aucun que i'aye iamais veu, semble declarer par le mot que c'est que contagion, à sçauoir vne infection qui passe de l'vn à l'autre.

M. Donques le feu sera contagieux, parce que ceste qualité passe du feu à mon corps : & pourroit-on dire encores que le vice & la vertu sont qualitez contagieuses, puis que conuersant auec les hommes vertueux ou vicieux on deuient ou vertueux ou vicieux.

F. Fracastor respond que ce passage, qu'on appelle contagion, ne se faict aux accidens, sinon par similitude, comme sont les exemples par vous allegués, mais veritablement la contagion ne se faict qu'en la substance ?

R. Si l'embrasement d'vne maison passe à sa voisine, en façon que toutes deux soient bruslées, pourquoy n'est-ce pas en substance ?

F. Belle difficulté, à laquelle Fracastor respond, disant que la contagion est vne infection, laquelle ne commence pas seulement par des petites parcelles du corps mixte, mais aussi par celles mesmes qui sont imperceptibles.

R. De maniere que l'embrasement pouuant commencer par des petites parcelles comme faict la

contagion, & celle-cy pouuant corrompre tout le mixte, comme l'embrasement, il s'ensuit que la difference specifique de la contagion & de l'em-l'embrasement sera, en ce que les petites parcelles de la contagion sont imperceptibles, & celles de l'embrasement perceptibles.

F. Voila qui va tres-bien. Mais cecy est digne de consideration, à sçauoir, si la corruption de tout le mixte naist ou peut naistre de la contagion, & si ceste corruption est pourriture, ou vne destructiõ violente faicte par vn contraire, & estant pourriture si toute pourriture est contagieuse?

R. Ie crois qu'il est clair, sãs autre preuue, que ceste corruption qui se faict par la force d'vn contraire n'est point faicte par voye de contagion, parce qu'on ne sçauroit deffendre la description que nous auons tantost faite de la contagion; il s'ensuit doncques que la corruption qui naist de la contagion, se faict par voye de pourriture: & encores que toute vraye contagion se face entre choses distinctes, & separées, toutesfois on peut par similitude appeller contagion celle qui se fait aux parties continuës; comme si vne partie d'vne pomme est pourrie, on sçait que ceste pourriture est contagieuse, sinon à quelque chose separée, au moins au reste de la pomme.

F. Nous sommes d'accord, si vous n'appellez vraye contagion que celle qui passe d'vn corps à vn autre, distinct & separé.

R. Prenant doncques la contagion en toute l'estenduë de sa signification, on peut soustenir que toute pourriture est contagieuse, & principalement aux mixtes d'vne mesme espece.

F. Cela va bien. Mais si la pourriture est cõtagieuse ou proprement, ou par ressemblance, il s'ensuiura que la cause efficiente de la pourriture sera contagieuse, & par consequent l'air, qui pourrit la chair en Esté sera contagieux.

R. Il ne s'ensuit pas, parce que nous auons dict que la contagion est vne infection ou pourriture semblable, laquelle passe de l'vn à l'autre, & partant si l'air doit estre contagieux, il fault qu'il aye en soy ceste infection ou pourriture.

M. Il est necessaire de dire qu'il l'a en soy, puis qu'il l'a produict en la chair, si vous ne voulez que l'air donne la pourriture, qu'il n'a point.

F. Il a la vertu de la dõner, quoy qu'il ne l'aye pas en soy-mesme, cõme le Soleil qui a la force d'eschaufer, & le vin d'enyurer, encores que celuy-là ne soit pas chaud, ny cestui-cy, yure. Mais parauanture l'occasion se presẽtera de discourir en quelle façon l'air a la force de pourrir quelque chose.

R. Pour doncques produire la contagion, il ne faut pas seulement que la pourriture qui passe du premier au second, soit virtuellement & en puissance au premier, mais aussi formellement, comme disent les Philosophes.

M. Ie l'entẽs iusques icy, mais cõment est-ce que la contagion peut estre pourriture, si la morsure de la vipere, du chien enragé, & ce qui est le plus clair, la veuë de la catoblepe, le toucher du roytelet, & autres animaux venimeux sont contagieux sans pourriture du costé du patient, & moins encore de l'agent?

R. Agreable difficulté, & necessaire pour l'intelligence de la contagion, qui a tres-grande ressem-

blance auec les venins, & presque toutes les maladies contagieuses contiennent ie ne sçay quoy de venimeux.

M. I'ay mesme oüy dire, que la peste qui est contagieuse est encore venimeuse.

R. Il est vray, parce que comme le venin est ennemy de la vie, & comme par trahison il tasche de la perdre, ainsi fait la peste, & semblable maladies, que les Medecins pour expliquer leur malice appellēt venimeuses, mais ils differēt en cecy que le venin ne prouigne point, oüy biē la peste, à cause de la pourrirure, laquelle produit la contagion, & ne se treuue point aux venins.

F. On dit toutesfois que l'arsenic, les cantharides, & autres venins bruslans sont cause de pourriture.

R. Il est vray, mais par consequēce produisans des vlceres, & ceste pourriture n'est pas contagieuse en façon qu'elle produise des vlceres de mesme nature en vn autre, outre qu'vne telle pourtiture finit promptement, & quand mesme elle dureroit long temps elle seroit bien contagieuse, causant parauanture quelque pourriture aux humeurs d'vn autre, mais nō pas des vlceres en l'estomach, comme ont ceux à qui on a donné ces venins bruslans.

F. L'exemple du Phtisique fournist quelque difficulté en cecy, qu'en dictes-vous?

R. On respond, non tant parce que la pourriture du phtisique dure plus longuement, & se conserue dans la voye de la respiration, d'où vient que la contagion est aisée, cōme encore parce que ces semences ne produisent point vn vlcere dans les poulmons d'autruy, si ce n'est en ceux lesquels

pour l'aage, diſpoſition de poictrine,& conſtitution du corps ſont fort prompts à receuoir vn tel mal, deſquels encore rarement eſt-il receu.

M. Eſcoutez-moy ie vous prie, ſi la contagion eſt vne pourriture de meſme natute, qui paſſe de l'vn à l'autre, il s'enſuit que le ſecond ne s'infectera iamais ſans toucher au premier, car il ſemble que le mot le porte; mais nous auons veu par experience en ceſte peſte, qu'elle s'eſt attaquée à pluſieurs, leſquels n'ont pas ſeulement veu vn homme qui euſt la peſte.

R. Encore que le mot ſonne comme il ſemble, que la pourriture n'attaint iamais, ſi ce n'eſt par l'attouchement, toutesfois cet attouchement ſe prẽd auec vne ſignification de grãde eſtenduë, veu que ce paſſage de meſme nature, ou qui ſe fait du premier au ſecond ſe peut faire comme tous le tiennent en trois façons. Quelques pourritures infectent ſeulement en touchant: les autres ſans toucher, en laiſſant dans les veſtemẽs ou choſes ſemblables, les ſemences de la pourriture, laquelle peut-eſtre eſt deſia eſtainte: & nous appellons ceſte façõ de cõtagion par voye de fomes, les autres infectent non ſeulement en touchant & par voye de fomes, mais encore de loing ſans toucher le corps de la pourriture ny le fomes. Et ces trois ſortes de contagion gardent ceſt ordre entre elles, que ce qui infecte en touchant n'infecte pas touſiours par voye de fomes, ny ce qui infecte par voye de fomes ne le faict pas de loing, mais ce qui infecte de loing le peut faire auſſi par la voye du fomes & de l'attouchement, & ce qui le faict par voye de fomes le faict auſſi touſiours par l'attou-

chement,comme par exemple celuy qui a la peſte peut infecter de loing, eſtant toutesfois dans la meſme chābre ou ſemblable lieu : & on ſçait que le meſme peut infecter ſi l'on touche au fomes, c'eſt à dire aux choſes qu'il a deſia infectées, ou à luy-meſme. Le mal de Naples laiſſe le fomes,auec lequel & l'attouchement il infecte, mais non pas de loing:vne piece de chair pourrie infectera vne autre chair en touchāt,ou preſque touchant, mais non pas par voye de fomes,ny de loing.

M. Ie crois bien qu'il fault entendre toutes ces choſes,ſi l'on ne veult parler par hazard de la contagion,mais ie ne deſcouure point encores cõme elle ſe faict, parce que l'infection qui ſe treuue en l'vn paſſant en l'autre,ie deſire ſçauoir ſi ce paſſage ſe faict par le moyen des vapeurs qui ſortent du premier infecté,& vont infecter celuy qui ne l'eſt point.

R. Vous cherchez, Monſieur, la cauſe efficiente la plus prochaine de la contagion, laquelle n'eſt pas beaucoup difficile à cognoiſtre en la contagion qui ne ſe faict que par l'attouchement, parce que ſi ceſte pomme pourrie touchant vne qui ne l'eſt point, la pourrit ſemblablement, il eſt raiſonnable de croire que la cauſe de la pourriture de la ſeconde ſoit la meſme que de la premiere:en la premiere, la chaleur de l'air du dehors en a eſté la cauſe,faiſant euaporer l'humide ſubſtantiel de la põme,auec lequel la chaleur naturelle qui ſe conſeruoit dans luy s'eſt auſſi euaporée,de meſme en la ſecõde,touchée de la premiere pourrie,l'humide naturel eſt tiré au dehors, par le chaud & l'humide de la pourriture d'icelle : d'où viēt vne pour-

riture en la seconde semblable à celle de la premiere, la cause maintenant pour laquelle la premiere pomme pourrie ne laisse point de fomes, est en ce que mal-aisémẽt les semences de la premiere pourriture se peuuent conseruer en ces vapeurs. Mais la merueille n'est pas petite de considerer que les vapeurs qui sortent d'vn galeux, tigneux, verolé, phtisique, & empesté, se peuuent conseruer long temps dans les habits & choses semblables, & partant ie crois que qui cõsiderera soigneusement la fumée qui teint les murailles, & les odeurs lesquelles se conseruẽt longuement dãs les vestemens & le bois, iugera que ces odeurs, & couleurs ne sont point seules; mais comme dict Fracastor, accompagneés des corps, lesquels puis qu'ils se conseruent si long temps, il fault dire que non seulement ils sont si subtils, qu'ils peuuent penetrer & se loger dans les passages plus estroits du bois & des vestemens, en façon qu'ils ne soient subiects ny exposez aux alterations & chãgemens du dehors, mais outre la subtilité, qu'ils sont d'vn meslange beaucoup fort, serré, & gluant, lequel se faict aisément où l'euaporation ne se pert point, ains est serrée en façon que ces vapeurs se meslẽt long temps ensemble, & fomentées continuellement par d'autres nouuelles font vn tres-subtil meslange, acquerans vne telle & si gluante viscosité que les semences contagieuses s'attachent facilement & se conseruent long temps propres à produire au second vne pourriture telle qu'elle estoit au premier.

F. Voila qui est excellemment bien.

R. Et partant il arriue que les fruicts pourris sont

contagieux quaſi pour le ſeul attouchement, laiſſant difficilement aucun fomes en la laine ou autres sẽblables choſes, leſquelles touchãt par apres vn autre fruict le puiſſent alterer, ou pourrir. La cauſe en eſt claire, parce que les fruicts eſtants de ſubſtance fort aqueuſe produiſent des vapeurs aiſées à alterer, & diſſiper d'autre part les pourritures qui laiſſent vn fomes ſont touſiours glutineuſes, eſpeſſes, & viſqueuſes: ie ne ſçay ſi ie me fais entendre en matiere ſi difficile.

M. Il me ſemble que ie touche tout auec le doigt, tant vous auez clairement expliqué ceſte matiere, & i'entends encore par voſtre diſcours que toutes choſes ne ſont pas propres à ſeruir de fomes, mais ſeulemẽt celles qui ont des pores, ou petits trous, dans leſquels ſe peuuent conſeruer ces petits corps contagieux, comme pelices, laines, & ſemblables; & non point le fer, le marbre, & autres corps eſpais, qui ſont ſans pores.

F. I'adiouſte encore que ces ſemences contagieuſes ſe deſſeicheroient & s'eſteindroient briefuemẽt en l'air, ſi l'on deſploioit ſes laines & pellices; mais eſtant preſſées, pliées, & renfermées, on ne ſçauroit croire combien elles ſe conſeruent longuement.

M. Ie ſerois grandemẽt aiſe ſur ce propos d'entendre la cauſe pour laquelle les viures ne peuuent retenir ces ſemences, & partãt ne ſont point contagieux.

F. Ceſte opinion eſt vne des communes qui ſont faulſes, & les hommes, & les Medecins bien eſtimez ne diſent, & ne ſçauroient dire pourquoy ils la tiennent.

M. Comment, qu'ils ne sçauroient? Voudriez-vous qu'ils donnassent vn iugement de si grande importance sans aucune raison?
F. Ie ne le veux pas autrement. Mais encores que les hõmes soient tousiours obligez de parler auec raison, toutesfois ils n'obseruent pas tousiours ce debuoir. Ie voudrois sçauoir si le froment, ou le grain d'vn nauire, ou plusieurs seroient infectez, si la mie d'vn pain qui auroit esté dans le sein d'vn infecté, & le fromage manié de mesme façon & semblable viures spongieux, qui ont des pores ou petits trous peuuent estre contagieux?
M. Ie sçay bien qu'il ne m'arriuera pas de les toucher, mais d'où vient ceste commune opinion?
F. Encores que l'opinion soit commune, si crois-ie qu'elle est faulse, parce que ie ne puis descouurir pour quelle raison ces semences pestilẽtes se peuuent conseruer, comme plusieurs disent, dans le bois, & non point dans le pain, dans le grain, dans la farine & autres viures.
R. Pour le grain ou farine dans lesquels seroient morts ou auroient couché des pestiferez auec charbons ou enfleures, qui auroient esté ouuertes, ie croy qu'il se pourroit faire du pain par les mains d'vn autre pestiferé, duquel tout le monde pourroit manger par apres en toute asseurance.
F. Ie le croys aussi, car il est raisõnable de iuger que le feu a consumé toutes ces semences contagieuses qui pourroient auoir esté retenuës dãs le grain ou farine. Mais ie parle du mesme grain ou farine, auant que le feu les aye purgez.
R. Cecy est sans difficulté, mais parce qu'il arriue rarement que les hommes se seruent des choses

propres à la nourriture, pour dormir, ou ſe veſtir, de là ſort ceſte commune opinion : & d'autant qu'il fault croire que ces ſemences peſtilentes, leſquelles ſortẽt d'vn corps peſtiferé ſe cõſeruent dans les choſes où elles ſont continuellement enueloppées, qui ſont veſtemens ou draps pour ſe veſtir & dormir, & non choſes pour la nourriture, il s'enſuit mal à propos que celles-cy ne peuuent point donner la peſte.

M. Ie croy qu'il eſt ainſi.

R. Mais retournant à noſtre propos, ie dis que la difference eſt telle, comme nous l'auons deſia expliquée, entre les vapeurs qui infectent ſeulemẽt en touchant, & celles qui le font & en touchant & auec fomes. Mais l'admiration & la difficulté eſt bien plus grande aux maladies, leſquelles n'infectent pas ſeulement en touchant & auec fomes: mais de loing comme font les phtiſiques, ou malades du poulmon, les peſtiferez, & ceux qui ſont trauaillez de l'inflammation des yeux; & en verité ie ne ſçaurois auec quelle raiſon reprẽdre ceux qui ſe ſoulagent auec les qualitez, ou proprietez occultes, quand on leur demande pourquoy la Catoblepe, le Roitelet, & autres ſemblables venins infectent, & pourquoy la calamité tire le fer, & ſe tourne vers la Tramontane. Mais s'ils penſent ſatisfaire auec la meſme reſponſe à toutes queſtions, ie croy qu'ils ſe trompent. Il eſt certain, dit Fracaſtor, que la contagion qui ſe fait de loing ne vient point d'aucune qualité ſpirituelle, comme la lumiere, le ſon, l'odeur, le regard de la Catoblepe, le toucher du roitelet, la veüe, ou autres qualitez qui meuuent les ſens, & qui produiſent

leurs effects spirituellement, parce que ces effects durent autant que la presence des choses, desquelles sortent ces qualitez spirituelles. Mais ce qui infecte de loing, bien qu'il s'absente en effect, demeure neantmoins contagieux en l'air, & en son fomes, auec les semences qui en sont sorties: & mesme, comme tesmoigne Galien, passe en ceste façon d'vn lieu à vn autre, & la mer encore auec l'aide des vents, & partant croit-on iustement que ce qui produict dans le second vne infection égale à celle du premier est vn corps.

F. Ils diront par-auanture que ces petits corps operent en apres par vne qualité spirituelle & cachée.

R. On ne doit pas dire cela des qualitez spirituelles, parce qu'elles ne prouignent point: car celuy qui manie vn autre qui est malade ou mort par le venin de la vipere, ou de la Catoblepe n'est point infecté du mesme mal, comme celuy qui manie quelqu'vn qui sera malade, ou mort de la peste, & moins encores le troisiesme qui maniera le secōd, & ainsi successiuemẽt, parce que les formes spirituelles ne peuuent produire au second, ce qui estoit au premier, d'autant que la generation se fait par l'entremise des premieres qualitez. D'vn autre costé, si la cause ne se peut rapporter aux qualitez spirituelles, ie ne sçay comment elle se rapportera aux qualitez cogneües, comme dit Fracastor de l'opinion d'Aristote & de Galien: car bien que les premieres & secondes qualitez concourent à la generation de ces seminaires, ie ne vois point pourtãt comme ceste semẽce pestilente produicte & formée de la façon que nous auons dict, puisse agir par quelque qualité manife-

ſte & cogneüe,parce que ie ne vois point à quelle qualité,ou premiere,ou ſeconde ſe peut rapporter le venin,qui ſort des ſemences produictes d'vn ſi fort meſlange. I'aduoüe bien qu'elle n'eſt point ſpirituelle pour les raiſons ſuſdites, mais qu'elle ſoit cognüe veritablement il ſeroit à deſirer que Fracaſtor l'euſt nommée.

M. Ie m'eſtonne comme ces ſemences ſe peuuent ſouſtenir en l'air,puiſque ce ſont corps.

R. Vous-vous deuez eſtonner encores des oignons & des aulx qui prouoquent les larmes de loing,du poivre, & de l'Euphorbe qui font eſternuer,du ſaffran qui fait dormir,& de quelques metaux qui affoibliſſent les nerfs,parce qu'il eſt clair que ſi le poivre, ou l'euphorbe,qu'on manie quatre pas loing,me fait eſternuer,il faut que quelque parcelle entre dans mon nez. Ainſi produiſent leurs effects les oignons,le ſaffran, & les metaux, ce n'eſt donc pas de merueilles ſi ces corps (encores qu'ils contiennent en eux des parties peſantes & terreſtres, bien que tres-menües & inſenſibles, la vapeur & l'exhalaiſon prédominant qui ſont les corps aëriens & ignées) ſe ſouſtiennent en l'air, & s'ils s'eſleuent en hault, ce qui ſe voit clairement en la fumée, laquelle eſleue tout autant de petits corps qu'on en voit aux cheminées; & partant ſi les vapeurs qui portent ces petits corps s'eſleuent de la pourriture peſtilente, par exemple d'vn infecté, leſquelles eſleuées, pour dire ainſi,iuſques au plancher de la chambre, de la meſme façon que la fumée,ſe meuuent par apres à coſté & en bas, de maniere qu'elles rempliſſent toute la chambre, l'air de laquelle deuien

par ce moyen peſtilent.

M. Croyez-vous que ces ſemences durent long temps en l'air?

R. Beaucoup moins qu'en leur fomes, parce que c'eſt le propre de tout humide qui mouille, ou qui ne mouille point, c'eſt à dire de l'eauë & de l'air, de deſaſſembler & eſtẽdre, & par cõſequent diſſiper & deſſeicher, comme on voit en vne poignée de poivre ſubtilement pilée, qui tombe d'enhault, lequel poivre eſt tellement deſvny & deſaſſemblé par l'air, qu'eſtant auparauant contenu dans vne main s'eſpand en apres tres-largement: D'où viẽt qu'il y a beaucoup plus de danger à conuerſer, ou dormir auec les peſtiferez, ou ſe veſtir de leurs robes, que d'habiter ſeulement dãs leurs chambres, parce que l'air deſſeiche ces ſemences, & les ſepare en parties indiuiſibles, les rend plus petites & plus ſubtiles, & par conſequent de moindre force, comme vne petite eſtincelle de feu a moins de force qu'vne groſſe.

M. Si quelqu'vn entroit dans la chambre d'vn peſtiferé ſans reſpirer, croyez-vous qu'il peut prendre la peſte?

R. Il y pourroit eſtre ſi peu, qu'il s'en retourneroit ſain.

M. S'il y demeuroit long temps ſans reſpirer, comme ceux qui ſont dans l'eauë ſi longuement?

R. Il pourroit prendre la peſte.

M. Comment ſans reſpirer?

R. L'air entre dans les veines, non ſeulement par la voye de la reſpiration, mais encores par les pouls & les pores il entre dans les petites veines, & par

voye de prouignement dans les grandes.

M. Mais celuy qui entre par l'inſpiration, ſort par l'expiration.

R. Il ne ſort pas comme il eſt entré : parce que ces ſemences peſtilentes pour leur tenacité demeurent attachées aux membres, & aux humeurs, & ſi par fortune elles attaquent les eſprits ſans trouuer aucun empeſchement, elles font mourir en peu d'heure, parce qu'eſtant meſlées auec les eſprits qui courent dans le cœur, elles l'eſtouffent ſoudainement.

M. Comment, elle n'attaque pas touſiours les eſprits ? i'ay oüy dire que la peſte comme les autres venins, a ceſte proprieté de courir ſoudainement au cœur ?

R. Pluſieurs ont eu ceſte opiniõ à cauſe de la mort ſoudaine, ce qui a fait croire que le venin, comme ennemy cherche ſeulement la mort du cœur, comme principe de la vie. Mais tout ainſi que les venins & tous medicamẽs ont des proprietez differentes qu'on appelle analogies ou rapports aux humeurs, & aux membres, comme l'agaric auec le phlegme de la matrice ou de la teſte, la rheubarbe auec la bile iaune, & l'hellebore auec la noire ou melãcholie, les cantharides auec la veſſie, & pareillement pluſieurs autres; de meſme ces ſemences contagieuſes & peſtilentes ont diuerſes & fort eſtranges analogies : parce qu'on a veu quelquefois la peſte s'attaquer ſeulemẽt aux plãtes, quelquefois aux animaux ſans raiſon, & entre ceux-là aux bœufs, aux brebis, & quelquefois ſeulement aux hommes. Nous voyons ſemblablement, que quelques maladies contagieuſes ont du

rapport à vn seul membre, l'ophthalmie aux yeux, l'alopecie à la teste, & la phtise au poulmon. On trouue des pestes qui attaquent seulement les esprits, d'autres les humeurs, les autres produisent vn accident, d'autres vn autre: la cause desquelles analogies, comme de plusieurs autres, personne ne m'a sceu monstrer encore, comme ie ne les sçaurois monstrer aux autres. Qu'en dictes-vous Monsieur Facio?

F. Ie dis la mesme chose, & m'estõne d'vne si grãde ignorance qui se voit en nous, non seulement à trouuer les causes des choses desia dictes, mais encore pourquoy l'aymãt tire le fer & se tourne vers la tramontane, pourquoy le diament s'amollit seulement auec le sang de bouc, pourquoy le diamant & l'ambre iaune tirent la paille, pourquoy le lyon animal si courageux craint le coq & son chant, pourquoy l'inimitié de la ruë & du chou est si grande, pourquoy l'or s'imbibe d'argent vif, & non pas d'eauë ny d'huille; pourquoy la catoblepe tuë seulement de son regard, & plusieurs autres effects que nous voyons, la cause desquels nous pouuons demãder à Dieu, car luy seul la cognoist. Et Fracastor tourne & retourne à l'entour de ces sympathies & antipathies que les Grecs appellẽt, les admirant plustost qu'il n'en descouure les causes.

M. Retournons ie vous prie à la contagion, que si elle est ou pourriture, ou ne se trouue point sans pourriture, d'où vient que plusieurs maladies qui abondent en pourriture ne sont point contagieuses comme les grandes playes, & les apostemes.

R. Tout homme est bien animal, mais tout animal n'est

n'est pas homme: toute contagion ſuppoſe pourriture, mais toute pourriture ne ſuppoſe point contagion, & particulieremẽt de loing, parce que pour faire que la pourriture produiſe la cõtagion, il faut qu'elle puiſſe produire des ſemẽces, leſquelles ne s'engendrent qu'aux pourritures profondes & ſales, & qui ſont tellement renfermées que les vapeurs n'en peuuent ſortir, leſquelles venant à ſe meſler longuement enſemble acquierent la tenacité que nous auons dite, & particulierement aux pourritures peſtilentes, encore qu'il ne faille pas tant d'appreſt aux pourritures qui produiſent par exemple la gale.

M. Ie confeſſe d'auoir oüy auiourd'huy auec grãd plaiſir de tres-belles choſes touchãt la contagion.

R. Et pour s'en reſſouuenir nous auons dict que la contagion eſt vne pourriture ſemblable qui paſſe du premier au ſecond en prouignant, cõmençant par des parties imperceptibles, & que les differẽces de la contagion ſont principalement trois, la premiere qui ſe faict en touchant, la secõde par voye de fomes, la troiſieſme de loing ſans toucher, & qu'en toutes les trois differences les ſemences contagieuſes qui ſortent de ce qui eſt pourry ſont la cauſe efficiente, bien qu'en chaſque differences elles ſoient encores differentes comme nous auõs monſtré, quelle eſt la contagion qui ſe fait ſeulement en touchant, quelle celle qui ſe faict par voye de fomes, & ſi les viures peuuent infecter, & quelle celle qui ſe fait de loing, & comme ces ſemences entrent dans l'animal, quelles ſont leurs analogies, & ſi toute pourriture eſt contagieuſe.

F. Veritablement pour diſcourir de la peſte, ce di-

ſcours eſtoit neceſſaire ; & plus ie m'arreſte ſur la difficulté de ceſte matiere, plus il me sẽble qu'on n'y ſçauroit rien adiouſter dauantage. Mais pour retourner au propos duquel le Seigneur Eſtienne nous a faict deſtourner auec tant de profit pour ce diſcours, ie me ſouuiens que par de certaines experiences, i'alois ainſi monſtrant la nature de la peſte, diſant que la peſte eſt vne maladie non ſeulement commune, mais auſſi mortelle, & compriſe dans vn petit eſpace de temps.

R. Et ie vous feis ſouuenir qu'elle eſtoit contagieuſe, proprieté inſeparable de la peſte.

F. Noſtre diſcours eſtoit tel, lequel venant à reprendre, ie dis qu'eſtre contagieuſe n'eſt point condition inſeparable de la peſte, tant parce que Galien ne la met point en la definiſſant, comme parce qu'elle n'eſt point condition eſſentielle, veu que pour faire qu'vne maladie ſoit appellée peſte, il ſuffit que dãs vn ou deux ans, nõ ſeulemẽt pluſieurs deuiennent malades, mais qu'vne bonne partie meure, comme par exemple ſi les viures ou les eauës d'vne armée eſtoient empoiſonnées, en façon que la plus grande partie mouruſt, comme il peut eſtre aduenu & peut aduenir, ſans doute on diroit que telle maladie eſt vne peſte, & qu'elle n'eſt point contagieuſe: & nous pouuons amener pour exemple celle qui fuſt en l'armée de M. Anthoine contre les Parthes, rapportée par Apian Alexandrin, en laquelle les ſoldats furent contraints par la faim de manger des herbes, leſquelles pour leur plus grand malheur eſtoient venimeuſes, qui ſaiſis de fureur mouroient en vomiſſant. Or ceſte peſte ny aucune ſemblable ne peut

eſtre appellée contagieuſe; parce que, comme vous auez monſtré, le venin & la contagion ſont differens, en ce que ceſte-cy prouigne, & celuy-là ne prouigne point, & comme dict fort bien Fracaſtor, on peult paraduenture dire que ceux qui meurent pour auoir beu du venin ſont infectez, mais non pas qu'ils ayent receu la contagion. La terre ſemblablement par ſes tremblemens ſe peut entr'ouurir, d'où quelquesfois ſortēt des vapeurs metalliques venimeuſes, ſi abondantes qu'elles en font mourir vne infinité ſans contagion, & par la meſme raiſon on ne nie point la generation de la peſte. On peult amener à ce propos la peſte qui fut à Rome au Conſulat, de M. Claudius Marcellus, & C. Valerius Flaccus recitée par Tite-Liue que vous propoſaſtes hyer pour exemple, en laquelle moururent preſque tous les principaux de la ville, empoiſonnez de leurs femmes, pour vne coniuration qu'elles firent contre leurs maris. Ce qu'eſtant vray, il faut confeſſer que ceſte peſte ne fuſt point contagieuſe. Salo raconte vne peſte laquelle fut en Hongrie & en Allemagne ſans cõtagion, parce que les hommes mouroient ſoudainement auec ſueür, car ces ſemences peſtilentes n'ayant analogie qu'auec les eſprits, ne produiſoient aucune pourriture, partant la contagion n'en prouenoit point. On voit dõcques que toute peſte n'eſt point maladie contagieuſe.

M. Toutesfois i'ay touſiours oüy nommer la peſte auec ce mot, contagieuſe.

F. Cecy vient, parce que le plus ſouuent la peſte attaque les humeurs, & faict pourriture, d'où ſuit la contagion.

R. Il est vray, & en cecy ie suis d'accord auec M. Facio.
F. Iusques icy nous auons dict que la peste est vne maladie commune, mortelle, & contenuë dans vn petit espace de temps, & le plus souuent contagieuse.
M. Ces autres maladies qui ne sont que trop communes, n'ont-elles point d'autre nom que galantines? car il me semble qu'excepté la mort, elles causent les mesmes accidens que la peste.
F. Vous auez tout à propos touché la difference specifique, qui distingue la peste d'auec ces autres maladies communes, & ne manqueray point en si belle occasion de vous dire ce que disent Hipp. & Galien, que toutes les maladies se diuisent en deux branches, à sçauoir en maladies esparses & communes: Les Latins appellent les maladies esparses, & les Grecs Sporadiques celles qui sont diuerses & differentes, & qui suruiennent en tout temps, comme fiebures quartes, tierces, iournalieres, ephemeres ou dieres, hectiques, hydropisie, gouttes, difficulté d'vrine, mal de costé, & les autres qui affligent indifferemment les hommes: Communes, vulgaires, & populaires que les Grecs appellent epidemique, celles qui dans les termes d'vne saison, de deux ou plus ou moins attaquẽt plusieurs en vne ville & Prouince; de sorte que telle maladie merite bien à propos le nom de commune ou vulgaire, comme sont par exemple les quatre qu'à descrit Hipp. & celles-cy se sousdiuisent encores, parce que les vnes sont pernicieuses, & les autres sont salutaires: les pernicieuses sont accompagnées de la mort de plusieurs,

comme de 60. ou 70. parmy cent malades, & ces maladies ſont appellées peſtes, comme la noſtre, celle de Milan, de Veniſe, & tant d'autres qui ont eſté: les ſalutaires ſont celles qui ſont ſuiuies de la mort de peu de perſonnes, comme toux, catarrhes, flux de ventre, douleur de teſte, rougeole, & autres maladies qui affligent la plus part des habitans, auec la mort de bien peu, comme par exemple ce mal galantin qui regne maintenant à Genes, Lombardie, Thoſcane, en France, & en Eſpagne. Ie reuiens donc aux maladies communes, & dis, que quelques vnes ſont particulieres à vne region, comme la ſueur d'Angleterre, les fiebures malignes, qui ſouloient naiſtre en Automne, au pays de Piſe, & Mareme, le Goëtre en Eſpagne, les ſciatiques aux Africains, comme dict Iean Leon, qui leur viennent de s'aſſeoir à terre, la cheute des dents pour le trop grand vſage des dates aux Numidiens, la debilité de la veuë aux meſmes, pour l'abondante pouſſiere que le vent du Leuant eſleue ſouuentesfois, & pluſieurs autres maladies qui ſõt particulieres à d'autres pays & Prouinces. Les autres qui ne ſont propres à aucun pays, & qui peuuent arriuer en tous, ſont la peſte & ce mal galantin.

M. D'où vient qu'aucuns pays ſont ſubiects à certaines maladies?

F. De diuerſes cauſes, comme d'eſtre ſituées ſoubs le Ciel, ou trop chaud, ou trop froid, ou vers le Midy, Septentrion, Orient, ou Occident, ou d'eſtre expoſez à diuers vents, ou ſituez en hault ou en bas, en terroir pierreux ou mareſcageux, ou ſouphreux, ou d'autre mineral, ou pres de la Mer,

ou de quelque riuiere, ou contre vne mõtagne, ou pour les couſtumes, ou pour la façõ de viure, & de ſe veſtir, pour leſquelles differences les pays ſont ſubjects en quelques temps à certaines maladies, que les Grecs appellent *endimi*, ou *endimij*, & les Latins *patrij regionales* ou *vernaculi*, deſquelles Hipp. diſcourt diuinement & en peu de paroles: de maniere que toutes les maladies qui arriuent aux hommes ſont ou eſparſes ou communes: les communes ou elles ſont endemiques, c'eſt à dire propres à vne region, ou epidemiques qui viennent ſoudainement, & toutes deux ou ſont malignes ou ſalutaires, celles-cy viennent auec l'affliction de pluſieurs & la mort de bien peu, & celles-là auec l'affliction & la mort de pluſieurs qui ſont les peſtilentes. Ceſte doctrine eſt d'Hipp. & Galien, receuë de toute l'eſchole des Medecins.

R. Ie crois la meſme choſe, & ne peut on nier que ces fondements ne ſoient fort fermez & aſſeurez: mais ie ne crois pas que vous puiſſiez trouuer la nature de la peſte, ſi vous ne trauaillez à la recherche des cauſes, deſquelles ie ne vois point cõment on en pourra diſcourir auiourd'huy, en ſorte qu'il nous reſte aſſez de temps pour viſiter ces malades, qui nous ont faict ſi grãd' inſtance ce matin comme vous ſçauez.

F. Vous auez raiſon, ie ne m'en ſouuenois plus, il eſt vray qu'ils ſont en fort grand danger. Monſieur, demain à la meſme heure nous viendrons aſſeurément continuer noſtre diſcours, s'il vous plaiſt cependant de nous donner congé pour vn œuure ſi charitable.

M. Allez, Dieu vous conduiſe, ne tardez point de grace, puis que le temps que nous auons de reſte manque à des malades ſi affligez.

R. Allons doncques, à reuoir, comme a dict Monſ. Facio.

Fin de la troiſieſme Iournée.

QVATRIESME IOVRNEE.

F. IE ne voudrois point eſtre arriué pour vous deſtourner de voſtre repos.

M. Aſſeez-vous, Monſieur, ſi vous ne voulez faire ce que vous craignez d'auoir faict.

F. O que ces ſieges ſont propres pour l'apres-diſnée.

M. I'y repoſe volontiers apres diſner, & quelquesfois i'y dors vn petit, ie ne ſçay comment vous en iugez pour la ſanté.

F. Ie l'appreuue & loüe grandement, ſpecialement pour ceux qui diſnent bien.

M. Pourquoy? au contraire i'ay oüy dire aux Medecins que le dormir de iour nuiſt grandement à la ſanté.

F. Le dormir, eſtant couché deux ou trois heures le iour, nuiſt pour l'ordinaire à tous ceux qui ſont ſubiects aux catharres, & autres maladies de teſte, & à qui ne l'a accouſtumé: mais repoſer vn petit en dormãt ſur ces ſieges vne demie heure, eſt autãt profitable pour la conſeruation de la ſanté, cõme il eſt dommageable d'aller & s'exercer en quelque affaire.

M. Vous eſtes donc bien du guet, vous autres Medecins, auec pluſieurs autres, qui ſont ſouuẽt preſſez d'aller auſſi toſt qu'ils ont diſné.

F. Ie penſe auoir pourueu à ce deſordre en ne diſ-

nant point.

M. Quoy ? ſans manger du tout rien ?

F. Ie mange quelque peu, comme par exemple la troiſieſme partie de ce que i'auois accouſtumé de manger quand ie diſnois, mangeant puis apres mieux le ſoir, dequoy ie me trouue bien.

M. Ie m'en eſtonne, car il me sẽble d'auoir oüy dire, & de l'auoir experimenté, que de manger ſobrement le ſoir fait mieux dormir la nuict, faict que nos ſens sont plus eſueillez au matin, & aide grandement à la ſanté.

F. Il ſera touſiours profitable à qui a bien diſné, & qui n'a pas par aduẽture l'eſtomach trop bon d'aller au ſoir legerement au lict, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'il aye ſuffiſamment digeré vn bon repas en l'eſpace de neuf heures, qu'ordinairement on met entre le diſner & le ſoupper, & ne chargeant point le ſoir ſon eſtomach, qui n'eſt pas encores deſchargé, il n'eſt pas malaiſé à la nature de digerer la nuict en ſoupant peu, le diſner qui n'eſt pas encore digeré, comme il ſeroit ſi ſur vn bon repas du matin on en mettoit vn autre le ſoir.

M. Il ſera donc plus profitable de manger bien le matin, & ſobrement le ſoir.

F. Il ne s'enſuit pas, parce qu'encores qu'il ſoit profitable à celuy qui a biẽ diſné, d'eſtre ſobre le ſoir, il ne faut pas pourtant conclu re qu'il ſoit plus conuenable de r'emplir dauantage ſon eſtomach au matin qu'au ſoir, mais bien eſt-il plus profitable pour la ſanté, d'eſtre grandement ſobre au matin, & manger dauantage le ſoir: ce que ie pourrois prouuer par pluſieurs raiſons, mais ie me contenteray de deux qui ſont demonſtratiues ; la pre-

miere parce que la chaleur naturelle qui eſt la cauſe de la digeſtion, ne digere iamais mieux la viande qu'en dormant, meſmes les veilles & l'exercice empeſchent grãdement la digeſtion; bien que la diſtribution de la viande, qui eſt digerée, & conuertie en ſang en ſoit grãdement aydée. L'autre, parce que la digeſtion qui ſe faict en l'eſpace de quinze heures, qu'il y a du ſouper au diſner, eſt biẽ plus accomplie (c'eſt la couſtume d'Italie) que celle qui ſe faict en l'eſpace de neuf heures, qu'on met entre le diſner & le ſouper.

M. Ie croyois veritablement que l'exercice deſchargeaſt l'eſtomach, & prouoquaſt à bien manger.

F. Vous auez raiſon, parce que l'exercice eſt fort profitable, quand il eſt faict ſans violence auant le repas, car le ſang venant à ſe conuertir en chair, laquelle ſe conſume continuellement, les veines par leur action attirent ſucceſſiuement de l'eſtomach où l'appetit de mãger s'engendre, lors qu'il n'y a plus rien dedans: mais ſi l'on vient à faire exercice quand il eſt encores plain, l'aliment ſans eſtre cuit deſcend dans les veines qui engendre mille maux, ſi ce deffault n'eſt corrigé par vne bonne complexion: & partant i'eſtime que ceux qui mangent plus le matin que le ſoir font fort mal, mais particulierement ceux qui embraſſent les affaires, ou qui s'exercent immediatement apres le repas.

M. Que croyez-vous de ceux qui ſans diſner ne mangent qu'vne fois en vingt-quatre heures?

F. Paraduenture ceux-cy ont l'eſtomach tardif à digerer, & font tres-bien s'ils ne reſſentẽt aucune morſure dãs l'eſtomach, ny tournoyement de te-

ste, ny aucun accident qui prouienne de la faim auec affliction ; encores que la plus grande partie mange quelque peu le matin.

R. Dequoy vous entretenez-vous Messieurs, de manger peu le matin? blasmez-vous parauanture telle coustume?

R. Non, Monsieur, mais plustost Monsieur Facio la loüe, bien qu'il me semble d'auoir oüy d'autres Medecins qui disent le contraire.

R. Pour moy ie la loüe, & practique tant que ie puis, & outre que ma vie en reçoit les fruits d'vne plus heureuse santé, elle me semble aussi conforme à l'opinion & coustume d'Hipp. & Galien, qui ont esté les premiers Medecins du monde, & de ceux qui les ont suiuis, comme Oddo des Oddes, & Nicolas Ballian ont faict voir par leurs honorables trauaux.

F. Ie ne crois pas qu'on puisse tenir meilleure voye pour se cõseruer, ny opinion meilleure que celle-cy, quoy que Pierre d'Albane, Hierosme Cardan & quelques autres se soient efforcez de la rejetter.

M. I'ay eu d'autant plus agreable ce discours touchant le manger plus sobrement au matin qu'au soir, que ie vois qu'il est autremẽt entendu & practiqué en ceste ville, & peut-estre auec non moins de dommage que de la vie des hommes. Mais reuenons de courtoisie là où Monsieur Facio nous promit hyer de traicter des causes des malades esparses & communes pour entendre plus auant la nature de la peste.

F. Vous auez bonne memoire Monsieur, & pour m'aquitter de ma promesse, ie dis que la cause des maladies esparses & communes est escrite par

Hipp. disant, que toutes les maladies arriuẽt pour deux causes, à sçauoir, pour la façon desreglée de viure, & pour la malice de l'air, & monstre le moyen de les cognoistre en ceste maniere. Quand plusieurs en mesme temps deuiennent malades d'vne mesme maladie, de telle sorte que l'on cognoist que la maladie est commune, alors on tient que la cause est commune, & celle-cy est l'air que nous respirons tous esgalement : mais quand les maladies sont diuerses, & esparses, quoy qu'en mesme temps, il fault iuger que le desordre de la nourriture, qui est different en chacun, en est la cause. D'où selon l'opinion d'Hipp. on voit clairemẽt que l'air est la cause de toutes les maladies communes & populaires.

R. Ie vous attendois tout à propos sur ce passage; car il semble veritablement qu'Hipp. l'escrit de la sorte; mais prenez garde que ce second liure n'est point de luy, comme Galien le remarque, lequel reprouue mesme ceste opinion, amenant outre l'air plusieurs autres causes des maladies cõmunes & populaires, donnant l'exemple des Habitans d'Eno pays de Trace, lesquels pour la necessité des viures conuenables, se nourrissants de legumes & d'herbes tumberent en vne foiblesse de jambes, & de genoux, comme raconte Thucidide. Il allegue pareillement d'autres peuples, lesquels contraincts par la famine de manger du grain à demy pourry, deuindrẽt presque tous malades. Il rapporte encores qu'vne armée empoisonnée par l'vsage de l'eau fut toute accablée de maladie: & ie pourrois amener des exemples semblables, moins esloignés; en quoy nous voyons

que non seulemẽt ceste opiniõ n'est point d'Hippocrate, mais qu'elle est manifestement faulse.

F. Ie crois que vous auez raison, encores que Galien l'attribuë à Polibe, escolier d'Hipp. & qu'il recommande fort ce passage qui s'accorde assez bien auec son art, auquel Hippocrate distingue les maladies populaires des esparses, qui est tout à propos le lieu où ceste opinion est escrite, & partant il l'a voulu cõmenter, ce qu'il n'a point voulu faire aux liures des maladies populaires, entre lesquels il a seulement commenté le premier, & le troisiesme, comme enfans legitimes d'Hipp. & entre le deuxiesme, quatriesme & sixiesme ce dernier seulement comme luy plaisant d'auantage, car il tient que Tessalus fils aisné d'Hippoc. le composa non de son inuention, mais de la doctrine de son pere qu'il treuua escritte dans des peaux ou membranes, y adioustant beaucoup du sien. Pour le cinquiesme, il croit qu'il est de Draco fils puisné d'Hippocrate, encores qu'apres le mesme Galien condamne le quatriesme, cinquiesme & septiesme comme bastards, tout à faict indignes de sa doctrine, & de son nom, croyant aussi pour legitimes les liures des prognostiques, des aphorismes, de l'air, des eaux, & des lieux, & de la maniere de viure aux maladies aiguës: encores que quelques-vns comme remarque Galien, Soranus, & Montanus ayent voulu dire qu'Hyppocrate retira ce dernier de la Librairie des Gnidiens, le chargeant faulsement de l'auoir bruslée, & pource d'auoir quitté son pays. Mais laissons à part la consideration touchant les liures legitimes d'Hippocrate, desquels vous

m'auez fait reſſouuenir auec beaucoup de plaiſir, puis que nous diſcourons enſemble des choſes qui appartiennent à la Medecine, en laquelle l'authorité d'Hip. Prince de tous les Medecins par la confeſſion de tout le monde, doit eſtre receuë de nous comme d'vn oracle, comme auſſi Galien & tous les Medecins ſucceſſiment l'ont receuë.

R. Voilà qui va bien, mais l'authorité ne peut eſtre d'Hippocrate, puis que le liure n'en eſt point.

F. Ie ſuis d'auec vous, que l'opinion n'eſt point d'Hippocrate, & qu'elle n'eſt pas entierement veritable, encores qu'elle le ſoit en la plus grande partie des maladies populaires, auoüant que quelques-vnes ne viennent point de l'air. Mais ie ne penſe pas qu'aucun Medecin puiſſe nyer que toutes les maladies communes n'ayent leur cauſe commune, parce que ceſte opinion qui eſt vn axiome en la Medecine n'a pas ſeulement eſté prononcée d'Hippocrate, mais encores recommandée & receuë de Galien, & puis ſoubſcripte de toute l'Academie des Medecins de la plus grande & moindre reputation, anciens, modernes, Grecs, Arabes, & Latins: Ruffus, Paulus, Aëtius, Oribaſius, Auicenne, Rhaſis, Meſüe, & pour dire dauãtage, de François, Piemõtois, Celſe, Fernel, Montan, Fracaſtos, Falope, & finalement preſque de tous les autres, deſquels ie ne me reſſouuiens point, leſquels tous d'vne voix ſans aucune condition poſent ce principe en la Medecine, que la maladie commune eſt produite d'vne cauſe commune, de la meſme ſorte que le Geometre tient pour preuue que le tout eſt plus grand que ſa partie; & quiconque oſeroit nyer ce principe de la

Medecine, pourroit aussi nyer cestui-cy de Mathematique.

R. Il me semble neantmoins qu'il y a quelque difference entre ces deux principes, car celuy de Mathematique se preuue par les sens.

F. Il est vray qu'il y a de la difference, parce que la Medecine & la Geometrie sont aussi sciences differentes, & celle là ne peut auoir ses principes si sensibles comme celle-cy. Mais le principe de la Medecine est aussi constant à l'endroict du Medecin, comme celuy de la Geometrie à l'endroict du Geometre; & si le Geometre prouue le sien par les sens, le Medecin preuue semblablement le sien par experiences presque sensibles, car ramenant toutes les maladies communes, monstre sensiblement que toutes ont leur cause commune, ou qu'elles naissent de l'air, ou des figures celestes, ou de quelque erreur commune qu'on aura non seulemẽt commise au manger & boire, mais encores au veiller & dormir, en l'exercice, & au repos: quant aux affections ou passions de l'ame, & à l'euacuation ou retenuë des excremens, ie ne crois pas qu'aucune maladie commune en puisse arriuer; Mais comme d'vn exercice immoderé, vne armée où tout vn peuple se peut tellement trauailler, que la plus grande partie deuienne malade, de mesme par l'oysiueté vne multitude nourrie en l'exercice se peut si fort relascher, & affoiblir, que toute la plus grãde partie en tombe malade, & n'est pas impossible qu'vne armée en campagne, ou bien vn peuple, qui deffend son pays, soit pressé de l'ennemy iour & nuict, en façon qu'il soit cõtrainct de veiller si longuement,

que quelque indigestion ou maladie commune en suruienne: quãt au trop dormir qui n'est point contrainct, ie ne pense pas que telle chose en arriue; mais bien que ces communes maladies arriuent rarement de trop grand exercice, d'oysiueté, & de trop veiller, parce que ces causes communes suruiennent aussi bien peu souuent. Mais qui se voudroit trauailler apres l'Histoire, peut-estre en trouueroit-il quelque exemple: mais quãt au manger & boire par excés, les Histoires en sont toutes remplies, & comme plusieurs maladies communes en sont prouenuës, car il est plus facile qu'vn peuple deuienne malade de trop manger & boire, que pour l'exercice, l'oysiueté, ou veilles immoderées.

M. Vous auez l'exemple que Monsieur Ratto a allegué tantost.

F. Bien; non seulement ceste maladie commune que Galiẽ dit estre auenuë en Eno pour la cherté des viures conuenables, mais encores plusieurs autres ont esté produites pour semblable cause, comme la peste de Rome durant le Consulat de P. Curiatius, & S. Quintilius; & vn autre du tẽps de M. Fossius, & Sergius Fidena; & ceste autre du temps de Q. Fabius Ambustus, & C. Furius Pacilius, sans celles que Plutarche recite de l'armée d'Alexandre, & celles qu'Apian Alexandrin escrit de l'armée d'Asdrubal contre Massinissa, & de l'armée de Mithridates pressé par Luculle. Ie laisse à part celle de l'année 1316. qui affligea l'Alemagne, la Frise, & la Flandre que ie me souuiens d'auoir leuë dans Tracagnote, & plusieurs autres qu'on peut lire dans les Histoires anciennes & nouuelles

uelles, parce que les corps humains estans accoustumés à se nourrir de viures conuenables, s'ils sõt contraints durant quelque temps, de se nourrir de mauuais aliments, il est necessaire qu'ils se remplissent d'opilations, & d'humeurs vicieuses, & faciles à se pourrir, d'où necessairement viennent les maladies communes, lesquelles se peuuent aussi bien produire du mauuais breuuage, que des mauuaises viandes, comme celle que recite Sabellicus qui ruina l'armée de Venise en l'année 1165, les eaux estant empoisonnées par Emanuel Empereur de Constantinople, & semblables exemples, qui ne manqueroiẽt point, à qui se plairoit de considerer les guerres passées. Mais il est bien vray que la plus grande partie des maladies communes, viennent de l'air, pour estre, entre les autres causes, tres-facile à receuoir toutes impressions; veu que nous voyons auec quelle soudaineté il est eschauffé du Soleil & du feu, & auec la mesme rafraischi de la Tramontane: Et les draps de toute façon tesmoignẽt combien il s'humecte & desseiche facilement, lesquels en temps humide pesent beaucoup, & en temps sec ne pesent pas la moitié tant: Et les bois des portes & fenestres semblablement, lesquels croissent par l'humidité de l'air, & diminuent par sa secheresse. D'auantage, outre que l'air reçoit aisément toutes impressions, il entre continuellement dans nos corps par l'inspiration, par les pouls, & les pores; & comme il arriue dans nous, il attaque aussi tost le cœur & le cerueau, premieres & principales parties de la vie humaine, en façon qu'il altere & charge nos corps admirable-

ment entre les six choses que les Medecins appellent non naturelles; & parmi cent maladies cõmunes, l'air en cause pour le moins 90.

M. Veritablement on voit qu'il se change souuent, & facilement.

F. Comme souuent? presqu'à toute heure: car estant de iour en son estat naturel, sans estre attaqué d'aucune nouuelle alteration, il se change quatre fois seulement par le mouuement diurne du Soleil, l'air du matin estant different de celuy de midy, & cestuy-cy de celuy du soir & de la nuict. D'auantage les quatre saisons de l'année se forment du propre mouuement du Soleil; car de son esloignement trop grand, l'air deuient froid & humide; de son trop grand voisinage, chaud & sec; & d'vne moyenne qualité, de sa moyenne distance.

M. I'ay ouy souuent & diuersement discourir de ces saisons de l'année: & si entre cent maladies communes les nonante comme vous aués dict viennent de l'air, estant la peste vne maladie commune, il me semble que parlant de l'air l'on failliroit grandement, si l'on n'en disoit quelque chose en passant.

F. Ie diray en peu de mots ce que i'en sçay. Veritablement les anciens ont discouru diuersement des saisons de l'année, & les Astrologiens & Medecins auec quelque difference; ceux-là font quatre saisons esgales, faisant que le Printemps commence quand le Soleil entre au Belier; l'Esté, quand il entre en l'Escreuisse; l'Autõne, quãd il entre en la Balãce, & l'Hyuer au Cheurecorne. Mais les Medecins plus curieux en l'obseruation

des alterations & changemens de l'air, ont diuisé l'année fort diuersement, & entre-autres Galien, Auicene, Montan & plusieurs autres en ont escrit. Et encores que long-temps auant Hippocrate, l'année fust diuisée en deux membres seulement marqués par les deux Solstices, neantmoins elle a par apres esté diuisée non seulement en quatre, mais en sept parties, separant l'Esté en deux, & l'Hyuer en trois, laissant le Printemps & l'Automne sans diuision. Le Printemps d'vn cõmun accord dure presque deux mois commenceant à l'Equinoxe, c'est à dire l'onziéme ou douziéme de Mars, iusques au leuer des Pleiades ou Vergilies qui se leuent le sept ou le huict de May; de façon que le Printemps est compris dans l'espace qui se treuue lors que le Soleil entre au premier poinct d'Aries, iusques à ce qu'il entre dans les Gemeaux: l'Esté commence à la naissance des susdictes Estoiles iusques au leuer d'Arcturus, qui est douze iours auant la venuë de l'autre Æquinoxe, c'est à dire du commencement de May, iusques au commencement de Septembre; de maniere que l'Esté dure quatre mois, lequel les anciens ont diuisé en deux parties, l'vne est appellée des Grecs, Ora, qui est celle en laquelle meurissent les fruicts qui sont meurs auant la saison, que les Latins appellent Præcocés & Horarij, qui meurissent auant le Solstice qui se faict le 12. ou le 13. de Iuin. L'autre est appellée des mesmes Grecs Opora, qui est celle en laquelle meurissent les fruicts qui se gardent plus long temps, & dure tout l'espace qui se treuue depuis le Solstice desia dit iusques au leuer d'Arcturus, & comprend les

iours caniculaires qui commencent lors que le Soleil entre au Lion, l'onziesme ou douziesme de Iuillet. L'Automne dure iusques au coucher des Pleiades, c'est à dire du leuer d'Arcturus iusques à ce que le Soleil entre au Sagittaire le 8. ou 9. de Nouembre. De maniere que l'Automne dure autant, ou peu d'auantage que le Printemps. L'Hyuer apres dure plus que l'Esté, & commence au temps que les Pleiades se cachent iusques à l'Equinoxe du Printemps, c'est à dire du commencement de Nouembre iusques à l'onziesme ou douziesme de Mars. Ceste saison a esté diuisée par les anciens en trois parties, la premiere est appellée des Grecs *Spora*, des Latins *Sementa*, en laquelle on seme; la seconde *Brumale* qui est celle en laquelle les plus grands froids regnẽt; la troisiesme *Fitalia*, c'est à dire temps de planter les arbres; la premiere va iusques au Solstice froid enuiron le 13. Decembre, la seconde iusques au temps de planter, la troisiesme iusques à l'Equinoxe premier, c'est à dire au dix ou vnziesme de Mars, adioustant toutesfois à nostre discours les dix iours qu'on a ostés par le Calendrier du Pape Gregoire. D'où l'on voit à combien d'alterations l'air est subiect, passant d'vn extreme chaud à vn extreme froid, & de cestuy-cy à celuy-là, faisant le mesme entre l'humide & le sec.

M. Veritablement ceste diuision de l'an me semble fort agreable; & sans quitter vostre discours, ie vous supplie de dire deux mots de la qualité de ces saisons.

F. Tres-volontiers; car discourir des diuerses qualités des saisons, ce n'est point quitter le dis-

cours de la peste, ains y sert grandement, comme aussi à toutes autres maladies populaires: & premierement, si nous considerons la cause de tant de mutations, selon l'opinion generale de tous les Philosophes & Medecins, elle n'est autre que le Ciel auec ses Estoilles errantes, & fixes, du mouuement desquelles, & particulierement du Soleil, viennent ces varietés. Et mesmes Aristote veut que les corps cœlestes auec la chaleur qui prouient de leur mouuement, gouuernent ce monde inferieur: bien que Auerroës & les autres qui ont expliqué Aristote y adioustent la lumiere de toutes les Estoiles, & particulierement du Soleil, duquel les rayons de soy-mesme, & par leur reflexion eschaufent l'air, comme il semble qu'il vueille dire: lesquels rayons sont de ceste nature, que plus ils frappent perpendiculairement, plus ils eschauffent; & plusieurs voulants rendre raison de cecy ont estimé fort iudicieusement que ces rayons frappans sur des corps solides, comme l'eau & la terre indirectement comme soubs l'Equinoxe, font des angles par leur reflexion, parce que s'ils descendoient directement sur nostre teste, comme ils font à ceux qui viuent soubs la Zone torride, ils ne pourroient faire des angles, ains se redoublant & reflechissant en eux mesmes deuiendroient si espais qu'ils enflammeroient merueilleusement l'air. Mais s'ils ne frapent point directement sur nostre teste, ou ils sont proches, ou esloignés de la rectitude, si proches ils font les angles aigus, si moins proches, moins aigus, s'ils sont esloignés, ils les font obtus, ou mousses. D'où vient que le Soleil s'approchant de nostre

teste en Esté, ses rayons font les angles aigus, pour dire moins obtus ou mousses, en façon qu'ils retournent presque en eux mesmes, & deuiennēt plus espais, & par consequent l'air s'eschauffe & desseiche. L'Automne semble froid & sec, parce que le Soleil s'estant desia beaucoup esloigné de nous, les rayons duquel faisoient les angles plustost droicts qu'aigus, l'air qui estoit tres-chaud, commencent à deuenir moins chaud; par comparaison nous semble froid, comme l'eau tiede semble froide à celuy qui a accoustumé de pescher en eau bouillante; & l'air de l'Automne se refroidit d'autāt plus facilement qu'il est alors rare & subtil, comme l'eau qui se glace plustost estant chaude que froide: & n'estant suruenu aucune cause d'humidité, la seicheresse imprimée en l'air par la grande chaleur de l'Esté regne tousiours, & le Soleil reculāt vers la partie qu'on appelle Tropique de Cheurecorne (où se forme le Solstice, outre lequel le Soleil ne s'esloigne plus de nous) l'air qui estoit comme tiede & nous sembloit froid, commence de paroistre, & d'estre extremément froid, parce que les rayons du Soleil descendans vers nous fort de trauers font leurs angles si obtus qu'ils nous priuent de chaleur: & pour ceste occasion la faculté de consumer & resoudre les vapeurs desia esleuées, & qui s'esleuent continuellement en la moyenne region de l'air venant à faillir, les pluyes suruiennent, & partant on peut appeller ceste saison non seulement froide, mais humide. Le Soleil par apres retournant vers nous, il est necessaire qu'vne si grande froidure se tempere, en façon que l'air qui estoit extremément

froid femble quelque peu chaud. Mais la chaleur du Printemps n'estant point si grande que celle de l'Esté, elle ne peut pas consumer toute l'humidité engendrée en Hyuer, en façon que le Printẽps ne reste vn peu humide, bien que la seconde partie qui voisine l'Esté ne le soit pas tant que la premiere qui touche l'Hyuer : c'est pourquoy Hipp. Arist. Teophraste & les autres ont estimé que le Printemps est chaud & humide.

R. Il semble neantmoins que Galien dict le contraire.

F. Certainement on ne peut pas nier que le Printemps & l'Automne, qui sont deux saisons logees entre deux extremes Hyuer & Esté, ne soient beaucoup chauds, beaucoup froids, beaucoup humides, & beaucoup sec; mais ils ont du tẽperé par la participation de leurs extremes, encores que le Printemps en son commencement participe à l'humidité de l'Hyuer, & qu'il semble pour cela qu'il panche du costé de l'humide, plutost comparé à l'Automne qu'à soy-mesme ; parce que s'il estoit chaud & humide, il seroit la pire saison de l'année estant la plus saine.

R. Ie ne sçay comment on peut dire que l'Automne soit temperé, puis qu'Hippocrate le blasme tant.

F. Vous aués raison. Parce qu'encores que l'Automne semble estre temperé, n'estant pas si chaud que l'Esté, ny si froid que l'Hyuer, Galien toutesfois nous fournit quatre ou cinq causes de sa mauuaistié. La I. que c'est le propre de l'Automne d'estre inesgal, ce qui se voit quand en vn mesme iour maintenant le chaud, & tantost le froid

nous molestent. Et i'estime qu'vne telle varieté vient du despart du Soleil, pour laquelle les vapeurs prennent plus de force, n'estant pas si propres à estre consommées, & resoutes comme en Esté, ceste varieté estant plus dommageable aux lieux plus bas & humides, qu'aux secs & pierreux: parce qu'à Genes, par exemple, l'Automne le plus souuēt est esgal en faço qu'on appelle en prouerbe commun l'Esté sainct Martin, le mois qui precede ceste feste. La deuxiesme cause assés puissante de la mauuaistie de l'Automne vient de ce qu'il succede à l'Esté, auquel s'engendrent plusieurs humeurs bilieuses & bruslees, qui sont les plus dangereux ennemis que nous ayons dans nos corps. La 3. qui fauorise la 2. est qu'en Esté les mauuaises humeurs s'exhaloient par la peau, laquelle estant serrée par le froid de l'Automne, elles se renferment auec vn dommage incroyable. La 4. parce que l'Automne treuue nos corps affoiblis par l'Esté, ces quatre causes sont communes à tous. La 5. regarde seulement ceux qui mangent quantité de fruicts, les corps desquels sont remplis d'humeurs superfluës en Automne, que lesdicts fruicts ont engendrees; Pour laquelle cause, bien que l'Automne soit vne saison temperee de soy-mesme, comme le Printemps, toutesfois pour les causes susdites qui presque toutes regardent nos corps, il deuient tres-mauuais, comme asseurent non seulement Hippocrate & les autres Medecins, mais encores Aristote & tous les Philosophes.

R. Celuy-là parauenture ne meriteroit aucun blasme, qui diroit que l'Automne est dangereux &

mauuais, non seulement eu esgard à nous, mais encores à soy-mesme, estãt plus froid que chaud; outre qu'il est plus sec qu'humide, parce que le Soleil est plus esloigné en Automne qu'au Printemps, & les nuicts sont plus longues en ceste saison là, qu'en ceste-cy; outre que l'air de l'Automne estant plus rare, se refroidit plus promptement: l'Automne doncques ne merite en aucune façon le nom de temperé, comme le Printemps.

M. Si l'Automne est blasmable, parce que les corps se treuuent remplis de mauuaises humeurs engendrées en Esté, pourquoy est-ce que le Printemps ne sera pareillement mauuais, s'il se treuue auec les corps remplis d'humiditez, engendrées en Hyuer?

F. Auicenne respond à ce doute, si bien ie m'en ressouuiens, disant, que le sec & l humide considerez comme qualitez, qui suruiennent à l'air, sont (comme le froid & le chaud,) presque habitude & priuation, l'Automne est sec, à cause de la priuation de l'humidité, qui arriue en Esté, & ne suruenant aucune humidité, il demeure sec, comme l'air de l'Hyuer seroit tousiours froid si le Soleil ne s'approchoit iamais. Le Printemps ne doibt point estre humide pour deux causes, Premierement, parce que le Soleil s'estant desia fort auãcé, vient à le dessecher. Dauantage, l'humidité dure presque autant que les causes qui humectent & moüillent se maintiennent, & partant les longues pluyes & vapeurs de l'Hyuer venant à manquer, l'humidité manque aussi, ce que l'on cõnoist par experience, car les choses seches ne s'humectent point en vn air chaud ou froid, mais les hu-

mides se desseichent; & le sec estant naturel à l'air s'y affermist tousiours, & n'en part iamais si quelque cause ne suruient pour l'humecter: laquelle estant partie le sec reuient incontinent, & ce qui s'euapore au Printemps le Soleil le resoult. D'où l'on voit que le Printemps a du temperé, parce que son commencement qui confine à l'Hyuer panche aucunement à l'Humide; & ne semble pas à propos que le Soleil, quoy qu'il se soit approché, l'aye peu resoudre si promptement: Et quoy qu'on dise que l'Esté est chaud & sec, l'Hyuer froid & humide, le Printẽps tẽpere, & l'Automne froid & sec (parlant tousiours de ces saisons considerées en leur temperament naturel) neantmoins ils ne ne sont point tels esgalement, parce que par exemple la premiere partie de l'Esté qui arriue iusques à my-Iuin, n'est pas si chaude comme celle qui attaint la my-Aoust, ny la troisiesme comme la seconde, encores que la troisiesme soit plus seche que la premiere ny la seconde; & les autres saisons sont differentes en la mesme façon; On voit doncques comme l'air est subiect à vn continuel changement.

M. Ie ne puis entendre que le Printemps soit si temperé & si sain, si d'vn autre costé nous voyons qu'en ceste saison tout le monde deuient malade.

F. Ceste difficulté est vne de celles qui ont esmeu Galien, à laquelle luy-mesme respond, disant, que ces maladies ne vienent point au Printemps, leur cause estant engendrée aux autres saisons, renfermée par le froid de l'Automne & de l'Hyuer, & esmeuë par la chaleur du Printemps: c'est pourquoy certaines maladies naissent en ceste saison,

qui sont propres aux autres.

R. On pourroit paraduanture dire le mesme de l'Automne, qu'il produit les maux dont la cause s'est engendrée en Esté.

F. En cecy on peut dire qu'ils se ressemblent, mais ils sont differens en autres choses, parce que l'Automne & les autres saisons produisent des humeurs qui sont cause des maladies mortelles; mais le Printemps ne produit aucune humeurmauuaise, ainsi il deliure les membres de la vie des humeurs pernicieuses, qui onteste produictes aux autres saisons, les renuoyant à la peau, aux ioinctures, & autres lieux ignobles: C'est pourquoy on ressent plustost au Printemps des douleurs de ioinctures, gales, lepres, qu'aucune autre maladie, comme il arriue, dit Galien, à celuy qui s'exerce estant plein de mauuaises humeurs.

R. Vous me faictes ressouuenir d'vne autre difference escrite par Galien, que si vn corps estoit pur & net des humeurs, il ne receuroit aucune incommodité du Printemps, quoy qu'il fust offencé des autres saisons, au moins en receuant de l'Automne des humeurs melancholiques, de l'Hyuer des phlegmatiques, de l'Esté des bilieuses & bruslées.

M. Bien que les maladies du Printemps ne soient point causées par luy-mesme, ne doit-on point pour cela practiquer aucun remede en ce tẽps-là?

R. Auicenne n'en croit point de plus grand que tirer du sang, purger, manger & boire sobrement.

M. Dictes ie vous prie les maladies qui viennent des autres saisons.

F. Hippocrate les descrit, à sçauoir en Esté fieures

continuës,ardantes,tierces,grands vomissemens, fluxions,mal d'yeux,sueurs,douleur d'oreilles,vlceres en la bouche,& aux parties de la generatiõ, & autres semblables, lesquelles sont produittes ordinairement des humeurs bilieuses qui regnent en ceste saison. En Automne, outre plusieurs de celles-cy, naissent encores les fiebures quartes,errantes, enfleures de rate, hydropisies, fiebures hectiques, difficulté d'vrine, sciatiques, schinancies, difficulté de respirer, douleurs des boyaux,le hault mal,manies,melancholies,& autres que l'humeur melancholique produit d'ordinaire en ceste saison. En Hyuer mal de costé,inflammation de poulmons, pesanteur & douleur de teste, & des lombes, tournoiemens de teste, gouttes & autres maladies, que l'humeur phlegmatique fait regner en telle saison.

M Mais nous ne voyons pas que chacun soit trauaillé de ces maux en ces saisons là?

F. Vrayement il ne faudroit que cela, que tous ou la pluspart sentissent ces infirmités; lesquelles comme dict Galien, ne sont communes qu'à raison de leur cause efficiente, qui est l'air commun, & non point parce qu'elles en affligent plusieurs, voire mesmes personne n'en seroit offensé, si tous estoient de bonne complexion & d'aage robuste, & qu'ils ne manquassent point aux reigles qui appartiennent à viure sainement. Mais d'autant que les hommes sont de diuerses complexions, les coleriques ou bilieux sont offencez de l'Esté, les trop phlegmatiques de l'Hyuer, les trop melancholiques de l'Automne. Outre, que ceux qui sont de bonne complexion, ont au reste la teste

debile, les autres l'estomach, les autres le foye, & par ainsi de main en main, il s'en trouue bien peu à qui le Ciel aye fait la faueur que de leur donner vne complexion entierement bonne. Dauantage, nous ne viuons pas tousiours en vn aage vigoureux & florissant, parce que les petits enfançons sont subiets aux vlceres de la bouche, aux vomissemens, à la toux, à des frayeurs, aux grandes veilles, aux inflammations du nombril, & humidité d'oreilles, & quand les dents leurs sortent, ils sont subiects à d'autres infirmités, & ainsi des autres âges, & les vieillards ont leurs propres maladies, lesquelles tourmentent la derniere & decrepite vieillesse, si elles espargnent la premiere, dequoy Hippocrate & Galien discourent amplement : & quãd chacun seroit de tres-loüable complexion, qu'il nasquit & vescut en vn aage tres-vigoureux, & tres-florissant, les fautes lesquelles nous commettons presque par necessité en la maniere de viure ne manquent point, laquelle maniere de viure consiste aux six choses que les Medecins aplent non naturelles: Ie ne dis pas pourtant qu'il soit impossible d'estre exactement reglé au manger & boire, en l'exercice & au repos, au veiller & dormir, & ainsi des autres, mais ie crois bien qu'il est si difficile d'estre tousiours sur la regle, qu'il tient de l'impossible.

M. Et quoy, ces saisons sont-elles destinées à ne faire que du mal? nous voyons toutesfois que plusieurs se portent bien?

F. Elles font beaucoup de bien, voire mesmes les biens qui en prouiennent surpassent sans comparaison les maux, moyennant qu'elles se tiennent

en leur estat naturel ; & Hippocrate & Galien tienent que les mutations naturelles des saisons ne guerissent pas moins les maladies qu'elles les causent, parce que l'Automne, qui semble la pire, modere auec sa froideur le feu de l'Esté precedẽt, outre que les corps, qui durant l'Esté auoient leur chaleur esparse, & qui à ceste occasion ne faisoiẽt pas bien la digestion, & qui sembloient estre sans appetit, & languissans, commençent en Automne de l'auoir plus viue & serrée, à faire bonne digestion, à sentir l'appetit, & non la lãgueur de l'Esté: en apres la chaleur naturelle croist en Hyuer à cause du froid qui la pousse dans le centre, & partant la digestion se fait fort bien, les superfluitez sont consommées, & les corps deuiennent tres-gaillards : Le Printemps, dict Hippocrate, faict le mesme, & mieux encores, parce que outre l'assistance merueilleuse que la chaleur naturelle reçoit de la chaleur diuine & temperée, les corps se nettoiẽt des excremẽs qui se sont amassez en Hyuer ouurant les pores, & consommant & digerant. L'Esté suit par apres qui les ouure dauantage, & faict que les choses superfluës sortent plus commodément, les humeurs froides & humides se consomment ; & ceux qui ont la chaleur naturelle foible & languissante, reçoiuent en Esté vn notable secours, comme les vieillards, les complexions froides & humides. De mesme les ieunes, ceux qui sont de moyen aage, & les choleriques se portent fort bien sur la fin de l'Automne, en Hyuer, & au commencement du Printemps: & les enfans, & ceux qui approchent de la vingtiesmé année ioüyssent d'vn pareil benefice au

Printemps, & au commencement de l'Esté.

M. Voila qui va bien: mais dites-moy de grace, pourquoy les maladies qui viennẽt des saisons de l'année n'affligent point tout le monde, puis que l'air est commun à tous? Vous ne m'auez point encores satisfaict en cecy.

F. Ceste difficulté est de mesme nature que celle qui me meust contre l'opinion de tous ceux qui pẽsent que la peste qui nous afflige maintenãt ne vient point de l'air; & ie sçay biẽ que chacun sera satisfaict de ceste responce, que les maladies des saisons de l'année ne viennent point à tous, encores qu'elles naissent de l'air qui est commun à tous, mais seulement aux corps qui sont plus disposez à les receuoir; laquelle disposition prouient non seulement des fautes que nous faisons à nous nourrir, mais encores de l'aage & de la complexion; Laquelle responce suffiroit à ceux qui m'ont proposé la difficulté de la peste, si l'opinion de la pure contagion n'estoit si enracinée: mais ie vois bien que pour l'arracher il fault des arguments extraordinaires, & tres-forts.

M. Ie les attends auec vn extréme desir: mais dites-moy ie vous prie, si vous estimez que ces années-là soient bonnes & saines, aux saisons desquelles les maladies desia dictes suruiennent.

F. Oüy, Monsieur, parce que c'est vne chose vaine que d'attendre en ce monde aucune saison sans maladie, encores que toute l'année soit la plus saine qui pourroit estre.

M. En quelle façon nous pourrions-nous representer vne année saine?

F. Hippocrate & Galien la descriuent en ceste fa-

ste façon : s'il ne se faict aucune conionction de Planettes au Ciel qui soit importante, & qu'il pleuue conuenablement en Automne, & oportunément au Printemps & en Esté, les saisons demeurans au reste en leur nature ; & comme dict Auicenne, si l'air est sans vapeurs & sans fumées, auec vn Ciel libre & ouuert, il est raisonnable qu'vne telle année soit appelée saine, & auec tout cecy, il n'est pas possible de faire que les susdites maladies ne suruiennent. Il est vray, comme escrit Galien, que nous apprenons par l'experience & par la raison, que l'année passant de ceste sorte, il n'y a aucun danger de peste ny d'autre maladie populaire, encores que les autres maladies esparses ne manquent iamais, lesquelles ne meritent point d'estre mises en consideration qui regarde le bien public, si les fautes qu'on commet en la nourrriture ne sont notables & bien grandes. Mais si par hazard l'année ou les saisons sortent de leur nature, on ne sçauroit croire combiẽ l'air apporte de dommage à nos corps, & combien cét ennemy des hommes est peu cogneu : si doncques par exemple l'air de l'Esté estoit plus chaud & sec qu'il ne fault, les maladies de ceste saison se multiplieroient, & ainsi les autres, si les qualitez de leurs saisons outrepassoient leurs bornes. Mais si elles se peruertissoient de sorte que l'Esté qui doit estre chaud & sec, sans vapeurs & fumées fut froid & humide, vaporeux & fumeux, qui doute qu'il ne fust necessaire que la santé des corps se peruertisse : & ce peruertissement seroit encores supportable s'il ne passoit point quinze ou trente iours : mais venant à continuer vne saison entiere, il faut

que

que la vie des hommes reçoiue vn notable dommage ; & le dommage croist merueilleusement si apres le détraquement d'vne saison, celuy d'vn autre vient encores : c'est alors que les maladies populaires se font sentir, lesquelles battent & affligent vne bonne partie des habitans du lieu, où regne vn tel desordre. Considerez maintenant, Messieurs, l'accroissement des maladies populaires, si ce desordre duroit vn an entier.

M. Representez-nous s'il vous plaist, vn de ces détraquemens.

F. I'en pourrois representer vne infinité, mais les quatre d'Hipp. suffiront : si l'Hyuer dit-il estoit fort sec regnant la Tramontane & le Printemps pluuieux, auec les vents Meridionaux, l'Esté suiuant les fiebures aiguës, le mal d'oreilles, & les douleurs des boyaux arriuent. La seconde, si vn Printemps sec & Septentrional succede à vn Hyuer austral & pluuieux, les femmes produisent leurs enfans foibles, si elles ne les perdent : les autres sont trauaillez du mal des yeux, difficulté de boyaux, & les vieillards de fluxions mortelles. La troisiéme, si l'Esté est sec & aquilonere, l'Automne par apres estant pluuieux & meridional, les douleurs de teste, les toux, les pesanteurs & autres maux regnent en Hyuer. La quatriéme, si à vn Esté sec vn semblablé Automne succede, ceux qui sont humides, & les femmes ressentiront du secours; mais les autres, des maladies des yeux seches, fiebures aiguës & longues, & autres que la bile noire a accoustumé de produire, & Hippo. & Galien donnent la raison pour laquelle les susdites maladies viennent de telles saisons : mais, ie ne

tairay point comme Galien escrit, que ces saisons n'ont point esté obseruées en practique par Hippocrate: mais que guidé de la raison naturelle, affinée & subtilisée par d'autres obseruations, il a iugé que les susdites maladies pourroient venir de telles saisons. Ie me souuiens aussi, touchant ce qu'escrit Hippocrate, de plusieurs choses, que paraduenture n'ont point esté obseruées des autres, lesquelles ie laisse à part pour n'interrompre le cours de ceste dispute.

M. Et pour la mesme occasion, ie ne vous veux point prier de discourir touchant la generation, qualitez, & nombre des vents qui soufflent assez souuent, parce que ie vois que vous auriez trop à dire s'il falloit faire vn discours sur chacun poinct.

F. Et puis la matiere est cõmune, & Aristote & ses interpretes en discourent, & Hippocrate en plusieurs lieux.

R. Il semble qu'Hippocrate & Aristote ne s'accordent point, puis que cestui-cy escrit, qu'vne exhalaison chaude & seche est la matiere des vẽts, & celuy là vne exhalaison froide & humide.

F. Veritablement il semblent contraires si on ne regarde qu'à l'escorce de leurs paroles, mais si l'on considere que l'exhalaison humide va ensemble auec la seche, & celle-cy comme dit Aristote ne quitte iamais celle-là iusques à ce qu'elle arriue à la moyenne region de l'air, où l'humide se cõuertist en pluye, & la secheresse en vẽt, & que (comme le mesme Aristote veut) les exhalaisons ne s'esleuent iamais sinon d'vne terre humide à cause de l'eau, de la neige, où de la glace: Il fault confesser que les vents en leur premiere naissance

non seulement s'esleuent, quant à leur matiere, des eaux, estangs, neiges & glaces, mais encores qu'ils ont tous le pouuoir de refroidir & mouiller comme dict Hippocrate, encores qu'Aristote, comme Philosophe considerant la matiere immediate des vents, qui se separe de la matiere de la pluye, aye dict qu'elle est seche, ce qu'Hippocrate n'eust pas nié s'il eust voulu philosopher sur ceste matiere immediate, mais il l'a considerée en sa premiere naissance, meslée auec la matiere de la pluye qui surabonde.

M. Paraduanture pourroit-on dire que l'exhalaison de la Tramontane & des vents de terre, est seche, mais ie ne sçay comment on le peult dire des vents de la Mer.

F. Encores que la matiere des vents soit seche, & que, quittant sa chaleur par le rencontre de la moyenne region, elle deuiẽne froide, elle change neãtmoins sa nature pour la qualité des lieux par où elle passe, car celle qui passe par vn pays sec, & esloigné du Soleil, garde & augmente sa froideur & secheresse, comme sont à nostre regard les vẽts Septentrionaux : celle qui passe par vn pays battu du Soleil retient sa secheresse, mais elle quitte sa froideur, ce qu'experimentent les Numidiens, & les Africains. Celle qui passe par plusieurs riuieres, lacs & Mers, deuient humide, portant auec soy tant de vapeurs qu'elle rencontre en chemin, telle experimentons-nous celle qui souffle du Midy, & telle sentent les Africains celle qui souffle du costé de la Tramontane, encores qu'eux l'experimentent froide, & nous chaude. Le nombre des vents n'est point determiné, & ne le peut estre

conuenablement,bien que pour l'ordinaire on en nomme douze,quatre cardinaux,& deux lateraux pour chacun. Le Septentrion ou Tramontane, que les Grecs appellent *Aparctias*, a du costé du Leuant l'Aquilon,que les Grecs appellent *Boreas* ou *Meses*, & le Trascias vers le Ponant; Celuy du Midy que les Latins appelẽt *Auster*, & les Grecs *Notus*,a du costé d'Orient le vent,que les Latins appellent *Vulturnus Auster*,& les Grecs *Euronotus*, & *Phœnicias*, qui est le Siroc; & vers le Ponant l'Africo-auster,dict des Grecs *Libonotus*, qui est le Lebech. Le Leuant que les Latins appellent *Subsolanus*, & les Grecs *Apeliotes*,a pour voisin du costé du Midy le *Vulturnus* appellé des Grecs *Eurus*, où se leue le Soleil d'Hyuer,& du costé de la Tramontane le *Circius*,que les Grecs appellent *Cecias*,& les Mariniers le vent Grec,où se leue le Soleil en Esté; Le Ponent que les Latins appellent *Fauonius*; & les Grecs *Zephirus*, a du costé de la Tramontane le *Caurus* ou *Corus*, ainsi appellé des Latins,& *Argestés* des Grecs,& Schiron;& de Ptolomée *Iapiga*,qui est le maestral des nauigeãs où se couche le Soleil d'Esté,& du costé du Midy l'*Africus* des Latins,& *Libicus* des Grecs, où se couche le Soleil d'Hyuer. Or parmy les Nautõniers, les vents ne sont point distinguez si exactement, car ils n'en nombrent que huict,le Leuant, le Ponant,la Tramõtane,le Midy,le Maestral, le Grec, le Siroc,& Lebech,ne distingant point le Vulturnus du Siroc,le Libicus du Lebech,le Grec du Boreas,& le Thrascias du Maestral, & les Medecins de l'Europe n'ayant autre obiect que la santé pesent sur tous les vents,la Tramontane & l'Auster,

considerant les autres comme participans de la qualité de ces deux contraires;parce que l'Auster & les vents de la Mer ont accoustumé de porter l'humidité en Europe,comme la Tramontane & les autres vents de terre la secheresse, outre que ceux-là soufflent le chaud,& ceux-cy le froid ; & Hippocrate nous aduertit que les temps froids sont plus sains,& moins mortels que les pluuieux & humides,ce qui paroist veritable,non seulemẽt par l'experience,mais aussi par la raison, cõme dit Galien, parce qu'en la secheresse les humidités superfluës se consument,lesquelles en temps pluuieux se pourrissent dans les corps.

M. Il me semble qu'on se trouue plus mal en temps nuageux qu'en temps pluuieux.

F. Il est vray,& Hippocrate ne l'entend pas autrement, & mesmes Aristote declare qu'il y a deux humidités en l'air,l'vne pluuieuse,& l'autre vaporeuse, la premiere regne quand il pleut, l'autre lors que sans pluye,l'air est plain de vapeurs & de nuages espais:lesquelles humiditez sont differentes,non seulement en elles-mesmes,mais encores pour la diuersité de leurs effects, parce que l'humidité vaporeuse penetre beaucoup plus que la pluuieuse, voire mesmes l'air se purge,& s'inspire moins vaporeux, & nuageux, & moins chaud & humide par l'humidité pluuieuse; le contraire dequoy se voit en l'humidité vaporeuse, chaude & humide,qui allume les pourritures & les fiéures dans nos corps,appesantit la teste,endort les sens, & nous rend paresseux & foibles:& ceste seconde humidité ne remplit seulement pas les corps des hommes, mais elle moüille les pierres dans les

maisons sans qu'il pleuue, & les bois en deuiennent plus pesans & plus grands qu'ils ne sont en temps sec, & encores en temps pluuieux: mais retournant aux extraordinaires mutatiõs de l'air, & laissant à part ces quatre qu'Hippocrate represente plus par discours naturel, que pour en auoir faict aucune experience: Venons à celles que luymesme a experimentées & escrites, en Thaso Isle voisine de la Thrace en la mer Egee, dans le premier & troisiesme liure des maladies communes: lesquels liures sont sans dispute ses enfans legitimes, & voyons par le tesmoignage du plus celebre Medecin du monde, que tous les maux populaires, pestilens ou non, qu'il descrit, sont venus de l'air: l'Automne, pour la premiere cõstitutiõ, ne fust point naturel, mais austrin, humide & pluuieux, d'où les corps se remplirent d'humiditez superflnës; laquelle cõstitution ne fut point corrigée en Hyuer par l'accroissemẽt de la chaleur naturelle produite d'vne cõstitution aquilonere, par laquelle, moyennãt vne bonne digestion, les opilations eussent esté ostées, & les excremẽs resouls, conformément à l'opinion d'Hippocrate; & ainsi comme dit Galien, l'Hyuer auroit gueri les hommes des maux de l'Automne; mais l'Hyuer fut de mesme austrin, chaud & humide, vapoureux, & nuageux sans pluyes (lesquelles eussent esté profitables & salutaires en purgeant l'air,) d'où les excremens se multiplierẽt dans le corps, & la chaleur naturelle deuint foible & languissante. Et si vn bon Printemps eust succedé à ces deux saisons, qui eust par sa chaleur celeste accreu la naturelle, & ouuert les pores pour l'excretion & sortie des

humeurs ſuperfluës, paraduanture que les maux qui naſquirent apres euſſent eſté moindres: mais le Printemps fut en partie auſtrin,en partie aquilonere,encores que plus auſtrin,& partant les excremens s'accreurent, & les ennemis furent enfermez dans le logis par la froideur de l'Aquilon: & l'Eſté meſme auec ſa conſtitution naturelle ne corrigea point la malice des ſaiſons precedentes, en cuiſant &corrigeãt pluſieurs cruditez,en diſſipant pluſieurs, & en chaſſant les autres hors du corps, parce qu'il fut tout nuageux, humide & plain de vapeurs tenebreuſes: La pourriture donques ſuiuit vne année toute auſtrine, dãs les corps pleins d'humiditez ſuperfluës, auec vne chaleur languiſſante,qui fondoit pluſtoſt qu'elle ne reſoluoit,&puis ſuiuirent toutes les maladies qu'Hippocrate raconte bien au long, & que Galien interprete,qui en firent mourir pluſieurs,& ſpecialement les Hectiques,& Phtiſiques qui ne furent pas peu; or la conſtitution ne fut point peſtilente, parce qu'il n'en mourut pas beaucoup, mais elle en fut biẽ proche. La ſeconde que raconte Hipocrate fut differente de la premiere, & commença bien en Automne, mais auparauant ſur la fin d'Aouſt, les grands froids auec les vents de Midy, & les pluyes auoient precedé: l'Automne donc fut tres-mauuais, tant pour les froids ſi ſoudains comme à cauſe des pluyes qui durerent iuſques au coucher des Pleiades:& ceſte grãde humidité, auec l'ayde de l'Eſté precedent, & de ce peu de vents auſtrins, entra aiſément dans les corps, où elle s'enferma par le moyen de l'Aquilon. Il fut encores tres-mauuais pour ſes grandes inegalitez

qui entre toutes choses troublent grandement les corps humains. L'Hyuer par apres fut froid & plein de pluyes & de neiges, auec vn Ciel courroucé, & plein de nuages obscurs. Le Printemps fut tout de mesme, & l'Esté ne fut pas beaucoup different, ains les vents, que les Grecs appellent Etesies soufflerent continuellement depuis le leuer de la canicule, lors que le Soleil entre au Lion, & que la chaleur du Soleil commence à se faire sentir aux parties Septentrionales vers le Leuant: là où les neiges & glaces venans à se fondre remplissent l'air de vapeurs desquelles ces vẽts se forment, le Soleil ne les pouuant resoudre, lesquels vents nous pouuõs appeller subsolans & leuãtins. Or ceste seconde constitution fut sans doute pire que la premiere, pour les grandes mutations des saisons, & pour la grande humidité enfermée dãs les corps par le froid, mais sur tout pour sa grande inegalité: c'est pourquoy il ne se fault point estonner si elle produisit tãt & si diuetes maladies auec rencheutes, douleurs, & mort de plusieurs, & particulierement de petits enfans. La troisiesme ne fut pas beaucoup differente de la seconde, mais bien plus vehemente, impetueuse & pire: car si la seconde commẽça vers la fin d'Aoust auec grãde quantité de pluyes & vents froids & aquiloneres, aussi fit la troisiesme, bien qu'auec de plus grãdes pluyes, qui durerent iusques à ce que l'equinoxe fust parfaict: de sorte que les saisons sauterẽt, sans moyen d'vn grand chaud & sec de l'Esté à vn grãd froid & humide: & depuis l'equinoxe suruint vne constitution contraire, c'est à dire austrine, auec quelques pluyes, qui dura iusques au cou-

cher des Vergilies; & ainsi tout l'Automne fut humide, & d'humidité pluuieuse, & d'humidité vaporeuse; chose qui est extremement mauuaise, & fut encores froid au commencement, & chaud à la fin, ce qui est entierement contraire à sa nature, & quant aux premieres qualités, & quant à leur ordre, le froid venant au commencement, & le chaud à la fin. L'Automne de la seconde fust inesgal pour les vents austrins, & la Tramontane qui iousterent continuellement, & humide à cause des pluyes qui durerent depuis la fin d'Aoust iusques au coucher des Pleiades. Mais cestuy-cy fut pire pour son impetuosité, parce qu'il commença par vn froid aquilonaire auec pluyes sans aucuns vents austrins, lesquels toutesfois suruindrent par apres auec quelques pluyes, & continuels nuages qui estouffoient la chaleur naturelle, & acumuloient les excrements. En la seconde l'Hyuer suiuit auec des neiges & pluyes espesses & grandes, mais meslees auec quelque temps serain. L'hyuer de la troisiesme fut entierement froid & sec auec des neiges sans pluyes, & la secheresse fut grande contre la nature de l'Hyuer, c'est pourquoy les excremens de l'Automne se resserrerent dauantage, & s'affermirent dans les corps, ce que le Printemps confirma, & accreust estant froid & sec, qui est la constitution naturelle de l'Automne, & fut different du Printemps de la seconde, lequel fut froid & humide. Mais ceste intemperie du Printemps grandement froid & sec auec les Aquilons, dura iusques au leuer de la canicule, qui est l'onziesme ou douziesme iour de Iuillet: & fust veritablement vne intemperie

grande, de voir regner de si grands froids auec vne secheresse notable au temps de la canicule,& durer si longuement; ce qui n'arriua poin à l'Esté de la seconde, lequel n'estãt pas beaucoup chaud aussi ne fut-il point beaucoup froid. En la seconde, les vents Etesies soufflerent doux & gracieux, & en la troisiesme l'Aquilon qui est impetueux & gaillard ; & apres des froidures si estranges, sans aucun moyen suruindrent des chaleurs tres-grandes & continuelles qui durerent depuis la canicule iusques à l'Acturus presque deux mois, du commencement de Iuillet, iusqnes au commencement de Septembre. Et le Ciel n'estant point encores contant des susdictes mutations malencontreuses, les vents austrins recõmencerent, qui regnerent durant l'Automne & l'Hyuer entierement auec pluyes, de sorte que iusques à l'Equinoxe ces saisons furent chaudes & humides à sçauoir six mois, estant de leur nature froides. Ceste troisiesme donques fut pire que les deux premieres: outre qu'elle dura dix-huict mois, & les maladies furent diuerses, qui en firent tant mourir, que si l'epidemie ne fut entierement pestilente il s'en falut bien peu.

M. Ceste consideration touchant la qualité des saisons me semble belle & presque diuine, par laquelle les hommes preuoyant la santé & les maladies populaires semblent en quelque façõ estre portés de ialousie contre les dieux : ie crois que cest Hippocrate a esté vn grand personnage, & que le monde luy est grandement obligé:& crois que bien souuent plusieurs maladies arriuent de ces mutatiõs de saisons, ausquelles nous ne pre-

nons point garde ; & nous allons cherchant des causes plus sensibles & qui s'accordent mieux auec nostre esprit, ne prenans point garde à celle qui est la vraye.

F. Il est comme vous dictes, car nous auons veu en nostre temps plusieurs deuenir malades en vne saison, de rougeole, en vne autre de catherres, en vne autre de petite verole, en vne autre de fiebures tierces, en vne autre de fiebures malignes, quelquefois les petits enfants seulement, quelquesfois les ieunes gents, en autre temps les vieillards, maintenant les femmes presque seules, tantost les hommes, & autresfois seulement les femmes enceintes, qui presque toutes perdoient leur fruict. On sçait aussi combien de maladies ont attaqué seulement les bestes, sans offencer les hommes, & non pas toutes generalement, mais vne seule espece : comme par exemple, celle que Virgile touche, qui affligea seulement les brebis.

Hic quondam morbi cœli miseranda coorta est tempestas.

Et ce qui s'ẽsuit. On sçait celle des bœufs en l'ãnee 1514. Quelques-vns escriuent que le mesme arriua aux poules : & qui ne voit donques que toutes ces maladies, qui participent du commun ont tousiours leur cause cõmune, laquelle le plus souuent est l'air? partãt l'opiniõ d'Hipp. & de Galien a esté tousiours sacree & digne de memoire, qui veulent qu'entre toutes les causes des maladies, & particulierement communes, la mutation non naturelle des saisons soit tousiours la plus principale : & non seulement de toutes les maladies tres-cõmunes, desquelles l'air en a tousiours esté la cause, mais encores des moins com-

munes: Or non ſeulement les mutations de deux, trois ou quatre ſaiſons produiſent les maladies populaires, comme nous auons veu aux trois ſuſdictes conſtitutions, mais auſſi les mutations vehementes de l'air en vne ſeule ſaiſon du chaud au froid, du ſec à l'humide ont accouſtumé d'engendrer les meſmes maladies; comme par exemple, ſi aux iours caniculaires vne notable ineſgalité du chaud & du froid duroit vn mois ; ou ſi la chaleur & l'humidité duroient cinquante iours continuels comme l'année paſſée.

M. Bien que ie ne m'entende point en ces matieres, il me ſemble toutesfois que vous voulés inferer par vos diſcours, que toutes les maladies communes ont leur cauſe commune, à ſçauoir l'air, ou quelque autre, moyennant qu'elle ſoit commune, & la peſte pareillement, ſi toutesfois elle eſt vne maladie commune.

F. Vous aués excellemment bien formé voſtre argumẽt: & que la peſte ſoit vne maladie cõmune il ny à point de difficulté tant ſelon l'opinion de tous les medecins, que pour la ſuppoſition que nous fiſmes hier: par laquelle nous feuſmes d'acord que la peſte eſt vne maladie non ſeulement commune & vulgaire, mais encores mortelle, & comprinſe dans vn brief eſpace de temps, & le plus ſouuent contagieuſe. Et encores que l'argument concluë de ſoy-meſme en façon que ce ſeroit vne choſe ſuperfluë d'amener aucune autre preuue, ne nous contentant point toutesfois d'auoir monſtré que toutes les maladies communes ont leur cauſe cõmune, & non point particuliere, nous monterons maintenant aux cauſes de

ceste commune maladie qu'on appelle peste; & verrons non seulement par l'authorité de tous les Medecins, & la viue force des raisons, mais encores par l'experience presque palpable, que la peste a necessairement tousiours sa cause commune, & qu'il ne la peut auoir particuliere, comme on croit publiquement.

R. Ie confesse veritablement que toutes les maladies communes qui ne sont point cõtagieuses, & qui particulierement ne sont point pestilentes doiuent necessairement auoir leur cause commune, & en cecy ie m'accorde auec monsieur Facio; mais que la peste qui est vne maladie si cõtagieuse, ne puisse auoir quelquesfois vne cause particuliere, telle qu'est le fomes, ie n'en suis point encores capable, & desire, monsieur, que vous passiés plus auant selon vostre promesse. Mais parce que ie crois que vous aués à visiter encores auiourd'huy quelques malades aussi bien que moy, & qu'il semble que la plus grande chaleur est passee, ie crois que nous n'auons point de temps de reste.

F. L'exercice que nous auons en main nous tient si sujects qu'il ne nous laisse point dispo'er de nous mesmes selon nostre desir, & si vous ne vous souueniés point de vos malades, i'en auois oublié plusieurs qu'il me faut encores voir auiourd'huy si i'ay du temps assez: demain ie crois satisfaire à ma promesse, & monstrer pareillement que ceste contagion, & ceste furie ne se treuue point en la peste comme porte le bruict commun, & ie ne veux point d'autres Iuges de tout ce que ie diray que vous mesmes, à qui ie baise les mains

pour auiourd'huy.

M. Ie ne vous veux point preſſer dauantage, ſouuenez vous ſeulement de retourner comme vous auez promis, pour ne faire tort à voſtre courtoiſie.

R. Mais pluſtoſt à la conſolation que nous receuõs en voſtre compagnie.

F. Ne doutez point de noſtre retour, Monſieur, parce que nous voulons mettre fin à ce diſcours, cependant adieu.

M. Adieu Meſſieurs.

Fin de la quatrieſme Iournée.



CINQVIESME IOVRNEE.

M. VOus soyez le bien venu Monsieur Ratto: ie sçay pour le moins qu'on ne vous accusera point de lascheté, venant de si bonne heure à la lice.

R. Bien vous soit Monsieur ; c'est le contentement que ie ressens en escoutant & discourant des choses qui sont de ma profession, qui me faict venir si tost.

M. Mais specialement des choses si nouuelles & importantes comme celles que i'entends ; & sçachez que bien que ie n'aye autre lumiere ny cognoissance de telles choses, que celle que la nature m'a donnée, ie me suis toutesfois senti esbransler, & ployer à l'opinion de Monsieur Facio pour le discours qu'il fit hier des mutatiõs & alteratiõs de l'air, lequel ie ne croyois point auparauant auoir tant de force & de facilité à se changer.

R. Le discours de l'air, & ce qu'il proposa des trois epidemies escrites par Hippocrate fut si proprement & necessairement accommodé au traiété de la peste que ie cõmence à croire que la nostre soit venuë de l'air. Mais qu'il soit impossible que la peste s'engendre par vn fomes pestilent, cela me semble si difficile à comprendre, que ne voyant point de plus forts fondements, ie ne vois point aussi le moyen d'y consentir.

M. Et certainement vous auez raison, & d'autant plus si vous considerez qu'il faut que le monde aye vescu dãs vne si grande erreur par tant de siecles, ausquels ont paru & paroissent encores d'hõmes tres-excellents en ceste profession. D'vn autre costé, luy qui cognoit tout cecy monstreroit vne grande foiblesse d'esprit s'il n'auoit de trespuissantes raisons pour arracher vne opinion qui est si auant enracinée.

R. Ie le crois ainsi, mais il pourroit estre qu'il les estimast plus puissantes qu'elles ne sont, & peut-estre aussi sont-elles cõme il les estime: que si elles le sont, ie vous promets que ie n'auray point de honte de quitter mon erreur.

M. Veritablement cela sied fort bien aux hommes vertueux : mais il me semble que ie l'entens, ouy c'est luy, ça des sieges, assiés-vous plus pres Monsieur Facio.

F. Ie vous remercie Messieurs de la faueur que vous me faictes; & pardonnés moy si ie vous ay faict attendre si long temps.

R. Vous soyez le tres-bien venu Monsieur. On ne peut sentir aucune incommodité pendant qu'on espere d'oüir des choses si belles comme vous auez promises.

F. Si les opinions tout à faict nouuelles sont belles, la mienne ne manquera point de beauté, encores que ie ne la croiray iamais telle, si elle n'est approuuée & fauorisée de vous autres Messieurs.

M. N'attendez point cecy, sinon par la force de la raison.

F. Ie le crois : mais pour ne vous point amuser, ie dis que qui veut sçauoir la nature de la peste, il faut

faulc qu'il contemple soigneusement ses causes, lesquelles il fault que celuy-là cherche necessairement qui ne sçait point si la semence de la peste peut estre suffisante de la porter en quelque lieu.

M. Voila le poinct, mais ie crois bien qu'il fault auoir d'autres raisons que pompeuses & subtiles.

F. Pompeuses? tant s'en fault, que c'est vne pure vanité de croire qu'on les puisse trouuer par autre voye que celle de l'experience seule.

M. Vous dictes fort bien : mais quelle experience pouuez-vous auoir, vous autres Messieurs, si paraduenture vous n'en auez point veu d'autre que celle-cy, en la cause de laquelle vous estes si differens? à qui croira-t'on pour finir ceste querelle?

F. A ceux qui en ont veu & consideré plusieurs, & qui sont Medecins de plus grand renom, & ensemble aux raisons qui sont de plus grand poids.

R. Monsieur Facio parle excellemment bien.

M. Ie crois qu'on ne peut dire autrement, & partant il faut pour commencer d'vn costé voir, qui sont ces grands champions en la Medecine, & qu'est-ce qu'ils tesmoignent.

F. Ils sont ceux que nous dismes hier, & qui ont enseigné à tous les Medecins la vertu de guerir les maladies, à sçauoir Hippocrate, Galien, Paulus, Aëtius, Celsus, Oribasius, Auicenne, tous les anciens & quasi tous les modernes Grecs, Arabes, & Latins; ie ne sçay si ces tesmoignages suffisent.

M. Ie crois, comme vous dictes que ceux-cy sont les maistres des autres, mais il les faut bien entendre.

F. Il n'eſt pas beaucoup difficile de les entendre, parce qu'ils parlent clairement, & diſent que la peſte eſt vne maladie commune, & qu'il eſt neceſſaire qu'elle aye ſa cauſe commune & non particuliere: & nous n'en voyons aucun de tous ceux qui en racontant ces cauſes penſent ſeulement à ceſte ſemence.
M. Croyez-vous qu'ils en ayent veu pluſieurs?
F. Cinq cens pour le moins, parce qu'ils n'ont pas tous veſcu en meſme temps, & ne ſont pas tous enfans d'vn meſme païs, mais de diuerſes nations, & qui ont ſuccedé les vns aux autres par l'eſpace de cent cinquãte ou deux cens années: c'eſt pourquoy il fault croire que les peſtes qu'ils ont veuës ont eſté differentes & diuerſes, auenuës en pays fort diuers, & que leurs eſprits ont eſté tres-differens, & auec tout cecy s'ils ont eſté differens en autre choſe, ils ont eſté d'accord en ce qu'ils n'õt point dit que la peſte aye vne cauſe particuliere, & ſur tout ceſte ſemence, & n'y ont pas meſme ſongé.
M. Il me ſemble neantmoins d'auoir oüy dire à quelques Medecins, que Galien entre les autres n'eſtoit pas beaucoup verſé aux matieres de la peſte.
F. Il paroiſt bien qu'ils n'ont pas pris garde à tant de lieux, où il en diſcourt, outre qu'Hippocrate & Galien eſtoient Grecs, & à toute heure eſtoiẽt en Aſie, où la peſte a touſiours eſté familiere, & encores auiourd'huy plus que iamais.
M. Ce fondement me ſemble fort grand pour voſtre opinion, mais arreſtez-vous, car paraduenture les Hiſtoriens nous pourroient donner quelque

lumiere pour descouurir ceste semence.

F. Les Historiens nous aydẽt veritablement à sçauoir le temps & le lieu de la peste, le nombre paraduanture des morts, les accidens manifestes arriuez deuant & apres, les opinions des peuples, les remedes, le soin qu'on y a apporté, & telles choses qui sont claires: Mais ils nous aydent bien peu à cognoistre les causes, qui sont souuent cachées; parce que n'estant point de ceste profession, ils escriuent, & sont obligez d'escrire les opinions que les peuples ont touchant les causes; lesquels estant trop credules & grossiers, ont le plus souuent des opinions mal-fondées: c'est pourquoy, tout ainsi qu'il ne me seroit point seant de vouloir sçauoir d'vn Musicien les secrets & misteres de l'Astrologie, mais bien de l'Astrologue, ainsi aux choses haultes & difficiles de la Medecine, le tesmoignage de l'Historien ne me suffit point, mais ie veux celuy des Medecins, & de ceux qui sont les maistres des autres: & auec tout cecy Tite-Liue Prince des Historiens ne dict pas vne seule parole de ceste semence en vingt pestes, ou peu dauantage qui aduindrent presque toutes à Rome en l'espace de quatre cens cinquante-vne année, commençant à celle qui regna sur la fin de l'Empire de Tullus, iusques à celle qui nasquit au temps d'Apius Claudius, Pulcher, & M. Sempronius, Tuditanus Consuls.

M. Ce tesmoignage ne me semble pas de peu de consideration, non tant pour l'estime de l'Historien, que pour la longueur du temps, & la multitude de tant de pestes, & pour la longue durée de l'Empire de ceste ville, car il est impossible que

plusieurs pestes ne soient auenuës en vn si long temps semblables à la nostre.

F. Et auec tout cecy il ne sortit iamais de sa bouche ny de sa plume que ceste semence portee çà & là eust iamais produict aucune peste ny à Rome, ny en aucun lieu d'Italie, ny en autre pays de l'estenduë de l'Empire Romain.

M. Parauenture que Tite-Liue, qui est tres-graue Historien, & qui semble vendre ses paroles fort cherement, a estimé que c'estoit assés de descrire en peu de mots ces pestes, sans descrire leurs causes.

F. Mais plustost auec toute sa briefueté il a presque descrit la cause de toutes.

M. Vous estes obligé de reciter ces causes si vous vous voulez aquiter de vostre promesse, afin d'ētēdre comme vous dictes la nature de ceste peste.

F. Nous les chercherons dans les Histoires de Tite-Liue & des autres escriuains, mais principalement dans les liures des Medecins plus renommez, en telle sorte que parauenture il n'en restera aucune derriere qui n'ait esté recognuë.

M. Mais prenez garde à ma curiosité, qui ne se contentera pas seulement d'entendre les causes esloignees, mais elle desirera encores que d'elles vous montiés s'il est possible, aux causes plus prochaines & immediates.

F. Ceste curiosité est certainement louable, sans laquelle il est impossible de sçauoir aucune chose de celles qu'on cherche, & qui ne se treuue presque en pas vn de ceux qui ont escrit de la peste, lesquels pour ne la point sçauoir sont tombez à mon auis en des grandes fautes, d'où en sont de-

riuees tant d'autres que ie puis dire n'auoir point treuué encores aucun qui m'aye sceu apprendre la nature de la peste, comme si on pouuoit arriuer à vne cognoissance plus desiree, suiuant la doctrine d'Hippocrate, de Galien, & d'Aristote. Donques selon Galien, (duquel tous les autres ont puisé tout ce qu'ils ont escrit de bon) les causes tres-communes de la peste, ausquelles finalement toutes les autres se rapportent, sont deux, l'air & les aliments vicieux & gastés, & parauenture celuy-là ne failliroit point qui y adiousteroit les figures cœlestes.

R. Vous touchez vne difficulté de laquelle ie ne sçay comment vous pourrés sortir, parce que laissant à part que ce monde inferieur est gouuerné necessairement du Ciel, & que plusieurs maladies s'engendrent de ses mouuemens, & des diuers aspects des Estoilles, car en cecy à cause de l'experience qu'õ en a tout le mõde en est d'acord; la difficulté consiste à cognoistre par quel moyen.

F. Par le moyen de l'air, cecy est asseuré, & personne n'en est en different.

R. Ie ne le nie pas aussi, parce que ie sçay que l'air sert necessairement de chariot à toutes les vertus qui descendent du Ciel.

F. L'instrument du Ciel, & des Estoilles auec lequel elles agissent ça bas, est la chaleur qui vient de leur mouuement & la lumiere, comme tous le croyent: & la chaleur se diuersifiant selon la varieté des roulemens & des rayons cœlestes (qui sont separez, & quelquesfois vnis en ceste partie du Ciel, ou en celle-la) elle faict naistre la varieté des effects que nous voyons ça bas.

R. C'eſt l'opinion d'Ariſtote, d'Auerroës, & de tous les Philoſophes.
F. Les Aſtrologiens la tiennent auſſi. R. Il eſt vray, mais ils y adiouſtent d'autres vertus particulieres: comme par exemple, ils veulent que la conionction de Mars, de Iupiter & Saturne en figures humaines, outre la qualité manifeſte, enuoye encores vne qualité occulte, d'où viennent les peſtes, comme pluſieurs fois on a pris garde que de tres-grandes maladies ſe ſont allumées non ſeulement pour ces conionctions, mais auſſi pour pluſieurs Eclypſes du Soleil, & de la Lune.
M. I'ay ouy dire que les Cometes preſagent touſiours quelque malencontre.
R. Non ſeulement les Comettes, mais encores pluſieurs ſignes, comme vne ſi grande multitude d'Eſtoilles, leſquelles couurent preſque tout le Ciel, & qui tumbent quelquesfois, & volent: pluſieurs tremblemens de terre, tonnerres, eſclairs, vents, flammes, cheures, poutres, lampes, lumieres, montagnes de feu, foſſes ou gouffres, hommes à cheual, bruict d'armes, de trompettes & de tambours, le Soleil coronné, pluſieurs Soleils, & autres eſtranges apparitions.
M. Par quelle cauſe eſtimez-vous que telles conionctions, Eclypſes, & autres apparitions produiſent les maladies?
R. Si vous parlés de la conionction des Planettes & des Eclypſes, ie ne vous ſçaurois ſatisfaire, parce que la qualité des influances nous eſt trop incognuë.
F. Fracaſtor dict que ces Planettes conioinctes enſemble eſleuent de la terre vne plus grande quan-

tité de vapeurs, c'est pourquoy elles sont si nuisibles.
R. Donques les Eclypses, par ceste raison ne deuroient point nuire, parce qu'il faut qu'elles attirent moins de vapeurs à cause de leur peu de lumiere: & pour parler clairement, ie crois que nous n'en sçauons que ce que les Astronomes en disent. On a bien obserué que les pestes de ceste façon ne sont iamais auenuës que la constitution de l'air ne fut chaude & humide: comme par exéple, celle qui affligea toute l'Europe au temps du Pape Pelagius II. & celle qui vint sur la fin du Pontificat de Boniface IV. & celle qui tourmenta toute l'Italie durant le Pontificat d'Agaton, outre celle qui fut vniuerselle en la vie de Benoist souuerain Pontife, les Eclypses du Soleil & de la Lune precedant tousiours & les Cometes & vents Austrins. Ie crois qu'il n'est pas necessaire de raconter la peste vniuerselle de l'an 1347. & 48. deuant laquelle parust la conionction de Mars, Iupiter & Saturne au 19. degré d'Aquarius, celebree en 1345. au mois de Mars, ny ceste autre laquelle nous a frappé la derniere fois en l'année 1524. auquel temps plusieurs conionctions furent faictes, desquelles moyennant l'Esté Austrin, nasquit vne tres-fascheuse peste par toute l'Italie les années suiuantes. Or que la pourriture, & puis les semences pestilentes soyent causes moyennes, par lesquelles l'air chaud & humide produict la peste, il semble (comme nous auons discouru) que nostre esprit n'en soit point capable.
F. Toute la difficulté donc consiste à sçauoir les moyens par lesquels ces conionctions & aspects

produisent en l'air la chaleur & l'humidité. Ce que i'estime estre impossible: il est bien vray si nous parlons de la Comete & des autres signes susdicts, qu'on peut dire auec quelque apparence que l'air est nuageux, impur, & mauuais; & suffit de dire maintenant que les conionctions & Ecclypses sont communement marques, & parauenture causes des futures maladies & autres disgraces; ce qu'on tire seulement de la pure obseruation des Astronomes.

M. On voit neantmoins souuentesfois des Ecclypses & Cometes sans que la peste s'en ensuiue.

R. Si faict-on biẽ des conionctions mal-heureuses, & pour tout cela on ne peut pas tirer vne conclusion certaine d'vne future peste, parce qu'à ces conionctions pestilentes, Eclypses & Comettes s'opposent parauenture d'autres aspects ou autres conionctions salutaires, lesquelles affoiblissent ou esteignent la force de leurs contraires: comme par exemple, en l'année presente 1580. le 16. de Mars vers la minuict suiuante, car il s'est faict vne conionction de Mars auec Saturne au 15. degré d'Aquarius, sans que la peste se soit renouuellee, & parauenture ne s'allumera-elle point en aucun endroit d'Italie par la puissance peut-estre de Iupiter qui est Seigneur de l'année puissamment fauorisé du Soleil & de Venus, lesquelles Planetes parauenture resistent à cest aspect mal-heureux & à l'Eclypse lunaire qui auint le dernier iour de Iãuier, bien qu'il ne soit point hors de propos de croire qu'vne telle Ecclypse auec la conionction susdicte aye esté la cause du mal epidemique que nous appellons Galantin qui tourmente auiour-

d'huy toute l'Europe. Et pour abreger mon discours, ie ne pense pas qu'il soit impertinent de croire auec les Philosophes & Medecins que ces influences cœlestes se reduisent finalement aux qualitez manifestes, encores que difficilement comme Fernel tasche à le prouuer auec tant de raisons & d'exemples.

F. Ie crois de plus, qu'il est grandement difficile de preuoir les maladies communes comme dict Auerroës par les mutations des saisons en leurs qualités manifestes.

R. Ceste difficulté ne peut venir d'ailleurs que de ce que nous ignorons le degré de la qualité manifeste, & quand encores nous le cognoistrions, si faudroit il admirer auec Fernel les estrãges varietez des pestes qui ont esté au monde; & i'estime que hors des analogies de Fracastor, nous n'en sçaurions dire autre chose, quoy que par le tesmoinage de nos anciens, & parce que nous mesmes auons veu, nous cognoissions assez clairemẽt la plus grande partie des pestes estre auenuës auec vne alteratiõ manifeste de l'air, laquelle plusieurs fois on a predité par l'vnion de quelques Estoiles qu'on appelle mal-heureuses qui a esté faicte en des signes lesquels par longue obseruation on estime pareillement mal-heureux.

F. Il me semble que vous aués dict en peu de mots tout ce qu'on peut dire à ce propos, & partant laissant à part les roulemens, & les figures cœlestes, qui sont les causes principales, mais esloignees, i'estime qu'il est necessaire pour cognoistre la nature de la peste de rechercher les deux causes plus proches que nous auons dictes,

à ſçauoir l'air, & les alimens vicieux; & pour commencer par l'air, duquel depend la plus grãde partie des peſtes, il eſt certain, comme nous monſtraſmes hier, que quand il ſort du temperament de la ſaiſon, que les maladies naiſſent. Si donques les mutations des ſaiſons, comme eſcrit Hippocrate, rendẽt les hommes malades, il s'enſuit que la peſte, qui ſur toutes maladies eſt mortelle, ſera produite non par des mutations legeres, mais puiſſantes & fortes. Et encores que toute mutation, pourueu qu'elle ſoit grande, ſoit ſuffiſante d'engendrer la peſte, comme vne longue & extreme ſechereſſe, & chaleur, qui produiſit la peſte parmi les Romains; vne longue & extreme froidure qui glaça le Tybre, & donna la peſte à Rome; & la troiſieſme conſtitution d'Hippocrate ſi elle euſt duré encores quelque temps auec les Aquilons; toutesfois du commun conſentement de tous les Medecins & Philoſophes, il n'y a point de conſtitution en l'air plus propre & diſpoſee à la generation de la peſte que celle qui ſe faict par voye de pourriture, laquelle ne ſe pouuant former d'vn trop grand froid de l'air, comme enſeigne Ariſtote, mais s'engendrant du froid du dedans, & du chaud du dehors, qui n'eſt autre choſe que la chaleur naturelle diminuee, & ne pouuant non-plus ladite pourriture ſe former d'vne ſechereſſe exceſſiue, il reſte qu'elle ſoit produicte des puiſſantes mutations de l'air en la chaleur & l'humidité.

M. Comment eſt-ce que l'air deuient chaud & humide?

F. Si nous parlons vniuerſellement de l'air de l'Eu-

rope,les vents de Midy ordinairement en ſont la cauſe commune, encores que l'air puiſſe deuenir tel par quelque autre cauſe particuliere; & nous parlaſmes hier ſuffiſamment comme ces vents portent la chaleur & l'humidité en l'air.

M. Ie crois d'auoir veu les vents en peinture,& celuy de Midy auec la teſte d'vn mort,comme ſi ſon ſouffle faiſoit mourir. D'vn autre coſté,s'il n'apporte que la chaleur & l'humidité, où conſiſte la vie ſelon vos Medecins, comment faict-il mourir?

F. Ces qualités ſenſibles,comme chaud, froid, ſec & humide, qui ſont les premieres, & les autres comme ineſgal, poli, dur,mol & ſemblables ont pluſieurs degrez, parce que les choſes qui ſont chaudes ou actuellemẽt ou en puiſſance ne le ſõt pas toutes eſgallement, comme l'eau peut eſtre chaude & plus & moins, & tres-chaude, & nous voyons que l'aluyne eſt plus chaude que la camomille, le poiure que l'aluyne, l'Euforbe que le poiure, & s'il le faut dire, l'argent vif ſublimé que l'Euforbe. Or le plus chaud & le moins chaud ſont tellement differents, que le moins chaud ayde & entretient la vie humaine, & le plus chaud l'eſteint: & toutes les autres qualités ont les meſmes degrez, & la vie humaine conſiſte veritablement en la chaleur & l'humidité, mais chaleur tellement temperee, qu'elle a pluſtoſt du cœleſte que de l'elementaire; & l'humidité luy eſt ſi iuſtement proportionnée que l'vne ou l'autre ne ſortent pas ſi toſt de leur meſure, qu'elles troublent, & confondent toute la vie.

M. Voila qui va bien; mais il me ſemble que ces

vents de la Mer ne font point si ardens, qu'ils puissent faire sortir la chaleur naturelle hors de sa mesure & proportion.

F. Ils le font par accident, veu que l'air estant tel, produit facilement la pourriture, en excitant la chaleur estrangere, & pourrissant par apres non seulement toutes les choses pourrissables qui sont aux enuirons de la terre, mais encores les humeurs qui sont enfermées dans les corps, & plus facilement celles qui sont en qualité & quãtité plus vicieuses, qui bouchent dauantage, & par consequent sont plus aisées à pourrir: la raison naturelle le monstre ainsi, & l'experience le preuue; ainsi le tesmoignent tous les Medecins & les Philosophes, & Aristote, & Galien en mille lieux.

M. Si est-ce que nous auons veu regner ces vents de nostre temps, aucunesfois les iours, les semaines, & les mois, auec vn air continuellemẽt chaud & humide, sans que la peste s'en ensuiuist.

F. Pour la generation d'vne maladie commune, quoy qu'elle ne soit point pestilente, toute mutation d'air ne suffit point, mais il est necessaire qu'elle soit vehemente, & qu'elle dure long tẽps, comme dict Galien: doncques pour produire la peste, qui est vne maladie plus grande, tout chaud & humide n'est pas suffisant.

M. D'où vient ceste diuersité?

F. Veritablement si la chaleur & l'humidité estoiẽt des substãces, il ne faudroit qu'vne partie de l'air, chaud & humide, qui fust pestilent, pour faire que toutes les autres fussent de mesme, mais parce qu'elles sõt des accidẽs, & partãt sujetes à croistre & diminuer, de là vient que tout air chaud & hu-

mide n'est point pestilent, mais seulement celuy qui est en hault degré, & qui dure longuement; & tout ainsi que toute chaleur ne brusle point, mais seulement celle qui est grande, ainsi pour disposer les corps à vn si grand malefice, comme disent tous les Medecins, il faut vne chaleur & humidité fort grande, & qui dure longuemēt comme quatre, six, huict mois, vn an, plus ou moins selon les lieux, & la disposition des corps humains, lesquels, s'ils estoient nourris de bons alimens, il faudroit vne plus grande alteration; mais si ces alimens sont vicieux, & desia disposez à la pourriture, la moindre alteration est suffisante de les infecter; & encores selon la disposition des lieux, comme escrit Galien de Tasus, & Cranon, cestuicy estant situé en vn lieu bas, exposé aux vents de la Mer, & où les Aquilons ne seruent de rien, oüy bien à Tasus, qui est ioignant la Thrace, & partāt la condition de l'air, qui estoit pour lors Austrine en Tasus eust esté tres-pestilente, si la qualité du lieu, comme dict Galien, n'y eust resisté, qui me fait croire que la peste qu'Hippocrate raconte le fut aussi, puis que la constitution fut si longue, & que pour engendrer ces charbons en Cranon, selon Hippocrate, vn seul Esté austrin estoit suffisant.

M. Si Hippocrate eust escrit la qualité de l'air, au temps de ceste peste, ie l'entendrois volontiers.

F. Il l'escriuit tres-bien en ceste façon, ce fut vne année austrine, sās vēts, parce qu'apres vne grāde secheresse, enuirō l'Arcturus suruindrēt de grandes pluyes, l'Automne fut sombre, nuageux, & abondāt en pluyes, l'Hyuer suiuit en apres austrin,

humide & doux ; & depuis le Solstice & mesmes vers l'equinoxe, l'Hyuer fut fort aspre, & depuis l'Equinoxe, la Tramõtane suiuint auec les neiges, bien que ce temps ne dura point, lequel au Printemps se tourna en Austrins sans vẽts, & en pluyes qui durerent iusques à la canicule. L'Esté en apres fut serain, auec quelques vents Etesies ; & puis les pluyes auec l'Aquilon suruindrẽt sous l'Arcturus, & partant apres vne année presque toute australe, humide, & tranquille, les charbons commencerẽt au Printemps, auec les autres maux, & la mortalité qu'il raconte.

M. Ie n'entend point que veut dire sans vents, si les austrins regnoient.

F. Il dict sans vents, pour s'accommoder au sens, parce que l'air paroist quelquefois immobile, mais comme dict Galien, il se meut tousiours comme la Mer, le perpetuel mouuement duquel se descouure aux lieux estroits, comme à Messine, en sa plus grande tranquillité.

M. Il est vray, mais ces vents marins agitent ordinairement l'air & la Mer, auec grande violence.

F. Oüy, lors qu'ils s'auancent ; mais en la peste d'Hippocrate, ils regnoient seulement autant qu'il falloit pour remplir l'air d'vne chaude humidité: de façon, que ne passant point plus auant, l'air de Tasus estoit tranquille & sans vents, chaud & humide, & toute vne année pestilent ; lequel eust esté tres-pestilent en Cranon, en Maremme, à Pise, & en tout autre lieu bas & meridional.

M. Dictes-moy ie vous prie, d'où vient que lors que les constitutions durent si long temps, l'air vient à se corrompre?

F. Il peut bien deuenir pestilent, mais qu'il se corrompe, ie ne crois pas qu'on le puisse dire auec raison.

M. Il me semble de l'auoir oüy dire de ceste façon à plusieurs Medecins, qui ont quelque reputation.

F. Cela peut estre, mais si ie ne me trompe ils n'ont ny bien dict, ny bien escrit, dequoy Auicenne en a esté la cause principale, homme bien qu'Arabe, fort notable, pour estre Prince, & en la cognoissance de la Medecine de grande reputation : c'est pourquoy plusieurs autres qui ont escrit apres, poussez plustost de l'authorité que de la raison, sont tombez en cest erreur.

M. Ie crois que voicy vn des passages où il fault necessairement s'arrester, parce que si c'est vn' erreur, ie m'imagine qu'elle est bien commune.

F. Ie m'y arreste de bon cœur, pour entendre l'opinion de Monsieur R.

R. Ie ne suis point de cest auis, encores qu'il soit en la bouche, & dãs les escrits des Medecins, & peut-estre que les paroles peuuẽt estre interpretées en meilleur sens.

F. Il n'est pas possible, car ils parlent trop clairement, & mesme Auicenne tasche à nous le faire entẽdre auec l'exemple de l'eau; laquelle, comme il est impossible qu'elle se pourrisse en sa pureté & simplicité, si elle n'est meslée auec les autres elemens, ainsi dict-il l'air pur ne se peult pourrir s'il n'est meslé auec les vapeurs & exhalaisons: & les modernes s'efforcent de le prouuer auec l'authorité d'Aristote, qui a laissé par escrit que tous les elements, excepté le feu, sont subiects à

pourriture. Sur quoy mesme, Montan, Gentil, Altomare, Oddo & plusieurs autres, fondent leur opinion, la confirmant apres auec l'authorité d'Hippocrate, Galien, & Auerroës, lequel semble dire que l'air pestilent est pourry & corrompu. Mais auec le respect de ces habiles hommes, ie ne crois point qu'vne telle opiniõ se puisse defendre, veu que si la pourriture est proprement opposée à la generation qui est definie par Aristote, qui est vne termination des qualitez passiues, faictes par les actiues, c'est à dire de l'humidité & secheresse, & la pourriture opposée est vne dissolution de l'humide d'auec le sec, par l'extinction de la chaleur propre & naturelle; il s'ensuit necessairemẽt que la pourriture est vne passion des corps mixtes parfaits seulement, lesquels ne se peuuent point corrompre naturellement, sinon par voye de pourriture; & partant la corruption naturelle des mixtes s'appelle pourriture, comme leur generation n'a point de nom particulier, mais elle se sert du general.

F. Il semble toutesfois qu'Aristote parle assez clairement; & mesme les aduersaires pourroient dire qu'il entend que la pourriture appartient proprement aux corps qui se corrompent en partie, qui sont les elemens.

F. Ce mot qu'escrit Aristote ne se peut point entendre comme il sonne; parce qu'il se cõtrediroit à soy-mesme; car si la definition qu'il escrit au texte sixiesme ne cõuient qu'aux mixtes parfaits, comment peut-il dire qu'elle conuient proprement aux corps simples?

R. Il est ainsi, & partant on voit clairement qu'A-
ristote

riſtote veut que les elemẽs ne ſe pourriſſẽt point, mais qu'ils ſe corrompent en partie, d'vne façon de pourriture qui leur eſt propre, qui eſt pluſtoſt vne alteration que pourriture.

F. Veritablement tout ce chapitre d'Ariſtote, touchant la pourriture eſt fort obſcur, & les interpretes ſelon mon opiniõ ne ſatisfont gueres bien les curieux, excepté Mercenarius, qui me ſemble l'auoir fort iudicieuſement examiné.

R. Et partant Auicenne qui a veu ce lieu, & que ſelon l'opinion d'Ariſtote (confirmée de la verité qu'on peut apprendre de nous, la pourriture ne pouuoit eſtre corruption que des mixtes parfaicts) a dict que l'air ny aucun autre element ne ſe pouuoit pourrir en ſa pureté, mais que les elemens eſtans meſlez enſemble, ne ſe pouuoiẽt plus dire corps ſimples, mais mixtes, & par conſequent ſubiects à la pourriture; à laquelle le feu n'eſtoit point ſubiect, parce qu'il ne reçoit point le meſlange des autres.

F. Mais ſoit qu'Ariſtote vueille en ce lieu que tous les Elements ſe puiſſent pourrir excepté le feu, toutesfois on voit que le meſme a eſcrit que l'air & le feu comme Elemens chauds ne ſe peuuent point pourrir, tant pour ne trouuer aucune choſe qui les ſurpaſſe en chaleur, comme parce qu'ils ne ſe peuuent point refroidir, qui ſont deux conditions neceſſaires à la pourriture.

R. Ils reſpondent à cecy qu'Ariſtote en ſes problemes entend l'air qui eſt le plus pres du feu.

F. On peut receuoir ceſte reſponce pour le moins pour ſauuer Ariſtote de contradiction, encores qu'on le pourroit gloſer en ſes Meteores,

en disant que tous Elemens se peuuēt pourrir excepté le feu, c'est à dire les Elemens chauds : & bien que ceste interpretation semble estre tirée par les cheueux, elle est neantmoins fauorisee du mesme Aristote lors qu'il escrit que les choses grasses ne se pourrissent point à cause de l'air qui y predomine.

R. On pourroit dire qu'Aristote entend plustost difficulté qu'impossibilité : parce que les choses grasses se pourrissent à la fin.

F. Encores que ceste responce puisse satisfaire à l'argument, toutesfois quant à l'intention d'Aristote on voit clairement par ces deux auctorités, que l'air ne se pourrit que difficilement: & qui considerera bien le mesme Aristote verra, que lors qu'il nomme la pourriture des Elemens auec ces paroles (se retirer de leur nature) on peut dire suiuant son opinion que la pourriture des Elemens est plustost alteration que pourriture. Et venant à la raison, nous sçauons que l'air & la terre qui se meslent facilement sont plus ployables à la pourriture ; & que l'air encores qu'il se remplisse de vapeurs & d'exhalaisons ne se peut pourtant dire estre meslé auec la terre & l'eau, parce que les vapeurs & exhalaisons se diront tousjours feu, eau & terre en puissance, mais non pas actuellement. D'auantage nous sçauons d'Aristote & de l'experience que l'eau de la mer ne se pourrit qu'en petite quantité & separément, cōme il arriue semblablement à toute autre chose. On cognoit donques par toutes ces authorités & raisōs, que l'air ne se pourrit point en tēps de peste; neantmoins elles ne me pousseroient point à im-

pugner & combattre ceste opiniõ, si d'autres encores plus fortes ne me forçoiẽt à la blasmer; veu que si l'air pestilent est pourri, comme veulent ces Docteurs, & changé non seulement en ses qualités manifestes, mais aussi en toute sa substance, la corruption donques de sa forme substantielle qui le faisoit air, s'en ensuit necessairement, & partant il faut confesser qu'en toute vne ville pestilente il n'y a point d'air, dequoy la seule pensée est ridicule, & si la corruption d'vne substance se termine en la generation d'vne autre, il faut sçauoir quel corps s'est engendré en l'année 1347. & 1348. que la peste fut par tout le monde. Outre que si le monde fut demeuré sans air, le vuide eust succedé en sa place.

R. Ils diront parauenture, qu'il s'engendra vn corps, lequel bien que veritablement ne fut plus air, il luy estoit neantmoins semblable : comme pour exemple, l'eau pourrie n'est plus eau, mais elle est semblable à l'eau.

F. Ceste responce de soy mesme les porte par terre. parce que si la pourriture est comme Aristote l'a descrite, & plus clairement Galien qui la dit estre vne mutation de la substance de tout le corps qui se pourrit par la chaleur estrangere, la fin de laquelle est corruption, il faut dire que l'eau pourrie, comme corps mixte, se doibt resoudre briefuement en ces principes, la chaleur naturelle s'euaporant auec l'humide, ne demeurant que terre & poudre, comme il arriue necessairement en toute pourriture, & selon Aristote, & selon l'experience iournaliere, que nous

voyons aux eaux des estangs, & en toutes les autres qui se pourrissent.

R. Ils diront parauenture, qu'on voit clairement (selon l'opiniõ d'Aristote) que l'air se peut pourrir, mais qu'ils ne sont point obligés de rendre raison de toutes choses pour la foiblesse de l'esprit humain.

F. C'est vne maigre defence, parce qu'ils sont obligés à garentir leur opinion des inconuenients tres-euidents qui s'en ensuiuent, autrement il leur seroit loisible de croire que les asnes volent, & telles opinions extrauagantes. Au reste, s'ils ne peuuent respondre à toutes les questions, bien de par Dieu. Mais ie n'ignore point que l'air, ainsi que les autres Elemẽs, s'engendre & se corrompt continuellement : & ie veux encores supposer qu'il se pourrisse en sa simplicité, mais ils doiuent considerer que ceste corruption ou pourriture arriue seulement aux petites parties des Elemẽs: & comme ce seroit vne folie de dire que l'eau de la Mer Mediterrannee fut pourrie, ainsi seroit-il mal à propos de dire que l'air de l'Europe aux grandes & vniuerselles pestes soit ny pourri ny corrompu: l'air de ceste salee, par exemple se peut corrompre, & de là s'engendrer vn autre Elemẽt, mais non pas l'air de toute vne Prouince.

R. Vne petite partie d'eau Marine se pourriroit biẽ estãt separee de la Mer, cõme l'eau d'vn Arsenal enfermé, ou d'vn fossé, mais non pas la Mer Rouge, encores qu'elle fut enfermee, ny la Mer Tirrenne, ny la Caspienne, bien qu'elle le soit.

F. Quoy, la Mer Rouge ? Les lacs d'eau douce ne se pourrissent point, comme le lac de garde, &

autres plus petits qui sont plus sujets à se pourrir, non tant pour estre d'eau douce, qui est plus humide que la salee, comme pour estre d'eau qui est sans agitation, laquelle comme tesmoignent Aristote & Galien est plus propre à la pourriture.

M. Ie me suis estonné quelquesfois de quelques petits lacs d'Italie, lesquels ne se pourrissēt point, d'où vient cela?

F. Aristote respond que c'est pour la grande quātité, qui a plus de force pour resister à la chaleur de l'air qui l'enuironne, parce que si c'estoit vne petite quantité d'eau comme celle des estāgs elle se pourriroit facilement: voyez donc ie vous prie si l'air (qui sans contradiction, resiste beaucoup mieux à la pourriture que l'eau) en l'an 1528 pour exemple fut pourri par toute l'Italie, où la peste regnoit.

M. Ie treuue estrange que tant d'habiles hommes soient tombés en vne erreur si grande & si manifeste.

F. Tous les hommes, quoy que tres-excellents, faillent quelquesfois: & pendant que l'erreur d'vn grand personnage est cachee, non seulemēt on ne la croit point pour erreur, mais on la reçoit pour vne maxime & opinion tres-veritable, iusques à tant que quelqu'vn vient, quoy que de moindre suffisance, lequel ne se contentant point de l'authorité de celuy là, la veut examiner: & l'erreur n'est pas si tost descouuerte que tout le mōde s'estonne, qu'vn homme au reste de grande reputation, soit tumbé en vne si lourde faute.

R. Ils se couurent de l'authorité d'Hippocrate & de Galien, qui semblent de n'auoir iamais erré.

F. Ceux-cy veritablement ont esté la fleur des hõmes de ceste profession, & crois neantmoins qu'ils ont failli en quelque chose, bien que ie ne cognoisse aucune erreur en eux touchant cecy, dont nous parlons, veu mesmement que le lieu où Galien traicte de la mutation de l'air en sa substance, s'entend de la mutation aux qualitez secondes cõmune rareté, espesseur. Et c'est vne façon de parler, comme aux Medecins de dire substance rare, espesse, tenuë, grosse, spongieuse.

R. Il se fonderont peut-estre sur l'authorité d'Auerroes, & de Galien, où ils parlent de l'air corrompu & pourri.

F. Ils seront mal fondés, parce qu'on sçait que le Medecin, lequel parle conuenablement au sens, estend souuentesfois la signification d'vn mot: comme pour exemple, il dira que le Soleil est chaud non pource qu'il est tel, mais parce qu'il eschauffe: ainsi l'air pestilent se dict air corrompu, parce qu'il corrompt les animaux, ou parce qu'il est plain de vapeurs pourries & corrompues, qu'Hippocrate & Galien appellent corruptions, ou pourries euaporations; encores que quelques Medecins, sans beaucoup de consideration, alleguent ces lieux d'Hippocrate & Galien & semblables, pour preuuer la pourriture de l'air en la peste.

M. Que croyés-vous que soit l'air pestilents.

F. Si pour l'inspiration de l'air qu'on appelle pestilent, plusieurs deuiennent malades & meurent, il faut dire qu'vn tel air est fort ennemy de la nature humaine, non pas par soy-mesme, ny par ses qualités manifestes, encores qu'il soit

chaud & humide, puis que bien ſouuent nous l'inſpirons tel hors du temps de la peſte, ſans aucun dommage; mais parce qu'il contient quelque autre choſe en ſoy, que pour l'inimitié qu'elle a auec nous, on ne peut appeller d'vn nom, qui nous monſtre mieux ſa nature, que de celuy de venin; Ainſi Galien meſme le teſmoigne.

R. Ce nom eſt d'autant plus conuenable, que nous voyons qu'il faict les meſmes effects enuers les hommes, que le venin.

F. Nous pouuons donc dire maintenant, que l'air peſtilent comme tel, eſt vn venin, puis qu'il n'eſt point peſtilent s'il n'a dans ſoy meſme des corps ou ſemences venimeuſes.

M. I'ay aſſez gouſté ce diſcours; & me ſemble qu'il faudroit maintenant chercher d'où ſortent ces ſemences ou corps venimeux, qui rendent l'air peſtilent.

F. Elles peuuent venir de pluſieurs endroicts, & de diuerſes cauſes. Quelquesfois elles ſortent de quelque cauerne; comme par exemple, de celle de Naples aupres de Pouzzol, d'où ſort vn ſouffle peſtilent, lequel venant à croiſtre quelquesfois pluſieurs fiebures peſtilentes s'en engendrent. Le meſme & encores pire vient du mont Aetna; Mais les accidents qui viennent des tremblemens de terre ſont plus grands & plus importans, comme ſi la terre s'entr'ouuroit en quelque lieu, ou vne cauerne ſe trouuaſt au-deſſous, de laquelle ſortit vn air plain parauenture de vapeurs metalliques & venimeuſes, comme d'orpigment, d'argent vif, de la chaux, du cinabre, du plaſtre, ſouffre, vitriol, & autres ſemblables ve-

nins, ennemis de la nature humaine; comme viperes, Serpens, Salamendres, Crapaux, Dragõs, Lezards, & autres qui se treuuent dans les entrailles de la terre, ou bien des vapeurs venimeuses qui s'esleuent, non des metaux ny des animaux susdits mais des corps pourris, comme eaux, animaux & choses semblables, & ces trois sortes de vapeurs peuuent sortir meslees ensemble, & mesmes on peut croire qu'elles le sont le plus souuent.

M. Croyés-vous parauenture que la peste puisse venir d'vne telle cause?

F. Ouy Monsieur, parce que l'air se remplit soudainement de ces vapeurs, qui portent le venin tout à coup: outre que l'air estant long temps enfermé, il est necessaire qu'il aye du venin, car il n'est pas possible qu'il y aye cauerne si nette qu'elle n'enferme quelque fumee, bois, eau, vermisseau, & semblables choses pourries, ou qui se pourrissent, desquelles les vapeurs r'enfermées, agitees & meslees longuement ensemble deuiënent pestilentes, & cest air aussi par consequent: mais si ceste cauerne est grande & abondante en metaux, ou animaux venimeux, ou en pourriture, il est presque necessaire que ce souffle infernal produise vne tres-grande & tres-dangereuse peste.

M. Ie crois bien qu'vn tel air est veritablement venimeux; mais ie crois aussi que la peste vient rarement d'vne telle cause.

F. Rarement ouy: Parce qu'elle ne vient qu'aux grands tremblemens de terre, comme elle vint à Rome durant le Consulat de M. Cornelius Ma-

luginensis, & Lapirius Crassus.

M. Vous me faictes ressouuenir d'vne autre qui s'aluma en Italie, non sans l'ayde de la famine, comme dict Platine en l'annee (comme ie crois) 983. durant le Pontificat de Iean 16. d'où Capoué, & Beneuant furent esbranlees, & ie sçay d'en auoir leu vn autre en Tracagnote qui auint en l'an 1447. & dura trois ans en Italie, les tremblemens de terre ayant precedé.

R. Les Histoires en sont remplies, & entre les autres, ie me ressouuiens d'vne qui n'est pas peu notable, qui nasquit en Italie, en Alemagne, & en France en l'an 801. par ce grand tremblement de terre qui suruint la nuict suiuant le dernier iour d'Apuril; lequel causa des ruines memorables par toutes ces Prouinces.

M. Et toutesfois nous n'auons veu aucune peste pour le tremblement de terre de Ferrare.

F. La peste ne suit pas necessairement les tremblemens de terre; premierement parce qu'il n'est pas necessaire que dans toutes les cauernes il y ayt quantité de pourriture, ou de metaux, ou d'animaux venimeux: dauantage, il faut que les cauernes s'ouurent, & qu'elles donnent yssuë à l'air venimeux: or les cauernes ne s'ouurent point en tout tremblement de terre, comme aussi les villes entieres n'en sont point englouties: outre qu'il est necessaire que la cauerne soit grande, & le venin qui en sort, abondant, puis qu'il se doibt espandre en l'air de tout vn pays, & partant tout souspiral qui s'entr'ouure, encores qu'il soit venimeux ne produit point la peste. I'ay bien oüy dire, & cela peult facilement arriuer, que douze, ou vingt

hommes moururēt pour s'estre trouuez par malheur aupres d'vn souspirail causé par vn tremblement de terre, mais que la mortalité ne passa pas plus auant; & pourtant vous dites fort bien, que la peste vient rarement d'vne telle cause, parce qu'elle arriue aussi rarement.

M. Heureux donc le mond, esi l'air ne s'infectoit point que par les grands tremblemens de terre, parce qu'il seroit affranchy de tant de pestes, lesquelles semblent quelquesfois de vouloir entierement perdre toute la nature.

F. Mais la question est, que l'air s'enuenime par d'autres causes, comme apres vne grande mortalité d'hommes, ou d'autres animaux qui restent sans sepulture, pour la pourriture desquels l'air acquiert vne grande malignité: & d'autant que les corps sont nobles & precieux, d'autant la pourriture est plus grande, & la peste qui s'en ensuit plus cruelle, comme celle qui vint au terroir de Rome apres la bataille des Romains & des Fidenates, & celle qu nasquit en l'armée de Mithridates, premierement à cause de la famine, & puis à cause des cadauers; & vne semblable qui s'aluma en Damiete en l'année 1218. & ie me souuiens d'en auoir leu vn'autre, laquelle apres vne grand' mortalité affligea la Hongrie, & l'Alemagne: & S. Augustin & Sabellicus font mention d'vne tres-cruelle, laquelle durant le Consulat de P. Plautius Hispens. & M. Fluuius Flaccus ruïna presque toute la Barbarie, & la Numedie par vne incroyable quantité de sauterelles, lesquelles apres auoir mesme deuoré les escorces des arbres, mourur ēt, & pourries infecterēt l'air: Apian escrit que la multitude des

grenoüilles mortes n'accreust pas de peu la peste d'Esclauonie : & qui chercheroit dans l'histoire, ie crois qu'il en trouueroit plusieurs autres exemples: l'air semblablement, comme dict Galien, se gaste souuent en Esté par les eaux des marests, qui se pourrissent, & se remplit apres de semences malignes & venimeuses, cõme il aduint en Ethiopie, l'an du monde 3559. & en l'armée des Florentins au mois d'Aoust de l'année 1499. estant campez deuant Pise, entre la Mer & la ville, & encores en Cypre aupres de Famagouste, & en plusieurs autres lieux, dont le recit seroit ennuyeux. Et à ce propos, ie ne veux point oublier vne autre cause de la peste, que Galien a touchée en parlant de celle d'Athenes, descrite par Thucidide, encores que par maniere de doute, où il dit que les vents portent quelquesfois les semences pestilentes d'vne Prouince à vne autre, comme d'Ethiopie en Grece, & Galiẽ qui a veu tãt de pestes, & qui a esté sçauãt en céte professiõ, & en a dit de si belles choses, merite d'estre soigneusement consideré en ce lieu, veu que en contemplant la cause de ceste peste, il cõsidere la grãde chaleur de l'air, les pourritures qui s'engendrent dans les cabanes ou logettes estroictes, chaudes & humides, & les vices ou corruptions des alimens; & finalement la peste d'Ethiopie, qui preceda celle d'Athenes, luy venant en memoire, il considere les semences pestilentes, non comme portées par des meubles, mais par des vents, lesquels par voye de continuation de l'air pestilent peuuent auoir porté la peste en Grece : l'air en fin se gaste, parlant maintenant de celuy de l'Europe, & particulierement

de celuy qui n'est pas loing de la Mer, par les vẽts qui viennent de ceste coste, laquelle commeçant au delà du Nil, s'estend iusques à la Mer Oceane, par delà les Colomnes d'Hercule, region qui est voisine, & soubs la voye du Soleil la plus chaude, qui soit en tout le monde: & bien que comme nous disions hier selon Aristote & Hyppocrate, la nature des vents en sa naissance à cause des vapeurs qui l'accompagnent, soit materiellement froide & humide, & apres qu'elle deuienne froide & seiche en la moyẽne region de l'air; elle chãge neãtmoins ses qualitez en sa voye, plus ou moins, non pas tant pour celles qu'elle y rencontre, comme pour la longueur ou briefueté d'icelle: car si elle passe par vne longue estenduë de terre seiche & esloignée du Soleil, il fault que le vent deuienne grandement froid & sec, comme sont ordinairemẽt ceux qui soufflẽt du costé de la terre; si par vn pays chaud, comme l'Afrique, elle acquiert de nouueau sa premiere qualité, d'où vient que les Africains ressentent souuent les vents chauds & secs, lesquels passans apres par la Mer, & receuans quãtité de vapeurs deuiennẽt chauds & humides: comme nous experimentons auec tous ceux de l'Europe, les vents d'Afrique, que les Latins appellent *Austros*, & nous vents marins; entre lesquels Galien excepte l'Argestis, c'est à dire le Corus, lequel il dict estre quelquesfois froid & sec, & sãs pluyes, encores que i'estime que ce lieu de Galien n'est point correct; d'autant que le Corus selon Aristote & ses sectateurs, n'est point le Libanotus comme dict Galien, car Libanotus souffle entre Notus & Libicus, & s'appelle vulgai-

remẽt Lebech; & Corus ou Caurus eſt l'Argeſtis, qui ſouffle entre Fauonius & Traſcias, & nous l'appellons Maeſtral; & ce vent, comme dict Galien eſt froid & ſec, & sãs pluye, mais il n'eſt point auſtrin comme il eſt eſcrit. Tous les autres vents auſtrins ſont chauds & humides; & d'autant plus qu'ils arriuent ſans violence, & auec peu de mouuement, bien que quelquefois ils ſoiẽt pluuieux, autresfois vapoureux, & ceux-cy plus dangereux que les autres.

M. D'où leur vient, s'il vous plaiſt, ceſte grande malice?

F. Elle vient de ce qu'ils ſont les cauſes du venin qui ſe treuue en la peſte, parce qu'auec la chaleur de l'air, ils ouurẽt les pores de tous les corps pourriſſables, l'humidité deſquels eſt augmentée par l'humidité de l'air: outre qu'auec ceſte chaleur & humidité les corps humains ſe diſpoſent à la pourriture.

M. Et qu'en arriue-il?

F. La victoire de l'humide par-deſſus la chaleur naturelle, & l'euaporatiõ de ceſte chaleur, qui eſt la voye neceſſaire à la pourriture.

R. Il ſemble que la commune opinion ne s'accorde point auec ceſte doctrine, car on entend communément qu'en la pourriture la chaleur naturelle s'augmente en telle façon par l'abord de l'eſtrãgere, qu'elle fait euaporer ſon humide propre dont elle s'eſtaint: & ceſte opinion eſt confirmée par l'experience de la pourriture, qui eſt vne humeur plus chaude qu'elle n'eſtoit auant qu'elle ſe pourrit: on voit pareillement que le fumier eſt plus chaud quand il ſe pourrit qu'auparauant.

Nous sçauons aussi que toute humeur s'échauffe pendant qu'elle se pourrit, comme le tesmoigne Hipp. doncques la voye à la pourriture est le surcroist de la chaleur naturelle, laquelle s'augmente tousiours à l'abord de l'estrangere, comme nous voyons que la chaleur naturelle des animaux est accreuë par le Soleil, & par le feu : & me semble qu'on doit entendre Aristote en ceste façon, lors qu'il escrit que la pourriture n'est autre chose qu'vne extraction de la chaleur naturelle faicte par l'estrãgere, bien que ceste matiere ne me semble pas sans difficulté.

F. Veritablement ceste opinion de la chaleur a esté commune iusques à maintenant à tous les Philosophes & Medecins, & moy-mesme alleché de leur authorité, i'ay marché auec les autres, sans l'entendre aucunement : mais vn petit traicté de Mercenarius m'a faict plus soigneusement considerer les paroles d'Aristote, lequel sur la fin du texte 6. monstre & enseigne le moyen auec lequel la chaleur estrangere esteint la naturelle, où il dit que c'est par extraction, & non par accroissement. On adiouste que la pourriture est opposée à la generation; si doncques la generation se faict par la victoire que la chaleur remporte sur l'humide, la pourriture doncques se fera par la victoire de l'humide sur la chaleur: & Aristote dict clairemẽt, que la pourriture se faict par le default de la chaleur, & par l'accroissement du froid naturel ; & partant si la chaleur naturelle estoit augmentée par l'estrangere, ceste doctrine d'Aristote seroit faulse, parce que tant s'en fault que le froid naturel s'augmentast, que plustost il s'esteindroit pa-

l'accroissement de la chaleur: dauantage si la chaleur naturelle s'augmentoit à cause de l'air chaud & humide, il ne suruiendroit aucune disproportion entre luy & son humide, parce que l'humide croistroit pareillement: outre que la pourriture ne seroit plus la victoire des qualitez passiues, si le froid croissant, la chaleur venoit semblablemẽt à croistre, ce que non seulement repugne à Aristote, mais encore à la mesme experience des choses qui se pourrissent, lesquelles sont premierement humides, & puis seiches, terre & poudre: finalement ceste opinion est fortifiée de ceste consideration, que si l'accroissement de la chaleur naturelle pardessus l'humide estoit cause de la pourriture, il s'ensuiuroit necessairement, que moins les corps seroient humides, d'autant plus facilemẽt ils se pourriroient, parce que la chaleur naturelle auroit moins de contraste à surmonter son humide: mais l'authorité de tout le monde confirmée par l'experience, nous enseigne que plus les corps sont humides, plus ils se pourrissẽt facilement: & moins sont-ils humides, i'entends d'vne humidité qui moüille, plus ils se conseruent, pource qu'en ceux-cy difficilement la chaleur naturelle est surmontée par l'humidité.

M. Comment humidité qui moüille? quoy toute humidité ne moüille-telle point?

F. Non, parce qu'estre terminable par les termes d'autruy, & interminable de ses propres termes, qui est la definition de l'humide, conuient non seulement à l'humide de l'eauë qui moüille, mais aussi à l'humide de l'air qui ne moüille point, mais qui desseiche, dict Auerroës, ains elle conuient

plustost à l'humide de l'air, que de l'eau, dict Aristote: d'où plusieurs Philosophes ont pēsé qu'aux elemens vne seule qualité dominast sur l'autre, que la terre fust plus seiche que froide, le feu plus chaud que sec, l'eau plus froide qu'humide, & l'air plus humide que chaud, mais non pas d'vne humidité qui moüille, puis qu'elle desseiche, & partant elle resiste à la pourriture : c'est pourquoy Aristote escrit que les graisses ne s'affranchissent point de la pourriture, que pour autant qu'elles contiennent beaucoup d'air: de façon que pour toutes ces raisons l'opinion commune de l'accroissement de la chaleur paroist fort foible, quoy que soustenuë par des hommes tres-renommez.

R. Contre laquelle, outre le dire d'Aristote on pourroit produire l'experience de la chaleur d'Esté, laquelle n'accroist point la chaleur naturelle, ains l'affoiblist, l'espand, & la tire hors du corps.

F. Ceste raison, prise de l'experience, a veritablement du sensible & preuue, que non seulement la chaleur naturelle ne croist point par l'estrangere, mais que mesme elle croist par le froid estranger: ce qu'a fort bien veu le Prince de la Medecine, quand il escrit que les corps en Hyuer sont tres-chauds. Que pensez-vous, Monsieur?

R. I'allois pensant à la cause qui a peu mouuoir tant de sçauants hommes à deffendre ceste opinion, & ie n'en puis trouuer d'autre, que celle des fiebures pourries, parce que celle qui dict que la chaleur augmente la chaleur me semble friuole, par l'experiēce de l'Esté desia ditte. Mais aux fiebures pourries, il semble que l'accroissement de la

chaleur

chaleur naturelle forme la fiebure, encores que l'effect des fiebures pourries me semble different de celuy de la pourriture.

F. Si ie ne me trompe, vous auez prudemmẽt desnoüé ceste difficulté, parce que l'alteration du sang, qui naist le plus souuent à cause de l'empeschement de la transpiration, n'est pas propremẽt pourriture, & le sang de la veine caue ne se peult dire pourry aux fiebures pestilentes, non pas tant pour ce qu'il seroit impossible que l'animal vesquist, comme parce que le mesme sang que les Medecins appellent pourry, en plusieurs fiebures malignes retourne à son premier estat, ce qui ne peut estre en la pourriture descrite par Aristote: outre que nous voyons aux apostemes que le sãg desia pourry, ou qui commence à se pourrir, ne peut estre regi par la nature: & toutesfois ie ne crois pas qu'on puisse nier qu'aux fiebures pestilentes, quelque partie du sang ne commence à se pourrir, & que finalement estant tout à faict pourry, il est chassé dehors par la nature.

R. On ne peult doncques pas dire, qu'aux fiebures pestilentes la masse du sang soit pourrie, mais qu'elle est alterée, & s'auãce à la pourriture: & aux instances on respond, & premierement à celle de la pourriture, ou boüe, que nous voyons dans les corps humains estre chaude, & presque corrosiue, que si la pourriture n'est autre chose que la dissolution de l'humide par le sec, & l'extinction du chaud, & la domination du froid naturel, il n'est pas possible que la susdite bouë soit vn sang parfaictemẽt pourry, premierement parce qu'elle est chaude, en apres parce qu'on ne voit point en elle

ceste dissolution, sans laquelle la pourriture n'est point parfaicte.

F. Il me semble d'auoir leu dans Mercenarius, au traicté des vers quis'engendrent de la pourriture, que quelques-vns, non sans raison ont glosé la definition de la pourriture d'Aristote, disant, qu'elle est quelque corruption de la chaleur naturelle.

R. Ils ont tort d'alterer les paroles d'Aristote sans necessité, & ie crois que l'erreur est en ce qu'ils confondent la corruption auec la pourriture, qui different neantmoins comme le genre & l'espece, parce que la pourriture ne conuient qu'aux corps mixtes, & la corruption à tous simples & mixtes: ce qui est pourry est bien corrompu, mais ce qui est corrompu n'est pas pourry: l'homme se corrompt, & deuiẽt vn cadauer, mais il n'est pas pourtãt pourry: l'aliment se corrompt dans l'estomach d'où le chile s'ẽgẽdre, mais on ne dira pas pourtãt que l'aliment soit pourry: les choses pourrissables se corrompent premierement, & puis se pourrissent, & partãt selon Aristote la pourriture a commencement, milieu, & fin; le commencement, lors que les choses qui se pourrissent paroissent humides: la fin, lors qu'elles paroissent seiches, c'est à dire, quand la dissolution est parfaicte, demeurant terre & poudre: il est donc raisonnable, que le milieu de la pourriture, soit lors que l'humide de dehors est creu, en façon que la dissolution soit à demy faicte, & le mixte corrompu, telle sans doubte est la boüe des apostemes, & partant l'extinction du chaud n'estant pas encore parfaicte, la chaleur demeure comme qualité, pour dire

ainsi, symbolique, laquelle s'estaint entierement, la dissolution estant accomplie: & ceste bouë qui s'engendre du sang enflammé, & colerique, est beaucoup chaude, & ainsi la difficulté de la chaleur de la pourriture, & de la generation des vers vient à cesser.

F. I'ay pris plaisir en verité à cest aduertissement qui n'a esté oublié de pas vn des interpretes, & quant à la difficulté que fait la chaleur de la boüe, on y peut satisfaire encores d'vne autre façon qui ne contrarie en rien à tout vostre discours, disant que la boüe est vn corps composé de sang desia corrompu, & de ces fumées qui ont esté la cause efficiente de la pourriture, & encores de la chaleur influēte de l'animal qui court, furieuse où la bouë s'engendre, comme en vn lieu offensé. Et au doute du fumier, & du marc des raisins qui sont choses chaudes, on respond qu'elles sont composées de choses chaudes & ignées, lesquelles enfermées dans le fumier ou marc de raisins bien vnies & serrées s'allument & produisent dauantage de chaleur, ce qu'on ne voit pas quand le marc ou fumier sont espars.

M. Dictes-moy de grace, si la pourriture est l'extinction de la propre & naturelle chaleur, ie ne sçay si la mort des vieillards est sans pourriture?

F. Voila vn doubte bien gentil, auquel Aristote respond, que la vieillesse aux animaux, & la seicheresse aux plantes n'est point pourriture, mais voye à la pourriture, & bien que les choses animées soient mixtes parfaits, ausquels seulemēt la pourriture conuient, toutesfois elle ne leur conuient pas comme à choses animées, mais comme mix-

tes,mesme depuis qu'elles manquent d'estre animées:& partant la mort naturelle des animaux & des plantes,n'est point pourriture, parce qu'elle ne se fait point par la chaleur du dehors, mais elle est voye,comme dict Aristote,à la pourriture.

R. Ce qui d'abondant rend claire ceste response, c'est de considerer que la pourriture qu'Aristote explique aux Meteores,est seulement contraire à la generation qu'il definit au mesme lieu, laquelle ne conuient qu'aux mixtes comme mixtes.

F. Doctement,parce que la generation qui conuiēt à tout ce qui est generable &corruptible,est definie par luy-mesme au liure qu'il a fait de la generation & corruption : celle qui conuient aux choses animées,entant qu'animées est definie aussi de luy au petit liure qu'il a fait de la vie & de la mort: finalement celle qui conuient aux mixtes parfaits entāt que mixtes,est definie encore au quatriéme des Meteores : la corruption est opposée à la premiere, à la seconde la mort, à la troisiesme la pourriture,à laquelle retournāt ie dis,qu'elle multiplie & croist merueilleusemēt,selon l'opiniō de tout le monde,à cause de l'air chaud qui est tel par les vents du Midy,& partant les choses pourrissables cōmencent pour les raisōs susdites à se pourrir,& d'elles s'esleuent des vapeurs ennemies de la nature humaine,puis apres l'air chaud & humide venant à perseuerer,la pourriture croist,& arriuāt au degré de la corruption, vne multitude de vapeurs & pires que les premieres, s'esleue en l'air, que nous attirōs par la respiration, qui sont telles qu'elles peuuent produire en nos corps des effets semblables à leur cause,comme sont les fiebures

pourries,malignes & peſtilentes.

M. On peut doncques aſſeurer que ces vents peſtilents ſont vn plus grand fracas, où les choſes ſont plus pourriſſables.

F. Ceſte cōcluſion qui ſemble faite à l'auenture,ſort d'elle-meſme de la nature des choſes, parce que ſi l'air peſtilent,entant que tel n'eſt autre que celuy qui cōtient en ſoy les ſemēces ou petits corps venimeux,cōme nous auons deſia monſtré, ſi pareillement ces ſemēces venimeuſes ſont engendrées de la pourriture, ſi la pourriture s'engendre de la chaleur & humidité de l'air qui nous enuironne,il ſ'enſuit neceſſairemēt que l'air eſt plus peſtilēt,où il y a plus de ſemences,& petits corps venimeux, & qu'il y a plus de ſemēces où il y a plus de pourriture, & que plus de pourritures s'engendrent où les choſes ſōt en quantité & qualité plus pourriſſables,cōme eaux,herbages, immondices, excremens de toutes ſortes, ſpecialement des hommes,ordures,humidité,& choſes ſemblables.

M. On ſçait que telles ordures ſe treuuēt en la multitude des peuples dans les nauires,mais plus dans les galeres ſubiectes à plus grande multitude:mais vous n'auez point parlé iuſques ici d'aucune autre cauſe de la peſte, horſmis de celle qui viēt de l'air.

F. L'ordre encommencé demande que ie donne des exēples des peſtes qui viennent du ſouffle des vēts meridionaux;mais puis que perſonne de nous n'ignore que des 10.les 7.viennent d'vne telle cauſe, ie tairay celle de l'an 1347.& 48.celle de 24.& 28. & pluſieurs autres ſemblables, que tous ſçauent auoir eſté produites des vents chauds & humides, outre que toutes ont eſté recueillies,& veritable-

mẽt auec vn loüable soin de Gratiola de Salo: iusques icy nous auõs suffisammẽt discouru de l'air, & recité combien de causes le rendent venimeux & pestilent: maintenant,

M. Arrestez-vous, ie vous prie: il est conuenable que ces vents chauds & humides soient plus pernicieux où il y a plus d'ordure: mais croyez-vous, que pour quelque autre occasion ils soient plus dommageables en vn lieu qu'en vn autre.

F. Oüy, Mõsieur, pour plusieurs: & me semble que i'ay dit vn peu auparauant à cause de la disposition des corps humains, entre lesquels ceux qui sont nourris plus sobremẽt, auec des alimẽs plus loüables, resistent mieux que les autres à la malice de tels vents: pour les immondices & humiditez des lieux, comme Ceriane, moüillée perpetuellement des eaux, & sale, pour tant de pourceaux qu'on y voit, pour la situation, parce que les lieux bas sõt ordinairement plus humides que les eminents, & ceux qui sont moins exposez à la Tramõtane, que ceux qui le sont dauantage, ausquelles qualitez Galiẽ a pris garde en Tasus & Cranon. La ville de Nerue est beaucoup subiecte aux vẽts de Midy, & au couuert de la Tramontane, c'est pourquoy elle abonde en fleurs Printannieres.

M. Et pensez-vous que si elle auoit ceste mõtagne pour se couurir du Midy, cõme elle se couure de la Tramontane, qu'elle se fust garentie de la peste?

F. Qui en doute, ne voyõs-nous pas que le quartier de S. Tho. quoy qu'il fust bien peuplé a esté moins offencé à cause de ces peu de rẽpars du quay & du port, que celuy du costé de S. André qui reçoit les vẽts meridionaux sans aucun empeschemẽt, parce

que le vent pestilent qui porte l'humidité en laisse vne partie aux rẽpars: dauantage, ne voyons-nous pas que Põte-decimo pour estre vn lieu creux, où il semble que le vent qui vient de la Mer, & coule tout le long de la valée s'arreste, a receu plus d'humidité australe, & partãt la cause d'vne plus grãde pourriture?

M. Ie crois que bien peu de personnes ont pris garde à tout cela durant ceste peste.

F. Ie le crois aussi, toutesfois les maistres de ceste profession, Hipp. & Galien l'ont fait en plusieurs lieux, où ils discourent de semblable matiere: Cõcluons donc que l'air pestilent n'est autre chose qu'vn air rempli de petits corps venimeux esleuez auec les vapeurs de la terre. reste maintenãt à parler de l'alimẽt vicieux, qui est l'autre cause principale de la peste, qui se rapporte seulemẽt au boire & manger, car lors que pour exẽple, vn peuple, ou vne armée se nourrist d'alimens vicieux, ce qui arriue le plus souuẽt aux grãdes chertez, il tombe facilement en vne maladie pestilente.

M. Ie crois qu'vne telle peste naist souuent dans les armées, lesquelles pour plusieurs causes sont reduites à vne necessité de viures. (Plutarque escrit celle qui affligea si cruellemẽt l'armée d'Alexãdre dãs les deserts à faute de viures, & dans les villes assiegées, comme à Marseille, à cause que les Habitans furent contraints de manger du vieux millet, & de l'orge gasté: A Rome, en l'an 538. assiegée par les Gots, & en l'armée de dehors pour la mesme cause que Procouius raconte, en Pauie, pressée par Charlemaigne, l'année 776. en Damiette assiegée par les Chrestiens, mil deux cens

dixhuit,&en plusieurs autres villes &armées,où à cause de la famine plusieurs tres-cruelles pestes sōt suruenuës. Il me semble d'auoir leu le mesme des eaues bourbeuses,ou qui cōmencēt à se pourrir,ou des eauës empoisonnées du lin, chanvre & choses semblables, pour lesquelles toute vne armée apres en auoir beu deuint malade, auec la mort de plusieurs : il faut donc dire que les humeurs se pourrissent à cause du manger & boire commun & gasté,mais ie m'estonne que ces maladies soient pestilentes.

F. Tres-pestilentes, parce que par telles viandes & breuuages,qui commencent à se pourrir, le sang se tourne à la pourriture, plusieurs deuiennent malades & meurent, qui sont conditions essentielles, & necessaires de la peste.

M. Il faudroit sçauoir si l'on pourroit tirer des Princes de la Medecine,quelques causes, outre celles qu'on a desia recitées.

F. On n'en tire point d'autres:& l'on cognoist clairement par le suffisant denombrement de toutes celles que la plus grāde partie des Historiens plus renōmez,& de tous les Medecins plus excellēs,& versez en la peste a remarquées, le tesmoignage desquels deuroit seruir de croyāce entiere à nous qui sommes nouueaux , & sans experience en ces choses,que la peste estāt vne maladie cōmune, ne peut auoir qu'vne cause cōmune,à sçauoir l'air,& les alimēs cōmuns:&par consequent il repugne à la nature de la peste, de dire, que d'vn fomes pestilent,qui est vne cause particuliere, elle qui est vne maladie commune & vniuerselle en puisse deriuer.

R. Ou bien il fault dire, que ces pestes anciennes estoient d'autre nature, ou que ces Medecins bien que tres-excellents & maistres des autres n'ont point pris garde à la furie de ceste contagion. Car on voit par experience que plusieurs pestes, comme celles que ie recitay l'autre iour, & particulierement la nostre d'auiourd'huy, n'ōt eu que la seule contagion pour leur cause. Et cōme vous sçaués, Monsieur, parmy les Medecins l'experience a plus de force qu'aucune raison & authorité, encores que les raisons fussent fortes, & l'authorité tres-grande.

F. Cecy est vray non seulement selon les Medecins, mais encores selon les autres de quelque profession qu'ils soiēt; & sçachés, Monsieur, que les puissantes & fortes raisons, & l'authorité des hommes si grands ne m'ont pas tant destourné de la croyance de la commune opinion, comme l'experience que i'en ay faict en ceste peste, & celle que plusieurs autres en ont faict aux autres pestes.

M. Chose estrange que vous-vous fondez tous deux sur vne experience, & toutesfois vos opinions sont contraires, il faudroit sçauoir en quoy consistent vos experiences, & les balancer.

R. Ie me remets à celles que ie racontay la seconde iournée, adioustant pour plus grande lumiere que de dire que la peste se peut alumer d'vn fomes pestilent; ce n'est point contredire à la maxime alleguée, que la peste qui est vne maladie cōmune doit auoir sa cause cōmune, parce que le fomes en sa propagation, ressēblant au feu, est vne cause qui peut produire vn effect vniuersel.

F. Veritablement Monsieur Ratto dit ce iour là tout ce qu'on sçauroit dire en faueur, & pour la defence de la commune opinion, laquelle quoy que si repugnante à l'authorité, à la raison, & à l'experience, est neantmoins suiuie, à mon auis, pour deux causes. La premiere, parce que ceste opinion est fort enracinée, (difficillement se peut infecter, qui ne touche aux choses infectées:) l'autre depend de la premiere, parce que ceste opinion ainsi constante & enracinée faict qu'apres on prend vne cause pour vne autre; i'en donneray vn exemple assez vulgaire, vne femme mange les années entieres des viandes grossieres & aisées à se pourrir; en yurognant, il arriue qu'vn iour elle se met en cholere auec sa seruante, & de là à deux iours elle tombe malade, estãt interrogée de la cause de son mal, elle l'attribuë à la seruante, sans considerer le desreiglement de son viure pour estre vne cause esloignée, en laquelle elle a acquis vne habitude cõforme à son goust: or on voit que ceste femme prend vne cause pour vne autre, & mesme qu'elle prend celle qui parauenture ne peut estre la cause de son mal, sans penser à celle qui l'est veritablement. Vn qui est remply de trés-mauuaises humeurs & d'opilations prend la peste, bien qu'il se soit contregardé du fomes plus que les autres, & aussi tost il va cherchant la cause, examinãt toutes ses actions, que si par hazard il se souuient d'auoir touché quelque monnoye, d'auoir parlé à quelqu'vn qui a eu la peste, c'est à cela qu'il attribue la cause, qui ne le peut estre, & nous auons veu en ceste peste vne infinité de sembla-

bles exemples.

M. Quelle experience vous meut elle à croire que ceste peste est venuë de l'air?

F. Qui prouue que le fomes pestilent n'en peut estre la cause, il preuue suffisamment que ceste peste est prouenuë de l'air, puis que nous sommes d'accord qu'il n'y a point d'autre cause ; & puis c'est vne chose superfluë de preuuer ce qui paroist plus clair que le Soleil, par les choses que nous auons desia dictes, parce qu'il ne faut que considerer la constitution desia recitée, l'opiniõ d'Hippocrate approuuée par tous les autres Medecins, specialement la peste descritte par luy mesme, & apres se representer la qualité des saisons passées, pour iuger que veritablement ceste peste est venuë de l'air pestilent : parce que si la constitution de l'air austral durant six mois & moins encores, peut engendrer vne peste, cõme tesmoigne Galien & tous les autres Medecins: si pour allumer la peste en Cranon vn seul Esté austral fut suffisant, pourquoy est-ce qu'vne année semblable ne fera le mesme à Genes? Or que durant vn an entier ces vents aient precedé, il est clair, ayant commencé par l'inondation qui rõpit plusieurs chemins au cõmencement de l'Hiuer de l'année 1578. & qui tira apres soy tãt de la terre des Arcs, laquelle clost le chemin du sainct Esprit: & qui ne se souuient cõbien tout cest Hiuer fust humide, & combien peu les Aquilons regnerent? & puis vn Printemps chaud, esgal, & gracieux ne succeda point à vn tel Hiuer, qui engendra dans les corps plusieurs superfluités, mais vn Printemps inesgal, perseuerant tousiours les

vents Auftrins: & fi vn Efté chaud & fec, comme il eft ordinairemẽt, euft fuiuy deux telles faifons, il euft corrigé leur malice en deffeichant les humiditez qui eftoient defia dans les corps. Mais voicy vn Efté grandement intemperé, froid, eu efgard à fa nature, & tres-humide par le continuel soufflement de Siroc & Lebech, lefquels rendirent la Mer fans intermiffion orageufe. Dauantage, il fut tres-humide, non pas d'vne humidité pluuieufe, qui purge l'air quand elle eft forte en defcendant, mais au contraire d'vne humidité nuageufe & tenebreufe, beaucoup pire que la premiere, parce qu'elle penetre dans les corps, & les remplift d'humidité, les difpofant apres à la pourriture: en figne dequoy on vift tout l'Efté le Soleil qui paroiffoit couronẽ. Que fi l'Hyuer & le Printemps furent mauuais, & l'Efté pire, l'Automne le fuft bien d'auantage, parce qu'il ne fuft pas froid & fec comme il doit eftre, mais chaud & humide, d'vne double humidité pluuieufe & vaporeufe, & la pluuieufe defcendant fort menue, elle entroit dans les corps facilemẽt auec la nuageufe accõpagnée de la chaleur caufe de la pourriture; de forte qu'on fentoit manifeftement en l'air, non feulement cefte humidité chaude & veritablement peftilente, mais encore la puãteur de la pourriture vniuerfelle, qui pour la longueur du temps eftoit prefque reduicte à fa perfection, les vents peftilents ayant perfeueré tout l'Automne iufques au mois de Decembre. Or pour fçauoir fi ce temps fuft comme ie l'ay defcrit, il y faut feulement auoir pris garde, outre que chacun s'en doit fouuenir. Et pour plus

grande preuue, i'ameine le tesmoignage de Hierosme Fausto, lequel ayant demeuré toute l'année à Carignam, eut le loisir de faire ceste obseruation.

M. Et en confirmation de cecy on pourroit dire que le Ciel nous menaça de ceste peste : car encores que les Astrologues ne la predissent point clairement, toutesfois ie me souuiens que calculant l'année 1579. vers le meridiẽ de Genes, ils predirent pour la demeure de Saturne en Aquarius tous ces vents Austrins, toutes ces humidités, & plusieurs maladies.

F. Tres-subtilement, & ie laisse à part l'Eclypse du Soleil, parce qu'elle fut trop Occidentale : mais on sçait bien que les Astronomes predirent l'an 1578. des maladies pestilentes, outre l'Eclypse de la Lune le 25. de Septembre, & outre la Comete qui preceda au mois de Nouembre 1577. & à tous ces signes mal-heureux se ioignist la conionction de Mars auec Saturne faicte en Capricorne, signe maling & maison de Saturne le 24. de Mars 1578. Fracastor escrit que l'an 1528. fust precedé d'vn Hyuer austral & pluuieux, en façon que plusieurs riuieres inonderent, & les nuages & obscurcissemẽs de l'air furẽt frequẽs, d'où Montan dict que plusieurs Medecins predirent la peste. Si doncques la nostre ne fust pas seulement precedée d'vn Hyuer austral & si fort pluuieux que les eaux remplirent tout, mais aussi d'vn Printemps & d'vn Esté austral & sombre, qui sans cesse poussoit la Mer cõtre nos escueils, & finalement d'vn Automne tres-meridional, chaud & humide, voire mesmes tres-pestilent,

& si encores on vit les charbons vaguer parmi le peuple, signe selon Galien de l'air pestilent, que sert-il de douter si elle vient de l'influence de l'air? Et n'est pas hors de propos, si nous considerons que la peste commença en Automne la pire des saisons, & en laquelle celle qui vient de la malice de l'air deuient plus furieuse, parce que bien que la peste se puisse allumer en toute saison, l'Automne neantmoins est plus propre à vne telle mortalité, parce qu'il treuue les corps plus disposés à la receuoir, ainsi le dicte la raison, ainsi le tesmoigne Auicenne & Rasis, auec plusieurs autres Medecins, ainsi le confirme l'experience de plusieurs pestes qui se lisent dans les Histoires. Et ie ne m'estendray point à vous faire souuenir des fruicts qui furent tres-abondans en Esté, ny de la multitude des poissons lesquels estants portés en tous les quartiers de la ville on ne pouuoit vendre, ny des souris sans nombre, & d'autres petits animaux que les femmes appellent chattes qu'on vit sur les arbres, marques certaines de la pourriture. Et ne doit-on passer soubs silence ceste consideration que la malice de l'air fust beaucoup aidée de la mauuaise nourriture, parce qu'à faute de meilleurs grains, les Boulangers faisoient du pain d'vn froment qui commençoit à sentir le pourry, le pain duquel estoit fort propre à fauoriser l'air, disposant à la peste les corps de ces miserables qui sont morts, qui s'en nourrirent l'espace de deux mois. Il me semble que ie me trauaille apres la preuue d'vne chose tres-claire: ne sçait-on pas que la constitution australe s'en allant vn peu auant la feste de

Noël, & venant la Tramontane, qui dura 70. iours continuels, la mortalité se modera tellement que la ville fust presque restablie à la desirée sãté, & mesmes vn iour se passa sans aucũ mort ne malade: qui ne sçait qu'au mitan de Mars les accidens multiploient, la Tramontane ayant cedé aux vents de Midy l'espace de 10. iours, comme si la santé & l'aquilon establissoient ensemble leur Empire? d'où vient que les Corbeaux, & fossieurs mouroient auec beaucoup de peuple, & durant la Tramontane, tant s'en faut que les autres mourussent, que ces Corbeaux & fossoieurs mesmes ne mouroient point, bien qu'ils entrassent dans les maisons des-infectés, qu'ils les purgeassent & nettoyassent, maniant, portant, & mettant sur leur dos les habits des malades & des morts, d'où il arriua que l'hospital se conserua de la mesme sorte que la ville; dans lequel on enfermoit tant de malades, tant de morts, tant de vestements de personnes infectez, tant de lin, tant de laine, qu'il en falloit pour 25. mille personnes, & pour fournir toute vne ville bien peuplée; & toutesfois on sçait que qui les manioit en temps sec n'estoint point attaint, & en temps humide deuenoit malade.

M. On en a veu neantmoins mourir plusieurs durant la Tramontane.

F. Il est vray, mais peu de temps apres que les vẽts austrins eurent cessé.

M. D'où vient cela?

F. Cela vient de ce que l'alteration qui precede la generation des semences pestilentes se faict en temps, & comme les vents meridionaux ne les

auoient peu engendrer, finon en temps, ainsi ne se pouuoient-elles soudainement corrompre à l'abord de la Tramontane, mais on voyoit clairement, que le temps venant à continuer, le mal diminuoit; & à mesure qu'il s'auançoit, la ville & l'Hospital se guerissoient: d'où l'on cognoist clairement qu'on ne s'infectoit point pour toucher les vestements des infectés.

R. On pourroit respondre que la Tramontane desseichoit les semences pestilentes dans les habits, lesquelles en temps humide s'effarouchoiẽt.

F. Ceste responſe, outre qu'elle n'a point de lieu, (à cause de l'experience manifeste des malades, & des morts qui multiplioient durant le regne des vents meridionaux, non seulement parmy les Corbeaux, mais parmy ceux qui ne manioient pas, ains fuyoient comme la mort tels vestemẽts, signes euidents qu'ils n'en estoient pas la cause) est impertinente encore, parce qu'on a pris garde, qu'au lieu des Corbeaux qui estoient morts durant la saison humide, les neuf autres qui furent establis apres auoir manié les vestements des infectez en temps sec sans aucun dommage, sont morts apres ne maniant que les mesmes vestements qui estoient desia presque nettoyez: elle est encore impertinente, parce que tant s'en faut que les semences pestilentes, qui sont venins s'effarouchent en temps humide, qu'au contraire elles s'affoiblissent, veu qu'elles sont des mixtes parfaicts, puis qu'elles sõt de petits corps qui ont tenacité, viscosité, & vne forte mixtion, comme vous aués mõstré: si donc les mixtes parfaits sont suiects à dissolution à cause de l'air chaud & humide

mide qui les enuironne, pourquoy est-ce que les femences qui sont corps de mesme nature, ne seront suiettes à perdre leur tenacité, leur mixtion, & à se dissoudre par le mesme air?

R. Le semblable se cõserue & croist par son semblable: si ces semences donc sont pourritures ou vapeurs pourries, elles se doiuent conseruer, & accroistre en temps humide, & non pas se dissoudre: dauantage, si là où l'air est chaud & humide la peste deuient plus cruelle, comment voulez-vous que les semences pestilentes, qui sont ses instruments, le deuiennent aussi: si d'vn autre costé elles s'affoiblissent & viennent à se resoudre & à se perdre?

F. Toute chose se conserue par son semblable; il est vray, mais les semences pestilentes ne sont ny pourriture ny semblables à la pourriture, sinon par generation; & ont leur forme, qui fait qu'elles sont venin, fort differente de la forme de la pourriture, comme l'ont aussi les souris, & les vermisseaux. Dauantage il est vray qu'en temps chaud & humide la peste deuient plus cruelle, mais non point les semẽces, parce que le redoublement de la peste se faict par la multiplication de la pourriture, & par consequent des semences pestilentes qui s'engendrent d'elle de nouueau: Mais celles qui ont esté auparauant engendrées estant corps mixtes & suiects à l'alteration de l'air, ie ne sçay pourquoy elles ne sont suiettes à la pourriture, corruption & dissolution comme les autres mixtes: & partant si les Corbeaux mouroient en temps humide & se garantissoient en temps sec, cela ne venoit point des semences

pestilentes qui estoient dans les vestements, lesquels en temps sec se desseichassent, & en temps humide vinssent à se dissoudre, mais la vraye cause estoit l'air pestilent qui estoit tel plus en temps humide qu'en temps sec.

M. Vous ne croyez donc pas que ce mal soit cõtagieux ? que les vestements des infectez conseruent la contagion? & que plusieurs sont morts par la seule conuersation?

F. Ie crois & tiens pour certain auec Aristote & Galien que ceste maladie est contagieuse de la mesme sorte que le mal des yeux, la gale & les fiebures malignes, lesquelles suruiennent aux hommes hors du temps de peste. Et comme les qualités materielles chaud, froid & semblables ont vne grãde estẽduë, & sont plus ou moins telles, ainsi doit-on croire que la contagion a son estendue, estant plus ou moins contagieuse. Mais ie crois bien que la peste ou pour mieux dire que les infectés sont moins contagieux, qu'on ne croit communement: & crois dauantage, qu'excepté les robes qui ont esté à l'entour des malades, toutes les autres bien que touchées & maniées par des personnes suspectes, & mesme par les infectées ne conseruent point la contagion. Et tiens pour tres-asseuré que de 100. malades ou morts de peste le 80 pour ne dire 90. l'ont esté pour la constitution de l'air pestilent, & que bien peu sont morts pour auoir manié ces habits.

M. Vous auez tort, Monsieur, par-ce que nous-nous souuenons d'vne infinité, qui furent attaquez, & moururent pour auoir touché ces vestements.

F. Pardonnés-moy, Monſieur, c'eſt là où conſiſte l'erreur de prendre vne cauſe pour vne autre. L'opinion que les hommes ont conceuë de la contagion des habits eſt ſi forte qu'elle ne permet point de voir le contraire en l'experience de tant de perſonnes qui nettoioient les maiſons infectees, de tant qui ont porté & manié les habits des infectez, & en fin de tant qui ont eſté deputées en Breuei pour eſſorer grande quantité de ſoye ou de draps de ſoye, qu'on tiroit treſtous comme des entrailles des infectés : outre ceux qui eſtoient occupés au meſme exercice à l'hoſpital Cloaque de toute ceſte peſte.

M. Parauenture auoient-ils quelques preſeruatifs.

F Il eſt vray, mais leur preſeruatif eſtoit de manger & boire aſſés & ſouuent, mais combien en voyons-nous auiourd'huy qui viuent, leſquels ont manié par pluſieurs iours les meſmes infectés & leurs habits ſans aucun dommage ? marque tres-euidente que la mortalité ne vient point des habits, mais de l'influence. Et veritablement ceſte experience des habits touchez & maniez, auec celles des morts qui ne multiplioient point ſinon en temps humide, eſt ſi claire, que ie ne vois point comme on s'y puiſſe oppoſer ſans opiniaſtreté. Ie laiſſe à part comme la peſte venant de Ponte-Decimo elle deuoit plus-toſt infecter Seſtre & les lieux voiſins ſans murailles, & preſque ſans garde, qu'vne ville enfermée de murailles auec tant de garde & tant de ſoing. Mais pour aller plus auant, ſi vous deſirés de ſçauoir ſi ceſte peſte vient de l'air ou d'vn fo-

mes pestilent, dictes-moy par courtoisie, Monsieur, quelle preuue en feriez-vous pour en sçauoir la verité?

M. On la feroit facilemẽt, en mettãt dans vne ville les habits des personnes infectez, & les faisant manier par 100. pour exemple condamnez à la mort par la Iustice, de mesme façon qu'on espreuue la force d'vn venin, & la vertu d'vn contrepoison, en dõnant le venin à plusieurs des condamnez : que s'ils mouroient tous ou la plus grande partie sans qu'ils peussent mourir par autre voye, (pour ne commettre l'erreur que vous aués dit de prendre vne cause pour vne autre) il semble que le venin seroit fort puissant ; & n'en faisant mourir aucun, qu'il seroit sans force, faisant la preuue aussi du contrepoison en ceux qui seroient prests à mourir.

F. Vous ne pouuiez mieux respondre Monsieur, mais on desire sçauoir si les habits des infectés sont si venimeux comme on bruit communement ? car on en a faict la preuue de la mesme façon, en faisant manier ces habits à ceux qui nettoioient les maisons, lesquels s'ils fussent tous deuenus malades ou morts, ou la plus grande partie, sans dommage de ceux qui ne les manioient point, on deuroit adiouster foy à la commune opinion: mais si le nombre des malades ou des morts parmy ceux-là n'estoit pas plus grand que parmy ceux-cy, & mesme de tous ceux qui nettoioient les maisons, vn seulement n'est point tumbé malade à Breuei ; & de ceux qui ne touchoient rien, il en est mort vn si grand nombre, qu'en dirés-vous ? Mais pourquoy tra-

uaille-ie à produire tant de tesmoignages, si l'on en a faict l'espreuue de nouueau en la maison de Monsieur Pol Spinola, auquel non point à Ponte-Decimo, mais dans la ville & en sa propre maison deux ou trois personnes sont mortes de la peste maniées par d'autres qui ont apres conuersé par tout sans la faire renaistre. Et pour confirmer cecy d'auantage, i'apporteray vne plus grãde preuue qui en a esté faite du depuis dans nostre grand hospital, la seconde feste de Noel ou dans trois iours vne femme mourust auec vne enfleure en laine, & la petite verolle, auec des vomissements continuels, à qui non seulement ie touchay le pouls, mais elle fust maniée auec ses habits & sõ lict, sans qu'õ les eut essorés, par plusieurs seruantes & femmes malades, desquelles le lieu est tousiours remply : & neantmoins la peste ne s'est point renouuellée, ny aucun accident pestilent, ains mesme ie crois que celuy-là a esté le dernier de toute nostre peste.

M. Il faudroit faire la mesme preuue, s'il estoit possible, des vents meridionaux, à sçauoir s'ils sont suffisants pour produire la peste.

F. On le peut faire en prenant garde à la durée de leur violence, & à la mortalité qui en prouient pendant qu'ils regnent, à sçauoir si elle est grande, & si bien peu de personnes meurent en temps sec. Et ces experiences sont veritables que les Princes de nostre profession ont obseruées & qui ne trompent point, en faisant prendre l'vn pour l'autre. Ie me souuiens

encore d'auoir souuent demandé au mois de Ianuier à ceux qui portoient sur les espaules les habits des infectés qui n'estoient encores ny nettoyés ny essorés, si durant le temps sec, quelqu'vn de leur bande estoit mort ou tombé malade, ils respondoient que non, bien qu'auant Noel pendant que les vents fort humides regnoient plusieurs d'entre-eux mourussent, comme aussi vne infinité d'autres, lesquels ne faisant point ce mestier auec leur opinion enracinée de la contagion des habits taschoient seulement de fuir la mort en fuiant ces habits, dans lesquels ils la croioient voir auec leur propres yeux. Le commun & les Medecins mesmes creurent que la peste qui fust à Palerme & autres endroits de la Sicile l'an 1575. escritte par l'Ingrassia, fust causée d'vn fomes apporté dans vne galeote de Barbarie, sans considerer que tout l'Hyuer precedant & la plus grande partie du Printemps auoient esté meridionaux auec si grande quantité d'eaux, que l'Ingrassia escrit, que iamais on ne veist de semblables inondations; outre que les vents Siroc & Lebech, & les vents meridionaux continuerent auec des frequentes mutations de temps, suiuies d'vne influences de petite verolle qui fit mourir plusieurs petits enfans: mais que suruenant en Iuin vn Siroc tres-cruel non moins pour sa violence, que pour sa longue durée, la peste commença d'attaquer les pauures, comme c'est la coustume des pestes. Et ie ne manqueray point à dire qu'vne telle constitution de temps se rapporte fort à la nostre, veu

que vous vous souuenés, Messieurs, de la quantité de rougeolle, que nous appellons, laquelle durant l'Esté qui preceda le cruel Automne, affligea cruellement presque toutes les femmes & les petits enfans de nostre ville, bien que ny ceux de Palerme, ny ceux de Genes n'ayét pris garde aux influences de l'air, & que ceux là ayent accusé de leur mal heur la fregate venuë de Barbarie, & ceux-cy vne vallise apportée de Ponte-Decimo.

M. Veritablement ces raisons sont pressantes: mais cependant on voit que les Bourgeois plus aisés & plus riches se sont garentis, pour n'auoir practiqué ny touché les infectés, ny leurs vestements.

F. Ils se sont garentis, il est vray; mais non pas par ces moyens; ains plusieurs d'entr'eux ont veillé, mangé, & conuersé ensemble dans les villages, pendant que chacun estoit retiré dans la ville, à cause de la quarantaine.

M. Ils conuersoient ensemble, ie n'en doute point, mais aussi ie crois que ceste conuersation n'estoit que parmy des personnes qui estoient entierement saines, & hors de tout soupçon.

F. Comment des personnes saines & non suspectes? Mais plustost plusieurs d'entr'eux ont esté touchez des infectez: par-ce que plusieurs riches ont eu des accidens de peste dans leur maison, en la personne de leurs seruiteurs, desquels eux & leurs habits ont estés maniés deux & trois iours entiers, pendant qu'ils cachoient leurs

enfleures & charbons, de peur d'estre chassés dehors.

M. Ie pourrois reciter plus de vingt accidens semblables: il est neantmoins bien estrange que ceste peste ayt esté ainsi partiale.

F. Ceste partialité vient pour d'autres occasions, que nous dirons tantost. On voit donc que ceste peste est venuë de la pestilence de l'air; mais ce seroit peu de chose, si ie ne monstrois plus amplemẽt que la peste ne peut venir d'aucune cause particuliere en acte, & sur tout qu'elle ne peult estre produicte de ceste cause qu'on appelle fomes pestilent: & bien que ie puisse dire que ceste conclusion est desia preuuée, neantmoins pour arracher vne si constante opinion, ie vois qu'il faut monter à de plus nouuelles, plus fortes, & presque palpables experiences.

M. Pourquoy est-ce que vostre Hippoc. & vostre Galien, & les autres qui ont veu tant de pestes, & ont esté si sçauants, n'ont point examiné ceste difficulté, & estoufé vne telle opinion?

F. Ils eussent failly grandement, s'ils eussent voulu oster vne opinion, qui ne fut iamais de leur tẽps, & d'autant plus qu'il n'y eust personne qui entreprist de prouuer ce principe, que la peste estãt vne maladie commune, deust auoir sa cause commune en acte, & non particuliere, estimant qu'il est sensible & indemõstrable, sinon par voye d'induction, & en verité ils ne meritent point d'estre blasmez, s'ils n'ont point creu qu'apres vn million d'années vne opinion si estrange deust entrer dans la ceruelle des hommes, que de la conuersation d'vn sac de vestements infectez se peus-

sent alumer des accidents, & comme vn feu s'estendre, en façon que la peste qui est vn effect vniuersel s'engendrast en toute vne Prouince. Maintenant, afin que sous ces noms (Contagieux, Propagation) ceste opinion commune ne s'eschappe point, ie confesse que la peste, ou pour parler plus propremẽt, que les accidens pestilens sont maux contagieux, & qu'ils s'estendent : mais auant que passer plus outre, ie voudrois bien sçauoir, comme nous-nous accordons en ce mot de propagation, parce que ie tiens asseurément que ceste contagion en la peste n'est point telle, qu'elle s'estende si facilement, & auec tãt de furie qu'elle puisse produire la peste, comme on le croit communément.

R. La signification de ce mot *Propagare*, est claire, qui veut dire amplifier & croistre, comme fait la vigne, les autres plantes, & le feu, lequel ainsi cõme d'vne estincelle il peut deuenir tres-grand; ainsi d'vn fomes pestilent les hommes s'infectẽt, les vestemens desquels conseruent ce fomes, qui rend les autres malades, & ceux-cy d'autres, & ainsi de main en main s'estend en telle sorte que pour vn fomes particulier le mal deuient vniuersel : c'est pourquoy nostre opinion seroit sans apparence de raison, si ce fomes n'auoit la force de croistre & s'amplifier.

F. Il y a bien difference, entre s'estendre comme la vigne, & s'estendre comme le feu, parce que cestui-cy se peut estendre à l'infini, si la matiere qui l'entretiẽt & nourrit estoit infinie: mais cellelà s'estend iusques à vne certaine & determinée mesure, outre laquelle elle ne s'auance point en-

core qu'elle euſt de la nourriture infiniment : ie ne ſçay comment vous voulez qu'elle s'eſtende?

R. I'ay nommé la vigne, afin d'expliquer plus à propos le mot de *Propagare*, mais ie vois bien que le fomes peſtilent s'eſtend comme le feu.

F. Dictes-moy de grace, ceſte propagation qui ſe fait du fomes peſtilent, & celle qui ſe fait par le fomes des autres maladies contagieuſes, comme pour exemple de la galle, ſont-elles ſemblables?

R. Elles ſont ſemblables & differentes, ſemblables parce que toutes deux s'eſtendēt: differentes, parce que la peſtilente eſt plus actiue, & plus facile à s'eſtendre.

F. Ie demande ſi vous croyez que ſi l'on portoit vn lict auec les veſtemens d'vn galeux de Genes à Rome, & qu'eſtant là maniez & touchez la gale s'eſtendit par tout ?

R. Ie crois que non.

F. Comment non ? on a veu neantmoins que la gale a paſſé de l'vn à l'autre pour porter ſeulemēt vne meſme pelice, ou pour dormir dans meſmes draps, ou pour s'eſſuyer les mains enſemble.

R. Il eſt vray, mais parce que ces ſemences ſont moins actiues, il les faut toucher & manier dauantage que les ſemences peſtilentes : & partant la gale ne ſe communiquera point populairement à Rome, parce que bien peu ou pas vn ne viendra pour coucher dās ces draps ny en ce lict: mais quand il arriueroit qu'on maniaſt ces choſes, de ſorte que la gale ſe communiquaſt à quelques-vns, auec leſquels d'autres couchaſſent, & chacun taſchaſt en ſe veſtāt les chemiſes des galleux, & en entrāt dās leur lict à s'infecter, ie crois,

contre noſtre maxime, que de ce fomes particulier vne gale vniuerſelle ſe pourroit engendrer.

F. La maxime eſt d'Hippocrate & de Galien, & de ceux qui les ſuiuent, les plus renommez, contre laquelle l'exemple meſme de la gale ne fait rien: & premierement, ie ne crois pas que cela ſe ſoit veu en effect, & qui le pourroit experimenter, ie voudrois qu'il en iugeaſt par l'yſſuë, car sãs doute l'air s'y oppoſeroit, & puis ſi vn tel mal ſe pouuoit produire par la volonté des hommes, pourquoy eſt-ce qu'on ne dira pas que la race humaine viendroit à s'eſteindre ſi chacun ſe vouloit abſtenir de l'acte de la generatiõ? dauãtage, on ne ſçauroit tirer aucune concluſion d'vn exemple qu'on n'a iamais veu, & qui eſt impoſſible : & ſi ſi on le doit faire, il ne faudra pas craindre que la peſte s'alume iamais en aucun endroict par voye de contagion, car ie m'aſſure que iamais les hommes ne procureroient de prendre la peſte en veſtant les habits, & couchant dans les licts des infectez.

R. Voila qui va bien, mais ſi ces ſemences peſtilentes ſont ſi actiues qu'elles viennent à s'eſtendre facilement?

M. Si les preuues des habits des infectez que Mõſieur Facio a deſia racontées ſont veritables, comme nous ſçauons qu'elles le ſont, il me ſemble qu'on prendra plus facilement la gale que la peſte : parce que ſi tant de perſonnes qui ont manié les veſtemens des empeſtez ſans dommage, auoient manié ceux des galeux, ie ſuis preſque aſſuré qu'ils ſeroient pleins de gale : parce que nous voyons tous les iours, ſi vne ſeruante ga-

leuse vient pour nous seruir dans nos maisons, que tous prennent facilement la gale, qu'en dites-vous Monsieur Facio ?

F. Ie suis de mesme opinion, & outre les experiences desia dittes, & celles qu'on dira, la raison est toute preste parce qu'encores que la pourriture soit plus grande aux empestez, plus sale, & plus mortelle, la galle toutesfois s'estend plus facilement, parce que les galeux, comme dit Aristote, ont la pourriture dehors, & sur la peau, & les empestez l'ont enfermée au dedans, d'où vient qu'auec leur pourpre, auec leurs bubons, & encores plus auec les charbons ils infectoient plus facilemẽt les autres, que ceux qui estans infectez (mais qui estoient sains en la peau) mouroient plus promptement : & bien que la gale s'attache plus aisément que la peste, nous voyons toutesfois que cent galeux, qui paraduanture s'escorchent maintenant auec les ongles dans Genes ne communiquent point vniuersellement leur gale.

R. Bien que ceste raison ayt beaucoup d'apparẽce, toutesfois celuy qui soustient la furie de la contagion pestilente, dira tousiours, que la peste s'attache plus facilement que la gale, & que presque tous ceux qui sont morts, ou qui ont esté malades en ceste peste, l'ont esté à cause de la contagion, & principalement pour la presence des vestemens empestez, comme par la presence de semblables vestemens apportez de Lombardie, la Peste commença de s'alumer à Pontedecimo: & que c'est vne folie de croire que la gale ou quelque autre maladie contagieuse se puisse parangonner à la furie de la peste, & particuliere-

ment en ce qui est de s'estendre ou communiquer.

F. Parauanture celuy-là auroit tort qui contre tãt de raisons, tant d'authoritez, & d'experiences, se mettroit opiniastrément sur la deffence d'vne opinion desia abbatuë,& presque estouffée: mais pour l'atterrer entierement, & l'estouffer tout a fait,en me tournant contre ceste furie de la cõtagion pestilente,& contre ceste facilité de s'estendre,qu'on soustient estre en ce fomes pestilent, ie dis premierement, que nous sçauons qu'vne multitude de cadauers, priuez de sepulture ,a engendré quelquesfois la peste, i'en demande donc la raison; si l'on respond,à cause des semences pestilentes, qui en sortoient, ie dis, la peste se peut engendrer à Genes à cause de dix mil cadauers estendus,par exemple, dans la vallée de Bisagno, pourquoy est-ce donc que la mesme ne s'y peut engendrer à cause de trente seulement?

R. Parce que tant de semences pestilentes ne se peuuent esleuer de trente cadauers pour infecter vn si grand air, comme il est necessaire pour produire vne maladie vniuerselle, telle que la peste, &ce peu qui est desia esleué est facilement esteint par la bonté de l'air.

F. On ne peut mieux respondre: supposons donc que ces trente soient enfermez dans vn Sepulchre, de sorte que ces semences pestilentes ne puissent estre esteintes par la douceur, & bonté de l'air,il faudra par necessité que l'air soit pestilent en cest endroict, là où si deux ou trois viuans y sont quelque temps enfermez, qui doute qu'on les en tire, ou morts ou malades, & 's

ne seront morts ny malades, pour autre occasiõ que pour auoir respiré l'air remply de tant de semences pestilentes? & si ces semences s'estendent auec tant de furie, pourquoy tout vn peuple ne s'infecte-il point à cause de ces morts ou malades, ou de leurs vestemens, & par voye de propagatiõ la peste ne s'alume-elle? & toutesfois on peut voir & experimenter, que cela n'est point, comme quelques-vns ont fait, & moy par malheur en l'estude de Padouë, lors qu'estant escholier i'eus la charge de l'anatomie publicque. Dauantage si l'attouchement des habits de ceux qui ont la peste, la peut par la propagation engendrer dãs vne ville, il s'ensuit necessairement que d'autant que le nombre des Habitans est plus grand, plus la mortalité & la peste serõt grãdes : & pour fortifier l'argument, si vn sac remply de tels habits qu'on trouue dix mille loing de la ville, nonobstant vne diligence extraordinaire, diuine & humaine, multiplie tellemẽt qu'il rompt tout rempart, & entre dedãs, & là il oste la vie à vingt-cinq ou trẽte mille personnes, quel dégast ne verroit-on pas si l'on trouuoit, non vn, mais dix mille sacs de tels habits, non loing, mais dans la ville mesme? que si ceste consequence est veritable, cõme elle doit estre, si la commune opinion a lieu, il s'ensuit necessairement qu'enuiron la feste de Noël la peste eust esté plus ardente en ceste Prouince qu'auparauant, parce que tant de peuple estant desia mort, on ne parloit plus d'vn sac, ou d'vne vallise d'habits pour seruir de fomes, mais d'vn tel nombre qu'il eust esté suffisant de remplir les nauires. Si le fomes pestilẽt en sa pro-

pagation eſt ſemblable au feu, pourquoy ne ſuit-il la condition du feu, que plus il eſt grand, plus il s'eſtend facilement, & produit vn plus grand embraſement, & s'eſteint auec plus grãde difficulté? toutesfois l'experience nous a monſtré le contraire, parce que la contagion commença à diminuer, lors que le fomes eſtoit plus grand, veu que chacun ſçait que la violence de ceſte peſte dura depuis la fin du mois d'Octobre iuſques à la my-Decembre, & alors elle commença à diminuer. Il fault donc cõfeſſer que ces habits des infectez, non ſeulement n'ont point ceſte grande furie à s'eſtendre, mais que difficilement ils s'eſtendent & s'accroiſſent.

M. On pourroit reſpondre, que comme le feu ſe diminue, & finalement s'eſteint lors que la matiere dont il ſe nourrit vient à faillir, ainſi que ce n'eſt pas de merueille ſi la peſte ſembla diminuer enuiron Noël, la multitude venant à luy faillir.

F. Pardonnez-moy, Monſieur, cela n'a point de lieu, de dire que les perſonnes manquaſſent dans la ville, parce qu'on ſçait qu'il n'eſtoit pas mort plus de ſeize mille perſonnes au mitan de Decembre, & qu'il en reſtoit plus de cent mille.

M. On pourroit parauanture dire qu'on ſe gardoit plus ſoigneuſement.

F. C'eſt vne choſe eſtrange, qu'on ſe gardaſt plus ſoigneuſement en temps ſec qu'en temps humide, outre que c'eſt l'ordinaire de toutes peſtes, que depuis vne grande mortalité elles viennent à diminuer, encore que le fomes ſoit ſi eſpars, & ait tant multiplié: & en fin il ſemble incroyable &

presque ridicule de dire que tant de personnes se soient garanties de tant & tant d'habits infectés, qui ont esté espars & desrobés dans la ville, & qu'elles n'aient peu se garantir d'vne valise, & de cent vallises auec tant de sentinelles mises dans Ponte-Decimo & loing de la ville : en quoy on voit combien de difficultés s'opposent à ceste commune opinion.

M. Ie confesse que ie ne sçay que respondre.

F. On ne peut rien respondre qui satisface, parce que tout est fondé sur l'experience : mais passons outre. Si la peste se pouuoit engendrer par vn fomes, il seroit impossible qu'vne ville ou Prouince vne fois empestée s'en deliurast iamais. Et ceste raison à mon auis est tres-forte : car qui est le Prince si seuere & si soigneux qui se puisse promettre qu'en vne sienne ville ou Prouince bien peuplée, on ne desrobe ou cache de tels habits ou vestements en telle abondance, que si vne vallise de semblables choses a esté suffisante en multipliant d'apporter la peste en vne sienne ville, ne croye que par la mesme multiplication de tant elle s'y doiue conseruer eternellement : & pour ne retourner en arriere pour chercher des exemples des autres pestes, parlons de la nostre, laquelle demeure tousiours deuant nos yeux, & qu'on voye, si de tant de paires de draps & autres meubles qu'on a porté dans l'hospital on en a retiré la moitié pour estre purifiée, & qu'on considere combien on en a desrobé ou caché sans les purifier, qui suffiroiēt à conseruer la peste 100. ans en ceste Seigneurie. Ie ne parle point de ceux qu'on a desrobés en la vallée de Pozzeuere, & de

Bisagno

Biſagno, parce que chacun ſçait qu'ils ſont ſans nombre: mais entrons dans la ville; croiez-vous, Meſſieurs, que pluſieurs, voire vne infinité de perſonnes, pour la crainte de perdre leurs meubles dans l'Hoſpital, ou pour ne ſe voir ſaccager dans leurs maiſons par les Corbeaux, n'ayent caché ceux qui eſtoiẽt infectez, de telle façon qu'ils n'ont point eſté ſubiets à la diſpoſition des Commiſſaires?

M. I'en ſuis aſſeuré, veu que pluſieurs ont eſté pendus par leur gorge pour ceſte occaſion, mais ie crois bien que comme aux autres meſchancetez on ne chaſtie pas tous ceux qui ont failly, ainſi & moins en ceſte-cy qui ne ſemble point vne meſchanceté, puis qu'on a ſoing de conſeruer ſes meubles propres: dauantage, combien y en a-il qui ont eu la peſte, & en ſont gueris, ſans que les Commiſſaires l'ayent ſceu?

F. Et combien ſont-ils morts de peſte, leſquels ou par ignorance, ou pour fauoriſer les parens des morts on a iugé ſans ſoupçon, les meubles deſquels pourtant n'ont point eſté eſſorez? & à ce propos ie prendray la hardieſſe de reciter pour le moins cent accidens de peſte, qui ſont aduenus dans la ville en des lieux remplis de perſonnes & de meubles, & bien que les accidens fuſſent tres-euidens, & euſſent eſté dénoncez, mais fauoriſez, & que le maniment des meubles y fuſt grand, on n'a pourtant vſé d'aucune diligence pour les nettoyer, mais pour ne nuire à perſonne ie tairay le reſte, ſuffit que chacun ſçait que ie dis la verité. Grand Dieu, ſi vne petite quantité de tels meubles qu'il fault pour remplir vne valiſe a peu pro-

duire vne si grande mortalité en ceste Seigneurie, & si tant d'argent despendu, tant de sentinelles, & tant de soing n'ont de rien seruy contre si peu de meubles qui estoient loing de la ville, comment peut-on iamais esperer de pouuoir nettoier vne infinité de meubles infectez en vne ville si peuplée, où tant de personnes sont mortes ou deuenuës malades de la peste?

M. Ceste raison veritablement est bien vne de celles qui sont fondées sur la simple & pure experience.

R. Ie confesse encore que la raison est forte: bien qu'on pourroit respondre que la peste a continué autant que l'infection des vestemens a duré, & qu'auec le temps l'air les a nettoyez en despit de ceux qui ne l'õt voulu faire. Ie ne crois pas qu'on puisse respondre autre chose.

F. Ie suis asseuré que vous voyez bien, Monsieur, que telle response ne satisfait nullement, parce que si vne petite quantité de meubles portée à Pontedecimo deux ans auant la peste de Milan, laquelle vint à finir auec l'année 1577. a peu tellemẽt multiplier que dans Genes elle ayt fait mourir 200.300. 400. personnes le iour, outre vn pareil nombre dans l'Hospital, à quelle occasion vne si grande quantité qui s'est infectée de nouueau dans la ville, & par les vilages n'a produit la mesme, voire vne plus grande ruyne? veritablement ie ne vois point à cecy aucune response, d'autant que de dire que l'air l'aye nettoyée dans huict iours en despit des hommes, & qu'elle ne l'aye voulu faire en la petite quantité de la valise par l'espace presque de deux années, Vous me

pardonnerez Monsieur, mais cela semble ridicule.

M. Ie crois que venant vne autre peste, si on n'aportoit aucun soing à purifier les vestemens & les meubles, & à se conseruer, on cognoistroit soudainement si lesdits meubles & vestemens peuuent estre cause de la peste, parce que où l'on les trouueroit estant si contagieux, & sans estre purifiez, il est certain qu'elle s'y conserueroit eternellement, & mesme qu'elle croistroit tousiours necessairemẽt, puis que la cause s'augmenteroit: que si l'on voyoit d'vn autre costé que sans les purifier aucunement, ains la ville se trouuant remplie de tels meubles la peste cessast soudainement, ie crois que l'opinion de Monsieur Facio, accompagnée de tant de raisons, & confirmée par vne telle experience, seroit veritable: mais nous ne sçaurions faire ces experiences, car à peine nous souuenons-nous de celle de l'an mil cinq cens vingt-huict, & parauanture n'en verrons-nous point d'autre que celles-cy, Dieu nous en face la grace.

F. Vous me faictes souuenir, Monsieur, auec vos paroles, qui veritablement touchent la force de cest affaire, de quelques nouuelles raisons, ausquelles ie m'asseure que Monsieur Ratto se rendra incontinent, & partant en confirmation de ce que vous dictes, nous ne demeurerions point sur ceste doubte, si dans quinze ou vingt ans nous esprouuions trois ou quatre fois la peste (dont Dieu nous vueille autant preseruer que nous la meritons,) parce que nous cognoistrions par les experiences toutes claires, com-

bien eſt foible ceſte braue opinion des veſtemens, laquelle s'en iroit auſſi toſt hors de l'eſprit des hommes, auec tres-grande merueille de la vanité de tant de conſeils & aduis qu'on a donnez par cy-deuant touchant ces veſtemens, & pour empeſcher le commerce.

M. Ie le crois auſſi, mais l'impoſſibilité de l'experience nous fait demeurer en ceſte difficulté.

F. Laquelle puis que les experiences faictes par Hippocrate, Galien, Paulus, Aëtius & les autres Princes de la Medecine, n'ont peu deſnoüer, ny les raiſons qu'on a tiré de leur doctrine, ny celles qu'on a nouuellement produites, ny tant d'experiences que nous auons obſeruées en ceſte peſte; aſſeurément les experiences qui ſont frequentes parmy pluſieurs peuples de delà les monts la deſnoüerõt. Ie crois que tout le monde ſçait qu'en pluſieurs lieux d'Allemagne on voit preſque continuellement des accidens de peſte.

M. Comment, accidens de peſte?

F. Oüy accidens de peſte, c'eſt à dire des perſonnes qui meurent preſque ſoudainement, auec bubons, charbons, & pourpre.

M. Doncques la peſte y regne continuellement?

F. La peſte n'y regne point, parce que comme nous auons deſia arreſté, la peſte eſt vne maladie vniuerſelle; que ſi en vne ville, ou en tout vn pays vn ou deux viennent à mourir en la façon que nous auons dicte, on ne doit pas pourtant dire que la peſte y ſoit.

M. Pourquoy donc ne s'eſtend-elle par la conta-

gion? & d'accidens de peste ne se fait peste? encores que parauenture ils fuyent en sorte que la contagion ne se peut estendre.

F. Ils s'enfuyent voirement, car ils dorment ensemble, & les viuants se vestent des habits des morts, & auec tout cecy il n'y a point de communication, parce que la cause commune manque: nous voyons doncques par ceste experience la foiblesse de la contagion, laquelle sans doubte est plus grande en paroles qu'en effect.

M. D'où viennent ces accidens en Allemagne?

F. Ie n'y feus iamais, & ne prendray pas la hardiesse d'en parler librement: ie crois bien que les estuues qui sont frequentes en ce pays-là, engendrent beaucoup de pourriture, à laquelle sont grandement subiects ceux qui ont accoustumé d'habiter en ces petites maisonnettes chaudes & humides: & me souuiens d'auoir appris icy à Genes de quelques Allemans, que ces accidens ne se voient point par toute l'Allemaigne, mais seulement en quelques pays où il y a des eaues qui croupissent, toutesfois ie confesse ne sçauoir pas beaucoup touchant ce pays-là: suffit que tout le monde sçait ces accidens de peste qui s'y voyent continuellement.

M. Ie croirois qu'vn tel exemple pourroit suffisamment prouuer que les habits de ceux qui ont la peste ne sont point contagieux, en sorte qu'ils puissent, en multipliant, porter la peste.

F. Ainsi le crois-je encore, mais passons plus auant, la peste qui tous les trois ans afflige l'Egypte, est cognuë à tout le monde, laquelle sans

consideration aucune des vestemens, cesse lors que le Soleil entre au Lyon.

M. Vous me faictes souuenir de l'auoir leuë en Iean Leon, & i'ay mesme oüy dire à plusieurs qu'elle afflige semblablement Constantinople, mais peut-estre ce sont pestes d'vne autre façon.

F. Outre les susdicts, ceux qui ont esté en ces pays-là, & qui demeurent maintenant à Genes, tesmoignent le mesme, lesquels disent qu'au grand Caire, tres-peuplé entre toutes les villes d'Egypte, deux mille personnes sont mortes en vn iour de la peste, laquelle a esté quelquesfois tres-cruelle en Constantinople, & toutesfois excepté quelque riche, lequel à cause que le mal est contagieux se conserue comme nous-nous conseruons de fiebures malignes, de la gale, & semblables maladies contagieuses: tous les autres qui sont en nombre infiny, sans se conseruer, & sans aucun soin, se hantent, & apres la mort de trente ou quarante mille personnes, sans qu'on purifie en aucune façon les habits qui ont esté à l'entour de ceux qui sont morts, ou qui ont esté malades, la peste cesse, les accidens de laquelle sont bubons, charbons, & pourpre, bien que les charbons abondent dauantage aux regions chaudes, comme les bubons aux froides: & la nature des charbons, comme sçait Monsieur Ratto, est beaucoup plus venimeuse & pestilente que celle des bubons: ie dis maintenant, si dans vne ville comme le grand Caire & Constantinople, sans parler de Paris & autres villes où sont enfermés tant d'habits des

infectez qu'on en rempliroit cent milles valises, la peste s'esteint d'elle-mesme; comment est-il possible qu'il entre en la pensée des hommes, qu'vn sac de tels vestemens puisse porter la peste en quelque ville?& en fin s'il est raisõnable qu'en ceste maladie nous recourions pour nous en informer à ceux qui en ont la practique, alons au nom de Dieu, où la peste est familiere:& si nous voyons là que les vestemens des infectez n'y sont point suffisans à conseruer la peste où elle regne, qui deuroit estre bien aisé, comme sera-il possible de croire qu'ils soient suffisans de la porter où elle n'est pas, qui est bien plus mal aisé? parce que il est bien plus facile de faire boüillir vne eauë qui est desia beaucoup chaude, que celle qui est glacée.

M. Dites-moy ie vous prie, les autres pays qui sont proches du grand Caire, de Constantinople, & de Paris endurent-ils les mesmes miseres?

F. Qui les endure, qui non, sinon que les vents meridionaux, par exemple, peuuent disposer vn lieu plus qu'vn autre.

M. Ie croiois que les pays qui ne s'infectent point, feissent plus grande garde sur les passages.

F. Voire, ils n'en font aucune, ains tous les autres pays trafiquent auec celuy qui est empesté: & dernierement toutes les Prouinces de France ont trafiqué auec Paris, cruellement affligé de la peste, & auec tout cela pas vne n'en a esté infectée, si elle n'a eu la mesme cause que Paris: encore que la France pour estre voisine d'Italie, semble vouloir deuenir Italiẽne, en ce qu'elle va imitant quelqu'vnes de nos diligences, pour se

garentir de la peste.

M. A la verité ces experiences sont telles, que celuy est bien obstiné qui n'y adiouste foy. Mais d'où vient vne si grande crainte en Italie, qu'on porte la peste à la maison, qu'il faut fermer estroitement les passages, & ne donner pas seulement l'entrée aux lettres qu'on apporte? car il ne me semble pas raisonnable de croire qu'vne si grãde ignorance y regne.

F. C'est vne des choses qui m'a causé vne grande merueille, & qui m'a rendu quelque temps estonné, considerant les beaux esprits des Italiens, & en fin ie me suis porté à ceste opinion, que l'amour demesuré que nous auons pour nos vies est la seule cause de ceste crainte desreiglée, ce que pour accourcir mon discours, ie ne preuueray point dauantage: suffit que les susdites experiences n'endurent aucune replique; mais pour oster entierement l'occasion d'ergoter, & de cauiller, faisons-en l'experience en nostre ville, sans courir dauantage ny au Leuant, ny au Ponant. Tous nos vieillards qui se souuiennent encores de la peste qui affligea ceste republique l'année mil cinq cens vingt-huict, recitent que pendant qu'il y auoit vne infinité de vestemens infectez dans ceste ville, qui estoit deserte à cause de ceux qui s'en estoient fuys, & des morts, tous les villageois pauures & riches, sains & malades, & mesmes auec leurs enfleures & bosses fraischemẽt ouuertes, entrerent dedãs, tant pour receuoir la desirée liberté qu'André Doria leur apporta, auquel cette republicque est obligée de la vie, que pour la crainte de sainct Pol, & là sans faire quarantaine,

ny purifier aucunemẽt les veſtemẽts,ils ſe meſlerent tous enſemble, permettant le trafic à toutes ſortes de pays & de perſonnes, & auec tout cela la peſte ne s'alluma point comme pluſieurs croyoient, ains elle s'eſteignit en telle ſorte, que ceſte Seigneurie n'a reſſenti aucun accident de peſte tant petit ſoit-il depuis 51. an: & qui nie ces experiences, nie auſſi que le feu ſoit chaud.

R. Ie confeſſe de ne ſçauoir que reſpondre,& que vos raiſons ſont plus fortes que les miennes, & n'ay point de honte de m'eſtre abuſé auec vne ſi bonne compagnie, mais les raiſons que nous alleguaſmes la ſeconde iournée ne me laiſſent point gouſter ceſte nouuelle opinion.

M. Ceux-cy ſont hommes proprement,puis qu'ils ſe laiſſent commander à la raiſon, qui ſeule nous faict differer des autres animaux,& certes la modeſtie qui reluit en Monſieur Ratto m'eſt tant aggreable, que ie m'eſtime obligé à toutes les occaſions qui s'offriront d'en parler honnorablement, & de la loüer, & ie penſe qu'en cecy particulierement on cognoiſt les habiles hommes d'auec les ignorans, leſquels eſbloüis par la fumée de leur arrogance, s'enuieilliſſent ſi fort en leurs ſimpleſſes,que nulle raiſon,bien que forte, ne ſuffiſt pour les en retirer.

R. Vous m'obligés trop, Monſieur, de rapporter à la modeſtie, ce que parauenture eſt deu à mon ignorance: ie confeſſe neantmoins de ne ſçauoir que reſpondre, & peut-eſtre que quelque autre donneroit à Monſieur Facio la ſatisfaction que ie puis luy donner moy-meſme.

F. Ces parolles confirment la modeſtie & la loüa-

ble doctrine que le Seigneur Estiẽne a dite. Mais le Soleil qui se cache me deffend de respondre auiourd'huy aux raisons qui battent au contraire, & pense bien que leur force me doit esguillõner à dire demain quelque chose qui peut-estre ne vous sera point desagreable: mais pour ne me retirer de nuict, ie vous baise les mains, allons Monsieur.

R. Et moy aussi.

M. Vous aués raison, allés à la bonne heure, ie sçay que nous auons passé la iournée entiere.

Fin de la cinquiesme Iournée.



SIXIESME IOVRNEE.

M. IL me semble Monsieur, que vous venés aujourd'huy, & bien à l'aise & tout pensif.

R. Ne vous semble-il pas, Monsieur, que i'aye raison de l'estre? car plus ie considere ceste nouvelle opinion qui a esté si bien preuuée, & combien la vieille est commune & enracinée, tant plus ie delibere de ne m'affectionner à aucune tant soit elle commune, & en apparence fondée sur le bronze.

M. Il me semble, quoy que ie ne voye gueres auant, que vous avés raison, puis que nous sommes si aisés à nous tromper aux choses claires, & qui sont tous les iours deuant nos yeux: mais c'est bien vne merueille, que le monde ait vescu par tant de siecles en vne si grande erreur, bien que parauenture il reste encore à Monsieur Facio quelque lieuës de chemin malaisées à cause des raisons que vous luy proposastes la seconde iournée.

R. Ie ne crois point que ce soit vne merueille que le monde viue quelquesfois en erreur, s'il est vray que le faillir soit propre au monde: & ne crois point qu'il luy soit beaucoup difficile de satisfaire aux raisons contraires, par les fondemens qu'il a posés, bien que ie desire d'entendre comment il croit desnoüer quelques difficultés

qui luy demeurent encores: & si ie ne me trompe, il me semble que ie le vois entrer dans la porte de la ville.

M. Il est vray c'est luy: & veritablement celuy-là seroit bien meschant qui ne loüeroit le trauail qu'il a soustenu en ceste matiere.

R. Il le seroit, sans doute; & de faict ie cognois maintenant qu'il faut trauailler son esprit, si l'on veut deuenir maistre en la cognoissance des choses; & que de s'arrester sur les authoritez, oste souuentesfois à l'homme le moyen de voir comme il se trompe. Ie ne dis pas cecy afin qu'il ne faille estimer grandement l'authorité des grands personnages, ains le doit-on faire, car il n'est pas raisonnable de croire que des hommes si excellents ayent parlé sans grande raison; mais ie dis bien, qu'on en doit faire cas lors qu'vn homme studieux, esueillé par l'authorité, examine par apres la matiere, comme si l'authorité n'estoit point.

M. Aués-vous eu bien chaud en venant, Monsieur?

F. Point, que celuy que m'a faict sentir la crainte de vous faire trop attendre.

R. Vous pouuiés venir sans inquietude, parce que ie ne viens aussi que d'arriuer.

M. Si vous nous donnés autant de satisfaction comme vous nous en donastes hier, nous demeurerons entierement consolés.

F. Dieu m'en face la grace: & afin que cela soit, ie collige premierement de ce que nous auōs desia dit la nature de la peste, & de l'air pestilent, fondement de tout nostre discours: car nous auons

arresté que la peste est vne maladie commune, mortelle, bornée d'vn petit espace de temps, le plus souuent contagieuse, & tousiours produite d'vne cause commune en acte: & auons dict que l'air pestilent est celuy qui est remply de petits corps venimeux, qu'il reçoit des choses qui sont dedans ou à l'entour de la terre, lequel estāt attiré par la respiration, a la force de rendre les hommes malades, & de les faire mourir.

M. Doncques si ces petits corps venimeux, que vous dictes, ne s'esleuoient de la terre, il ne seroit pas possible que l'air deuint pestilent?

F. Cela est si clair qu'il n'a pas besoing de preuue: & de cecy, comme i'estime, ont puisé leur erreur ceux qui traictant de l'air empesté, s'ils eussent bien pris garde à la cause qui le produit, ils ne feussent point courus à la preuue de la pourriture d'iceluy en la peste, ny à tant d'autres erreurs: & peut-estre que Fracastor n'eust pas creu que l'air pestilent afflige d'auantage les riches que les pauures: comme nous monstrerons en respondant aux doctes & apparentes raisons de Monsieur Ratto: à la premiere desquels ie dis que d'autāt que ceste ville est située en vn terroir pierreux, ie me persuaderay facilement qu'elle iouyroit d'vn air mediocrement doux, si elle n'estoit si exposée aux vents meridionaux, comme tout le monde voit, lesquels elle reçoit dans son enceinte auec tant d'humidité, qu'il y a bien peu de villes qui soient si humides en semblables saisons. Il est bien vray que si elle estoit basse, & en vn terroir marescageux, comme Pise, Maremé, & comme Cranon, estant d'ailleurs fort au-

strale & peuplée, elle seroit sans doubte beau-
coup plus affligée de la peste & autres maladies
populaires (encore quelle le soit assés souuent
de celles-cy,) & la peste d'auiourd'huy eust esté
tres-cruelle: mais parce qu'elle est située sur vn
escueil, elle s'est aucunement garantie de sa fu-
reur; comme Taso en fut garantie, qui neant-
moins ressentit la peste, quoy qu'elle ne fut point
battue des vents meridionaux comme Genes,
mais elle l'eust plus cruellement ressentie, com-
me dit Galien, si elle eust esté australe, & en lieu
bas, comme Cranon.

M. Comment se peut-il accorder ce que vous di-
tes, veu que cest air est estimé fort subtil de tout
le monde?

F. L'air de Genes n'est point subtil pour estre plus
exposé à la Tramõtane que les autres villes, mais
pource qu'il est en vn terroir pierreux pour la
plus grande partie, lequel ne produit aucunes
vapeurs qui puissent moderer la subtilité que la
Tramontane produict en l'air: Et partant cest air
n'est point subtil, sinon lors que les vents de la
terre soufflent. Maintenant pour passer à l'autre
difficulté, ie diray en confirmation de tout ce
que nous auons dit touchant la peste, que tout
ainsi que les causes pestilentes peuuent estre plus
ou moins aigues & violentes, les pestes aussi sont
plus ou moins cruelles & venimeuses, & differen-
tes ensemble en plusieurs choses, & entre les au-
tres en ceste-cy. que les vnes sont plus furieuses
que les autres: cõme par exẽple, ceste peste de l'an
1579. a esté biẽ cruelle; mais celle de l'ã 1528. le fut
dauãtage, & celle de l'an 1348. encore plus, quoy
que toutes soient venuës de la pestilẽce de l'air,

laquelle en l'an 79. fust moindre qu'en l'an 28. & en cestuy-cy, qu'en l'an 348.

M. D'où vient ceste difference?

F. Nous auons desia declaré que c'est que l'air pestilent, & comme la pourriture s'engendre de l'air chaud & humide, lesquelles qualitez, pour estre des accidẽs sont subiettes au plus & au moins, & mesme quant à la durée: d'où vient plus grande, moindre, plus ou moins actiue, plus ou moins profonde pourriture, de laquelle sortent les semences ou petits corps plus ou moins venimeux, en plus grand ou plus petit nombre, qui durent plus long temps ou non, & de differentes analogies: & de ces diuersitez des causes, sort necessairement la difference qu'on voit aux pestes, qui sont leurs effects: or auec ce discours, qui est tres-veritable & reel, on respond à plusieurs doubtes, & premieremẽt, on voit que la doctrine d'Aëtius, & des autres n'a point de lieu, qui veulent qu'en toute peste, les animaux sans raison meurent premierement, se persuadant paraduanture que l'air pestilent soit pourry, ce que nous auons monstré estre faux: & quand nous le supposerions, il nous resteroit encore vn nouueau subiect d'admiration, en ce que de tres-habiles hommes ont laissé par escrit, que les oiseaux meurent premieremẽt, comme s'il estoit plus raisonnable que la pourriture de l'air commençast aux parties plus haultes, & non pas en celle qui a plus de meslange, qui est la plus proche de la terre & des eaux: & ie ne vois non-plus auec quel fondemẽt ils veulent que les animaux terrestres meurent les premiers aux pestes qui procedent des exhalaisons & vapeurs de

la terre: comme par exemple aux tremblemens de terre, parce que c'est vne chose tres-claire que ces animaux, (soient raisonnables ou non) meurent plus-tost, qui sont plus proches des souspiraulx, d'où sort l'exhalaison, ou bien les animaux qui paissent l'herbe venimeuse: au reste, ie suis de leur opiniõ, que les animaux sans raison meurẽt quelquefois en la peste: que s'ils meurent pour l'analogie qu'ils ont auec les semences pestilentes, ie confesse que ie n'en puis parler que de la sorte qu'on dict, que l'aymant tire le fer: & partãt quãd nous voiõs mourir les brebis seules, ou les bœufs, nous demeurons muets, & pleins d'estonnemẽt. Mais aux autres pestes, les animaux sans raison meurent lors qu'elles sont furieuses, qui est quãd le venin est plus cruel en qualité, & plus abondãt en quantité. Ce qu'on ne lit point estre arriué qu'aux grãdes pestes, comme en celle que descrit Villan & Boccace de l'an 1348. bien qu'aucunesfois par voye d'analogie, elle commence aux brutes, & auec le surcroist de la pourriture qui s'engendre d'iceux, finist aux hõmes, comme à Rome au temps de Lepidus & Scæuola: que si les oiseaux ne sont point morts en ceste nostre peste, il ne s'en fault point estonner, parce qu'encores que la constitution de l'air ait esté australe presque vn an entier, elle n'a toutesfois duré en sa violence sinon en Octobre & Nouembre, & iusques au mitan de Decembre, laquelle soudainement fust rabatuë par l'Hyuer aquilonaire, outre qu'on ne sçait pas s'il en est mort quelques-vns en Nouẽb. Or, que les riches meurent plus-tost, & plus facilement que les pauures aux pestes qui viennent

de l'air, excusez-moy, ie ne pense pas qu'on le puisse soustenir; ains au contraire, par les raisons & les experiences que nous dirons apres, les pauures meurent plus facilement, & plus promptement que les riches : ce qui ne vient point de la contagion, de laquelle les pauures pour estre bien souuent plus ignorans que les riches se sçauent moins garentir, mais bien d'autres causes, & premierement de la nature des corps des pauures, lesquels ordinairement sont plus disposez à la pourriture que ceux des riches, veu que les riches sont communément plus raisonnables & amateurs de la vie, & partant plus reiglés en toutes leurs actions, mais specialemẽt en celles du boire, & manger : car on sçait que leurs alimens sont meilleurs, & moins excrementeux que ceux des pauures, & dauantage les riches ne mangẽt point à toute heure, & pendãt qu'ils trauaillẽt ne s'enyurent point, particulierement en Italie, comme font les pauures; & puis les riches dorment dans des bons licts, & aux heures ordonnées, & veillent aussi conuenablement, & font exercice & se reposent : en vn mot, ils sont plus prudens en tout ce qui appartient à la vie : d'où vient que les corps des pauures abondent plus en opilations, & excremens que ceux des riches, & par consequent selon Galien & tous les Medecins, ils sont plus disposez à la pourriture : que si cela est aux autres villes, à plus forte raison à Genes, parce que la partie du peuple qui est miserable est presque sans nombre.

R. Si les corps des riches ont plus de sang que ceux des pauures, & s'ils sont moins secs & moins ac-

coustumez au trauail, pourquoy ne sont-ils plus propres à la pourriture?

F. Par-ce que les pauures ont ordinairement les corps plus secs d'vn sang loüable, mais plus humides d'vn sang vicieux, & sont tousiours plus remplis d'oppilations, à cause des aliments grossiers dont ils se nourrissent: & bien que les riches ne soient si accoustumez aux mesaises & trauaux, & partant qu'ils semblent plus foibles que les pauures, ceste foiblesse neantmoins consiste plustost aux muscles & aux joinctures (lesquels se relaschent par l'oysiueté, & le repos,) qu'aux membres de la vie, lesquels aux riches sõt presque tousiours doüez de plus grande santé, lors mesme qu'ils ne peuuent quelquefois mouuoir ny pieds ny mains: c'est pourquoy les riches resistent plus aisément aux causes pourrissantes que les pauures, & ie diray hardiment que qui pourroit faire preuue des venins pourrissãs, comme d'arsenic, en cent riches & cent pauures esgalement, les pauures mourroient les premiers. Outre que pour preuuer qu'en la peste qui naist des vents austrins, les pauures meurent plus facilement, on adiouste la raison tirée de la nature de l'air pestilent, qui n'est point pestilent esgalement par tout, mais plus aux quartiers & maisons où il y a plus de pourriture, laquelle se treuue tousiours en la multitude des pauures, ce qui est si sensible, qu'il n'a besoin d'aucune preuue: c'est pourquoy telles pestes attaquent tousiours premierement les pauures, comme ont experimenté dernierement les Venitiens & Padoüans, comme l'escrit Mercurial, & les Milanois

& Siciliens : celle qu'escrit Iean Villani, qui commença l'an 1346. & continua 47. & 48. attaqua premierement les femmes & petits enfans parmy les pauures: & celle que Mathieu Villani raconte, qui nasquit l'an 1360. & commença en Flandre & Brabant, estouffa le menu peuple : & pour ne rechercher d'autres exemples, ne sçait-on pas qu'en l'an 1528. la peste de toute l'Italie atterra premierement les pauures ? en vn mot on ne lit presque peste, ny ancienne ny moderne qui n'ait premierement ietté la fougue de sa rage sur les pauures que sur les riches.

M. On sçait toutesfois que l'an 1528. plusieurs riches moururent, & en la peste de Rome alleguée par Monsieur Ratto, les principaux seulement comme aussi plusieurs hommes de qualité en celle que Iean & Matthieu Villani racontent, que Monsieur Ratto a semblablement touchées.

F. Par nos fondemens on y respond facilement, & le mesme Tite-Liue à celle de Rome durant le Cõsulat de Marcellus & Flaccus, en disãt, que les principaux moururent par la coniuration que les femmes firent d'empoisonner leurs maris : pour les autres comme i'ay desia dict, elles ne sont pas toutes d'vne façon, ains elles differẽt en plusieurs choses, specialement en la grandeur: car lors que la constitution est fort longue & vehemente, il s'engendre vne grande & plus profonde pourriture, d'où sortent ces petits corps pestilents en quantité, & qualité plus dangereux & dommageables, & comme la flãme qui attaque, ensemble la paille, le bois sec, & le vert, si elle ne dure pas beaucoup, ne brusle que la paille: si elle dure da-

uantage, allume le bois plus sec : mais si elle dure longuement, elle dispose aussi le bois vert : ainsi ces petits corps ou semences pestilentes infectẽt tousiours auparauant les pauures, non pas tant parce qu'elles regnent plus longuemẽt dans leurs maisons, que d'autant que les pauures sont plus enclins à la pourriture. Que si par apres ces semences continuent en l'air par la mortalité des pauures, & par la vehemence de la constitution, il est necessaire qu'elles se multiplient, & s'estendẽt, en sorte qu'elles disposẽt les autres corps à la mesme pourriture, bien que les riches pour l'abondance des moyens qui mãquent aux pauures, soient tousiours priuilegiez parmy les autres, & la peste en laquelle cent pauures & cinq riches meurent, est tousiours plus memorable pour la mort des riches que des pauures : & pourtant la peste que descrit Matthieu Villani, qui commẽça en Angleterre l'an 1360. & s'estendit en France, Prouence, Auignon, Lombardie, & en toute l'Italie, dure dauantage en la memoire des hommes par la mort de neuf Cardinaux, & de septãte Prelats, que de cinquãte mille pauures qui en moururent. Il est bien vray, que quelquesfois la constitution est si violente, & par consequent la pourriture qui est venimeuse en quantité & qualité, croist de telle façõ qu'elle rẽplist par tout de vapeurs tres-pestilentes, lesquelles n'espargnent presque personne, comme il arriua en Damas l'an 1360. & au grand Caire où la peste en tua tant que ces Prouinces demeurerent presque sans habitãs: le mesme doit-on iuger de celle de Florence en l'an 1340. que Iean Villani descrit, qui fust plus

memorable pour la mort de plusieurs des principaux bourgeois que pour la mort d'vne infinité de pauures. Or il est mort paraduanture trente mille personnes en nostre peste, entre lesquelles à peine en nombrerez-vous cent de mediocre fortune, tout le reste n'est que peuple tres-pauure & miserable : & si parmy vn tel nombre il en fust mort 200. qui feussẽt recommandables, ou pour leur noblesse, ou pour leurs richesses, sãs doute la peste seroit plus espouuẽtable, & plus renõmée à cause de ces deux cens qui ne font aucun nombre parmy trente mille, que pour dix mille pauures qui seroient morts dauantage. Nous concluons donc que la peste produite par les vents meridionaux, rauage tousiours auparauant le pauure peuple, parce qu'il est plus enclin à la pourriture, comme il est clair par la raison & l'experience.

R. Et toutesfois Fracastor a esté d'autre opinion.

F. Fracastor veritablement a esté vn tres-bel esprit de nostre temps, comme on peut voir par ses œuures pleines de belles inuẽtions, & d'vne certaine grace, à faute de laquelle les œuures de plusieurs autres escriuains sont moins estimées ; mais entre autres choses, il me semble d'auoir veu dans ses escrits vne opinion vn peu trop hardie, touchant la force de la contagion, où l'on voit combien celle qu'il a euë, lors qu'il dict que les riches sont plus subiects à la peste qui vient de l'air, que les pauures, est esloignée de la verité par les raisõs que i'ay cy-dessus briefuement repliquées, & qu'elle repugne à la raison, parce que les corps des pauures pour l'ordinaire sõt pl⁹ cacochimes, pour parler selon nostre vsage, & partant plus dis-

posez à la peste, selon l'opinion de Galien : Dauantage, l'air en vne mesme ville n'est pas esgalement pestilent aux riches, & aux pauures : & si les pauures sont plus forts à porter des fardeaux, à hoüer, & cheminer, ils ne le sont pas tant neantmoins pour resister à la peste, cõme sont nõ seulement les riches, mais mesme les podagres, les boiteux, & ceux qui sont malades de quelque infirmité particuliere, comme nous monstrerons par nostre discours : elle repugne encores à l'experience de tãt de pestes, lesquelles ont tousiours affligé le menu peuple : & à ce propos, ie me souuiens d'auoir leu dans ses escrits, que les semences pestilentes sont entierement esteintes en ceux qui meurent de la peste, auec la chaleur naturelle, comme si ceste chaleur estoit necessaire pour la conseruation de ces semences, & encore pour leur generation, & comme si on ne sçauoit pas qu'vne infinité de ces semences s'engendrent sans la chaleur naturelle, & selon sa doctrine se conseruent aux vestemens, outre qu'il n'ameine aucune raison, escriuant vne chose entierement contraire à l'opinion commune, qui tient que ceux qui sont morts de la peste sont contagieux.

R. Paraduanture il la rend, quand il dict, à cause que la chaleur naturelle est esteinte.

F. I'ay desia monstré combien ceste raison est foible, car bien que la chaleur de la vie soit esteinte au cadauer, toutesfois sa chaleur naturelle entant que cadauer ne l'est point.

R. Il est vray, parce qu'il ne se pourriroit pas, mais il seroit desia pourry, & tourné en cendres.

M. Tout cela va bien, mais ie trouue fort estrange

que les riches ayēt esté si heureux en nostre peste, qu'ils n'ayent pas ressenty la moindre alteration de l'air pestilent, encores qu'il soit aucunement commun à tous.

F. Comment, qu'ils ne l'ont point ressentie? sçachez Monsieur, que l'air pestilent s'est fait sentir à tous en quelque façon : ie laisse à dire comme quelques-vns sont morts, qui se pouuoient dire riches, ou pour le moins à leur aise; au reste la plus grãde partie de ceux qui sōt demeurez apres la peste, tant les riches que les pauures, a ressenty l'alteration & les accidens d'icelle, parce qu'il y en a bien peu qui n'ayent eu quelque desir de vomir, ou vn vomissement, ou vn froid soudain par tout le corps, ou des vertiges : & quelques-vns passans plus outre, ont eu les langues fort blanches, vne pesante douleur de teste, ou biē vne douleur sous l'oreille, ou sous l'aisselle, & en l'aine: & plusieurs autres outre la douleur, vn manifeste commencement de bubon (encores que les vns l'ayent eu sans fiebure, & les autres auec fiebure) & sont gueris apres sans autre mal.

M. Ces accidēs sont arriuez à plusieurs, mais pourtant, ils n'auoient point la peste, & n'estoiēt point frappez, comme on dict.

F. C'est icy qu'il se fault bien entendre, parce que ce passage à mon aduis est beaucoup difficile : & premierement, on sçait que plusieurs de ceux qui ont senty ces vertiges, appetit de vomir, vomissement ou douleur de teste, ou froid par tout le corps, ou quelque accidēt de fiebure, n'ont point esté descouuerts, ny mesme visitez des Medecins, parce qu'ils sont promptement gueris, & possible

sans autre remede : quelques autres ausquels ces accidens ont duré plus long temps, ou ils les ont cachez, ou s'ils estoient plus vehemẽs, ils ont esté dénoncez & visitez des empiriques, & des Medecins encores, qui les ont presque tous declarez sans maladie pestilente : & quelques autres estans morts auec quelques vns des accidents susdits, sans toutesfois aucuns charbons, bubons, ou pourpre ont esté pareillemẽt iugez sans soupçon.

M. Croyez-vous qu'on les aye iugez sans remords de conscience ?

F. Ie crois qu'oüy, puis qu'ils ont iugé selon leur opinion.

M. I'ay oüy plusieurs Medecins de ceste ville iuger de mesme en pareils accidens, & partant ie crois qu'ils ont iugé conformément à leur opinion, & à la verité.

F. Ie ne dis pas cela, encore que i'aye oüy moy-mesme des Medecins consultans, & de grande estime, parler de quelques vns qui estoient attaquez de mesmes accidens que dessus, accõpagnez de bubons, & les iuger sans soupçon de mal pestilent, parce qu'ils voioient finir les accidens, encores que le bubon demeurast, lequel n'allant pas plus auant, & venant auec le temps à diminuer, les confirmoit en leur opinion.

M. I'ay tousiours oüy dire que la peste est vn mal qui presse grandement ceux qu'elle attaque : que si cela est, il faut dire que ceux qui ont si peu de mal, & qui guerissent si promptemẽt n'ont point la peste.

F. Si pour infectez, ils entẽdent pressez de la peste,

auec des accidents espouuentables, de grandes inquietudes, impatiences, ou de douleurs de teste fort cruelles, auec charbõs, bubons, ou pourpre & fiebures intolerables, mourant ou reschapant apres auoir enduré de tres-grãds maux, ie suis de leur opinion: mais si pour personnes infectees ils entendent, comme il le faut, tous ceux qui sont en quelque façõ trauaillés de ces semẽces pestilentes, ie m'escarte entierement de leur opinion.

M. Commẽt, croyés-vous que ceux qui ont senty si peu de mal feussent molestés des semences pestilentes?

F. Ie n'en doute aucunement.

M. Il faut donc dire que ces semenees ne sont pas toutes d'vne mesme sorte, puis qu'elles ostent la vie aux vns & ne font point de mal aux autres.

F. Vous aués tres-bien iugé, Monsieur, comme aussi les corps humains qui sont les patiens, ne sont pas tous d'vn mesme temperament & condition.

D. Il le faut croire ainsi; mais ces differences qui sont entre les semences & les corps humains me semblent si cachées, que ie ne vois point comme nostre entendement les puisse comprendre.

F. Ie crois que bien peu de choses peuuent satisfaire nostre entendement, & qu'il sera encores moins satisfaict de ces dernieres differences, attendu qu'il n'en peut attendre aucune ayde de nos sens: mais en ces passages difficiles, il faut auoir recours à la contemplation, & selon la coustume d'Aristote se seruir d'exemples & de similitudes sensibles, qui representent tellement ce

que nous cherchons, que l'esprit en soit aucunement satisfaict. A ce propos voicy vne similitude, qui selon mon opinion conuient fort bien. Ie crois que chacun cognoist vn fusil, auec lequel si vous frapés vne pierre, vous verrés vne infinité d'estincelles qui descendent sur plusieurs & diuerses amorces qui sont dessous : maintenant il faut considerer en ceste operation deux choses particulierement, à sçauoir les estincelles agissantes & les amorces patientes : & tout ainsi que de la part de l'agent, toutes les estincelles ne sont point d'vne esgalle vertu pour allumer, ainsi du costé du patiẽt, toutes les amorces ne sont point d'vne esgalle dispositiõ pour estre allumées. C'est pourquoy on voit vne grande varieté d'effects entre les amorces & les estincelles, car quelquesfois vne infinité d'estincelles descendra sur les amorces sans en allumer pas vne, & vne autresfois entre tant d'estincelles & d'amorces 5. ou 6. plus ou moins s'allumeront : il arriue encore que de 100. estincelles, les 50. s'attacheront, mais diuersement, parce que 30. par exemple se prendront en telle façon, que chacune estincelle bruslera son amorce, & nous en verrons 20. qui s'attacheront, mais apres auoir allumé vn peu d'amorce soudainement elles s'esteindront, & peut estre que l'on verra parmy ces 20. d'autres varietés : Car bien qu'elles s'esteignent toutes sans brusler leur amorce ; l'vne neantmoins s'esteint quelquesfois plus tard que les autres : & peut-on voir aussi qu'vne estincelle qui sembloit qu'elle deust brusler toute son amorce, pour auoir commencé son action auec furie s'esteindra plus-tost

qu'vne autre qui demeure dauantage sur la sienne, faisant apres moins de progrés. Ie crois qu'õ y voit encores beaucoup d'autres effets, desquels ie ne me souuiens point maintenãt, dõt la contẽplation à mon auis sert grandemẽt à nostre propos. Or si vne si grãde multitude d'estincelles qui ont accoustumé de faire vn feu, n'allume aucune amorce, il ne faut pas raporter cecy à la foiblesse de l'agent, mais bien des amorces qui ne sont point capables d'estre allumées par des estincelles d'vne telle vertu. Et quand les vnes s'allument & les autres non, ceste varieté peut proceder de la diuersité des amorces patientes, & des estincelles agentes, veu que tout ainsi qu'entre tant d'amorces, les vnes peuuent estre disposées à s'allumer & les autres non; ainsi entre tant d'estincelles, les vnes peuuent auoir la force d'allumer, les autres non: & cõme entre les amorces, les vnes sont plus propres à estre allumées & les autres moins, ainsi entre les estincelles les vnes ont plus de force que les autres: & bien que quelqu'vne qui est desia aux prinses auec son amorce, semble de s'auancer fort au cõmencement, neãtmoins elle finit assés tost son action, parce qu'elle treuue de la resistance du costé de l'amorce, qui par auanture n'a pas la disposition pour estre allumée par ceste estincelle: & peut-estre que si la mesme estincelle fut tõbée sur vne amorce mieux disposée, elle n'eust point trouué de la resistance qui l'eût empeschée de la brusler entierement.

D. Ie ne pense pas qu'on peut iamais treuuer aucune similitude qui representast mieux vostre conception, que celle-cy: & vous me faictes souuenir de celles qu'Aristote ameine en ses diuins dis-

cours touchant les songes, lesquels ie lisois il n'y a pas encores huict iours auec grand plaisir; où l'on voit que sans ses comparaisons de la chaleur, des effects du Soleil, & des miroirs, il ne nous eust iamais faict cognoistre la nature, ny les differences des songes, qu'on ne peut entendre que difficilement.

F. Il est vray, aussi n'ay-ie peu treuuer vn exemple plus propre pour faire entendre la varieté des effects pestilents: car comme toutes ces estincelles sont semences de feu, quoy qu'elles ne soient pas de pareille force; ainsi les semences qui sont les agens en la peste, bien qu'elles soient toutes pestilentes, ne sont pas d'vne esgale vertu, parce que les vnes viennent d'vne pourriture plus profonde, plus sale, & plus r'enfermée, les autres au contraire. Neantmoins les vnes & les autres different en elles-mesmes, parce que de celles qui sortent par exemple d'vne mesme pourriture, l'vne peut estre plus pleine que l'autre, & par consequent auoir plus de vertu, comme deux grains d'Arsenic ont plus de force qu'vn seul. Dauantage elles peuuent estre differentes en tenacité & autres façons que i'omets pour abreger. On voit encores plus clairement la mesme diuersité aux corps humains, lesquels à cause du mãger & boire, & des autres choses qui appartiẽnent à la vie, & à cause du sexe, de l'aage, de la complexion, du lieu, des humeurs, du dedans des opilations, & de tant d'autres moyẽs, sont si differẽs entre-eux, que ie ne pẽse pas qu'on puisse treuuer deux hõmes entre tant de milliõs tellemẽt semblables, qu'il n'y ayt aucune differẽce.

M. En cecy la nature est admirable, aymant si fort

la varieté, qu'on ne ſçauroit treuuer en tout le monde deux hommes entierement ſemblables.

F. On voit qu'en tous ſes ouurages elle s'y eſt fort eſtudiée, tellement que ce n'eſt pas de merueille, ſi pour la varieté des ſemences peſtilentes, & des corps humains, on voit tãt de diuers effects qu'ils ſont capables de confondre les eſprits de tous les hommes. Voyez dõc, Meſſieurs, comme l'exemple du fuſil s'accorde auec ma conception : car tout ainſi que ſi pas vne des eſtincelles ne ſe peut prendre à ces amorces, il eſt aſſeuré que la nature de ces amorces ne peut eſtre allumée par ces eſtincelles, qui toutesfois ſe prẽdront aux amorces d'vne autre nature: de meſme trouue-on quelquesfois certains petits corps ou ſemences peſtilentes, leſquelles ſe prennent aux brutes, & non point aux hõmes, d'où l'on voit la peſte en ceux-là, & non en ceux-cy, comme celle des bœufs que Fracaſtor eſcrit, laquelle commença l'an 1514. en Friol, & s'eſtendit en Lombardie : & comme teſmoigne Fernel, & le meſme Fracaſtor, auec les autheurs de l'agriculture, pluſieurs peſtes ſont ſuruenuës aux brutes, comme poules, porcs, & oyſeaux. Tout le monde ſçait celle des brebis deſcrite par Virgile: & Tite-Liue recite celle qui attaqua premieremẽt les bœufs, & puis les hommes. Dauantage comme toute eſtincelle ne s'attache point à ceſte amorce, de meſme toute ſemence peſtilente ne ſe prend point à ceſt homme. Pierre par exẽple reſpirera cent ſemẽces peſtilentes en ce lieu-cy, & en ce lieu-là, & ne ſera point infecté: il en reſpirera apres vne qui l'infectera, parce qu'elle ſera plus maligne & plᵘ forte, ou parauãture, il ſera plᵘ diſpoſé alors qu'aupara-

uãt. Et tout ainsi que si mille estincelles tõboient sur cent amorces, & que parmy ces cent il n'y en eust que quarante qui s'alumassent, cõme y estãt plus disposées, de mesme mille semẽces pestilentes entreront dans les corps de cẽt hommes, desquels quarante seulement seront infectés: & cõme on voit pareillement quelques estincelles qui semblent au commencement de vouloir brusler toute leur amorce, ainsi plusieurs semences pestilentes entrent dãs quelques corps, où apres auoir causé quelque alteration de fiebure, douleur de teste, vertige, foiblesse, brisement de membres, inquietude, desir de vomir, froid, & frissonnemẽt par tout le corps, (qui en temps de peste sõt tous accidens pestilents,) elles treuuent apres de la resistance, ou repoussées de la nature s'esteignent, ou finissent en vomissemens, en sueurs, abondantes vrines, quoy qu'elles soient aqueuses, & quelquesfois en apparence de bubon, & pourtãt plusieurs ont eu des douleurs, les autres des enfleures manifestes aux lieux accoustumez: & tout ainsi qu'entre les estincelles, qui sans brusler entierement leur amorce viennent à s'esteindre, les vnes s'esteignent plus-tost, les autres plus tard, & quelques-vnes encores apres auoir esté plus furieuses que les autres; ainsi entre les infectés, les vns guerissẽt plus-tost, les autres plus tard, les vns auec des plus grands accidens, & les autres auec des moindres. Et cõme ce seroit vne folie de dire, que le feu ne se seroit point pris à ces amorces, qui ont esté quelque peu bruslées, de mesme ce seroit vne pure vanité de penser, que les semẽces pestilentes ne sont point entrées dans ces corps

qui ont ſenty les ſuſdits accidents, & que ces accidens, comme pluſieurs Medecins ont dict, n'ont point eſté peſtilens, ny vrais effects de la peſte: comme, ſi pour les appeller peſtilents, il eſtoit neceſſaire que tous en mouruſſent, ou que les charbons, les bubõs, & le pourpre, auec vne violente fiebure les feiſſent mourir, ces Medecins ne ſe ſouuenans point de ce qu'ils ont ſi ſouuent en bouche, que le plus & le moins ne changēt point l'eſpece, & de ce qu'eſcrit Fernel, diſant que quelques fiebures peſtilentes laiſſent les marques des bubons, des charbons, & du pourpre, & quelques autres n'en laiſſent point du tout. Deux, par exēple ſont empeſtez, l'vn meurt, l'autre eſchappe, la diuerſe fin ne fait pas que tous deux n'ayēt eſté malades d'vne maladie peſtilēte, bien qu'elle ait eſté plus forte au mort, qu'en celuy qui eſt eſchappé, ou que la complexion vniuerſelle, ou des parties nobles du mort ayt eſté moins propre à reſiſter aux ſemences peſtilentes, que la complexion de celuy qui eſt eſchapé. On ſçait que le feu allumé en vne liure d'eſtoupes n'eſt pas ſi chaud comme celuy qui eſt allumé en vne demie liure de fer, ains le feu des eſtouppes paroiſt tiede, en comparaiſon de celuy du fer: dira-on pourtant que celuy-là n'eſt pas feu comme ceſtui-cy? non veritablement: ie dis donc que s'il ſemble raiſonnable à chacun, qu'entre dix mille eſtincelles, celles qui ſont plus ardētes, & qui tombent ſur des amorces qui ſont plus faciles à s'allumer, façent vn plus grand feu, que celles qui ſont moins ardentes, & qui tombēt ſur des amorces plus difficiles, pourquoy ne ſera-il vray, qu'entre tant de ſemences

pestilentes, le plus grand nombre, & les plus venimeuses qui ont saisi le menu populaire comme plus disposé à la pourriture, ainsi que nous auons dict, ayent causé vne grande perte? & le plus petit nombre, & les moins venimeuses ayent causé biẽ peu de mal parmy les riches, cõme y estãs moins disposez? car bien que les semences pestilentes se trouuent principalement là où est la plus grande pourriture, comme dans les maisons & quartiers des pauures, toutesfois les maisõs des riches n'en sont pas entierement affranchies; outre que l'air estãt si mobile, & à cause du vẽt qui souffle quelquefois, il n'est pas possible que quelque semẽce pestilente plus legere ne s'y coule : mais parce qu'ils sõt moins disposez à la pourriture, & qu'ils sont infectez par des semences moins venimeuses, ils se sont garẽtis de la mort, bien que presque tous ayent espreuué les effects de l'air pestilent, parce qu'ils ont ressenty quelqu'vn ou plusieurs des susdits accidens, quoy qu'on n'aye pas creu qu'ils eussent la peste, à cause qu'ils n'auoiẽt point des charbons, bubons, pourpre, ou vne grande fiebure.

M. On pourroit dire, s'ils auoient la peste, que par leur hantise ils auroiẽt causé la contagion, puis qu'ils auoient ces semences pestilẽtes qui en sont la cause.

F. Il est certain que la contagion se peut engẽdrer où il y a des semences pestilentes, mais non pas si facilement, comme nous auons desia monstré; or en ceux-là qui commencent d'estre attaquez, outre que les semences sont enfermées dans le corps, & ne sortẽt point à la peau auec charbons, bubons,

bubons, & pourpre, d'où se forme la contagion, que les empestez communiquent, la nature encore les suffoque apres le contraste qui produict ces accidens: parce que si cela n'estoit elles passeroient necessairement plus auant, en tuant ou enuoyant dehors ces marques susdites, puis que le venin & la nature humaine sont choses cõtraires: & i'ay obserué, que ceux qui estoient morts sans bubon, charbon, ou pourpre, ou soudainemẽt ne portoient aucune contagion, ny leurs vestemens aussi, ce qui ne vient que pour la susdite raison, parce que la nature de ceux-cy estant beaucoup inferieure à la force des semences, elle s'est renduë aussi sans beaucoup de resistance, n'ayant peu chasser au dehors ce venin.

R. De là vient qu'on a dict que ces morts ou malades estoient sans soupçon de maladies pestilẽtes.

F. Il est vray, parce que ces signes ne paroissoient point au dehors, mais ie crois neantmoins qu'il paroist desia combien ils se sont trompez.

R. Il ne sera donc pas en vain si nous considerons que cõme selõ la varieté de 3. sujets, à sçauoir des esprits, des humeurs, & des parties solides, la fieure produit varieté d'effects, & s'acquiert varieté de noms, ainsi la mesme semence pestilente produit diuers effects, de la varieté des subiets où elle se loge, parce que si elle attaque les esprits, la maladie finit promptement, comme la maladie populaire d'Angleterre qui finist soudainemẽt sans contagion en suant ou mourant: car si le malade suë & guerist, il fault dire que ceste semẽce a esté rabbatuë & esteinte par la nature: que si le malade ne suë point & meurt, la semence ne se pouuant

estendre iusques à la peau n'apporte point de cõtagion : mais si la semence se prend aux humeurs elle ne finist pas si tost, & croissant auec la pourriture, elle enuoye dehors les susdites marques, desquelles la cõtagion peut venir: c'est pourquoy tant s'en fault qu'il faille dire que ceux qui sont morts dans si peu de tẽps sans marques en la peau ne soient pas morts de la peste, qu'au contraire ils ont esté plus cruellemẽt attaqués que les autres.

F. Nous concluons donc, que ceste peste (comme les autres) a esté commune tãt aux riches qu'aux paures, & que les riches seroient morts si la cõstitution australe eust duré dauantage, & n'eust esté corrigée par la venuë de l'Aquilon, par l'espace de septante iours continuels, outre que la situation de la ville, & le terroir pierreux y ont beaucoup aydé, de maniere que ie puis dire, ce que dict Galien de Tasus, & Cranon, la constitution a esté pestilente à Genes, mais elle eust esté tres-pestilente en vn lieu bas, & en vn terroir humide, comme Pise, Mareme, & semblables: & la peste que Iean Villani raconte fust telle, qu'apres auoir estouffé vne grande multitude de pauures, (la constitution pestilente continuant) elle attaqua les riches, cõme eust faict la nostre si la cause d'vn si grãd mal eust autant duré: mais reuenant à la contagion, ie confesse que les maladies pestilentes sont cõtagieuses en toutes les trois sortes, à sçauoir, en maniãt les malades, leurs habits & de loing: mais il fault que ceste contagion aye des degrez, puis que vous la croyez aussi facile aux accidẽs de la peste, cõme il est facile à vn petit feu dont l'amorce est disposée, de causer vn embra-

ſement vniuerſel:& au contraire, ie la crois ſi difficile, particulierement par la voye du fomes, qu'elle ne peut nullement cauſer la peſte, & ie ne puis quitter l'opinion de ceux-là qui tiennẽt que les maladies peſtilentes ſont moins contagieuſes que la gale, & quand on ſuppoſeroit qu'elles le ſeroient eſgallement, nous voyons par experiẽce que la gale ne s'eſtend point, & ne deuient point commune: que ſi vous vouliez ſouſtenir que les maladies peſtilentes ſont plus contagieuſes que la gale, vous auriez à combattre auec les experiences plus claires que le Soleil, auec leſquelles nous monſtraſmes hier que les veſtemẽs des empeſtez ne peuuent cauſer la peſte, encores qu'ils ſoient contagieux: & on peut reſpondre à l'argument de la poſſibilité en pluſieurs façõs, entre les autres ce que nous reſpondiſmes hier en parlant de la gale, laquelle quoy que contagieuſe, & que paraduanture il y ayt continuellement cent galleux dans vne ville, on ne voit iamais pourtant qu'elle deuienne cõmune, pour la ſeule difficulté de la propagation, laquelle difficulté eſt ſemblable ou plus grãde aux maladies peſtilentes: outre qu'il me ſera loiſible de former le meſme argument contre vous, en demandant ſi par le moyen des habits d'vn galeux quelqu'vn ſe peut infecter, ie crois que chacun dira qu'oüy: Ie demãde apres ſi vn autre qui touche ou manie le galeux ou ſes habits, peut prendre la galle ou non, ſi on dict que non, on nie la contagion en la gale, qui ſe preuue par le ſens; ſi on dict qu'oüy, i'ay le fondement de mon opinion, parce qu'apres ceſtuy-cy vn autre ſe peut infecter, puis quatre, puis cent

mille, d'où viẽt qu'vne maladie vulgaire s'en formera contre l'experience. On peut encores respondre, que ceste possibilité suppose necessairement deux choses, à sçauoir, les semences fort propres, & le patient tellemẽt disposé, qu'en maniant les vestemẽs du malade il s'infecte, dequoy ie dõneray vn exemple. Ie prens vne petite corde, pour la rompre à deux mains, on demande s'il est possible que ie la rompe, si ie respons qu'oüy, ie dis qu'il est possible & impossible; possible, si i'ay la force si grande que la corde n'y puisse resister; impossible, si la force de la corde ne cedde point à la vigueur de mes bras, ainsi en est-il d'vn qui manie les vestemens d'vn qui a la peste.

R. On suppose tousiours la force de l'agent, & la disposition du patient.

F. Si la supposition est vraye, ie suis de ceste opinion: mais elle ne l'est pas, comme on voit par les susdites experiences, où l'agent mãque, parce que parmy tant de personnes qui manient les vestemens des empestez, il n'est pas croyable qu'il ne s'en trouue quelqu'vn qui soit disposé à prendre la peste. Si doncques les vestemens des empestez que tãt de personnes manient, & portent sur le dos, au grand Caire, à Constantinople, à Paris & ailleurs n'offencent personne, il faut necessairement confesser, ou que ces semences n'y sont point, ou qu'elles n'ont point la force qu'on croit communément.

M. On peut doncques hanter auec les empestez, comme auec les galeux.

F. On le doit beaucoup moins, non pas tãt pour la facilité de la contagion, comme pour le danger:

i'ameneray vn exemple de deux qui fautent fur deux murailles, toutes deux de la largeur de deux coudées, mais l'vne eft efleuée de cent coudées, & l'autre d'vne coudée feulement: or qui ne fçait que chacun fera plus hardy de fauter, & de courir fur la baffe que fur la haute, non pas que la commodité foit plus grãde en celle-là, qu'en celle-cy, puis qu'elles font d'vne efgalle largeur, mais pour la difference du peril, parce que celuy qui tomberoit de la baffe, il ne receuroit que peu ou point de mal: mais celuy qui tomberoit de la haute feroit manifeftement en danger de mourir. Ainfi la conuerfation d'vn galeux ne peut caufer que la gale, mais celle d'vn qui a la pefte, bien que la contagion en foit plus difficile, peut plus facilement donner la mort, comme la conuerfation d'vn qui a vne fiebure maligne, auec pourpre fans pefte, eft encore dangereufe: car nous auons veu par experience que quelqu'vn en maniant la perfonne, les excremens, & les habits d'vn tel malade a pris la mefme fieure, bien qu'entre dix, les huict qui ont fait la mefme chofe n'ayent receu aucun dommage: & quoy qu'on voye que pour les vifiter, leur toucher la main, le pouls, & les habits, les perfonnes ne s'infectent point, neantmoins i'eftimerois que ce feroit vn acte de folie, fi quelqu'vn les hantoit volontairement: & tiendray pour regle generale qu'on doit cõuerfer prudemment auec ceux qui ont vne maladie contagieufe, & mefme qui foit peftilente, encores que l'effect de la contagion n'en arriue que difficilement: mais de croire qu'on a la pefte pour auoir touché la main, ou le manteau de l'empefté, ie l'eftime

plus dangereux pour l'alteration de l'esprit, que pour maladie qu'on aye prise. On voit donques que ceste raison fondée sur la contagion, qui est l'Achille de la cõmune croyance, tombe de soymesme pour les raisons & les experiēces susdites. Maintenāt en ce qui touche l'armée de Ferdinād, & des Venitiens, encores qu'on puisse dire que ces exēples ne repugnent point à nostre opinion, qui tient que la peste ne se peut point engendrer d'vne cause particuliere, cõme d'vne, ou de deux charges d'habits de personnes infectez, comme on sçait pareillement, que pour vingt sacs de grain pourry que le peuple de Cõstantinople, par maniere de dire auroit mãgé, la peste ne s'engendreroit pas pour cela dans la ville, ny aucune autre maladie populaire, oüy bien s'il en mangeoit deux mois continuellement, dans lequel temps on n'en pourroit si peu manger qui ne peut seruir de cause commune à vne maladie commune : de mesme vne si grande multitude de pestiferez, & vne si grande abondance d'habits, comme celle que peut charrier vne armée, ne peut estre appellée cause particuliere, comme deux charges seulement, bien qu'on puisse semblablemēt respondre, que c'est autre chose de parler des infectez, & autre chose de leurs habits, parce que les infectez corrompent l'air de leur demeure, mais les habits, quoy qu'ils soient pleins de semences pestilentes ne l'alterent point, outre que celuy qui manie les malades ou morts de la peste, ou leurs excremens, s'infecte plus facilement que celuy qui manie seulement leurs habits : & les habits qu'on vient d'oster d'alentour des malades sont

plus contagieux que ceux dans lesquels ils ont esté auparauant : & partant quand on diroit que toute vne armée entrant dans vne ville, auec vne multitude de malades, & de leurs habits, pourroit comme vne cause commune engendrer la peste, on ne diroit rien qui fust contraire à nostre opinion : toutesfois ie ne crois point que l'armée portast ceste grande peste en Espagne : ie crois bien Torella, quand il dist que le Roy enuoya sa fille en Flãdre auec ses nauires, & que depuis leur retour la peste affligea l'Espagne, mais pourtant il ne s'ensuit pas que les nauires la portassent, dãs lesquelles plusieurs deuindrent malades & moururent à cause des eauës pourries, & si ceste peste s'espandit par tout, c'est vne folie en cherchant la cause d'auoir recours à ceste armée.

M. Il semble neantmoins qu'il le faille croire, puis qu'ils n'en recogneurent point d'autre.

F. C'est là où consiste toute ceste difficulté, parce qu'il arriua à Torella, & aux autres Medecins de ce temps-là ; (ne considerans pas la constitution precedente de l'air, vraye cause de ceste peste,) ce qui aduint à plusieurs autres, comme en l'an 1548. aux Medecins d'Italie, qui creurent que ces quatre galeres Geneuoises auoient apporté la peste du Leuant en Italie, & maintenant à tous nous autres, qui auons estimé qu'on l'auoit apportée de Lombardie dans vne vallise, & auparauant aux Venitiens & Padoüans, qui ont pẽsé qu'vn homme de Trente la leur auoit apportée : or comme i'ay dict cy-dessus, on prend facilement vne cause pour vne autre, & mesme la faulse au lieu de la vraye, comme s'accordant mieux auec nos sens:

& ie me fouuiens de plufieurs en cefte pefte, lefquels apres auoir mangé & beu vne quantité de laict & de vin,& fait plufieurs autres desbauches, en furent attaints & moururent,& à caufe de cette forte opinion rendirent coulpable de leur mal vne corde qu'ils auoient touchée auec leurs habits,ou vn baifer de leur commere qui auoit eu le mal, & ie pourrois raconter vne infinité de tels exemples, par lefquels on voit clairement la vanité de ces opinions : On peut dire de la pefte de Venife,ce qu'on a dit de celle d'Efpagne, biẽ que ie croye qu'vne grande armée, (comme celle qui alla cõtre Emanuel,ayãt pour Capitaine le mefme Doge,& qui fuft fi fort trauaillée de la pefte,)en defchargeant tant de malades auec leurs habits dans Venife,aye peu infecter parmy vne fi grãde multitude huict peut-eftre de cent qui manierent les perfonnes, les excrements, ou les habits des malades,& toutesfois elle ne s'eftẽdit point, ains finift affez toft fans fortir de la ville : & cefte maladie ne merite point le nom de pefte,ie dis celle de la ville,car celle de l'armée fut tres-grande, & fort commune,& produite d'vne caufe cõmune, c'eft à dire des eauës corrompuës,comme dit Sabellicus; mais celle de la ville furẽt plufieurs accidẽs de pefte qui vindrent de la grãde cõuerfatiõ, nõ pas des ces veftemens, mais des malades mefmes : où i'eftime qu'il eft fort vtile de confiderer ce qu'on peut facilement cõprendre de la nature de la pefte, à fçauoir qu'il y a bien de la difference entre la pefte, & les accidens peftilens; parce que s'il ne mouroit tous les iours en cefte ville qu'vne perfonne auec tous les accidens peftilẽts,

on ne peut pas dire auec raison que la peste y soit qui est vne maladie commune, qui en frappe & tuë plusieurs en peu de temps : que si quelqu'vn dit que celle-là fut vne vraye peste, à cause de la mort parauanture de 25. ou 30. mille personnes, ie responds que l'effort de la mortalité fut en l'armée, & non pas dans la ville. Ie ne diray rien de la peste de Tripoly que Falope recite, puis qu'elle confirme nostre opinion: parce que si elle nasquit, non d'vn fomes, mais de l'air remply de vapeurs pestilentes qui s'engendrerent dans ceste boutique, qui estoit pleine de marchandises, & auoit esté fermée l'espace de trois ans, on peut dire qu'elle fut semblable à celles qui s'engendrent des cauernes. Ie responds à la peste d'Allemagne que quelques scelerats semerent çà & là en demandant si ce fut vne vraye peste, ou quelque accident de peste: que si ce fut peste, c'est vne folie de croire, que ces meschans la peussent semer, si quelques accidens pestilens nous sommes d'accord: Et Brace merite d'estre excusé n'estant point medecin, car il falloit qu'il escriuit le bruit de ce temps là, qui estoit qu'vn soldat l'auoit apportée de Pise, & l'auoit secrettement consignée dans le giron d'vne femme. Mais Oddo, Altomarus, l'Ingrassia & les autres escriuains modernes meritent la mesme excuse que les Medecins de Milan, de Venise, & de Genes, en croyant que les pestes recentes ont esté apportées en leur pais dans vne valize. Et Guichardin escriuant que la peste nasquit à Milan, à cause des vestements qu'on y auoit apportés de Biagrasse, où la peste auoit desia commencé, escrit le

bruict commun, & l'opinion des Medecins de ce temps là, lesquels meritent plus grand blasme que les nostres, parce qu'on sçait que l'année 1524. la peste fut fort commune à Genes, & en Lombardie, & nous ne manquons point de vieillards qui se souuiennent de la constitution australe qui estoit alors, qui ne fut point recognuë de ces Medecins, & partant ils creurent qu'il mourut cinquãte mille personnes dans Milan, selon le tesmoignage de Guichardin, à cause de quatre lambeaux qu'on y apporta de Biagrasse. Mais nos Medecins ne sont pas si reprochables, parce que la constitution de l'air n'a pas esté semblable à Milan, Venise & Genes comme elle fust en l'année 1524. ains plusieurs constitutions sont aduenuës en diuerses saisons, ce qui a peu facilement entretenir l'opinion touchant la contagion. I'ay consideré le lieu de Fracastor, que le moindre escholier iugera n'estre point correct pour plusieurs causes, mais particulierement pource qu'il n'est pas croyable que Fracastor ne sçeut que la peste que Thucidide a escritte, venoit de l'air pestilent, comme on voit clairement par Galien, & le mesme Thucidide: & ne sçauroit-on tirer de ses escrits qu'il s'accordast auec la commune opinion, à quoy les studieux doiuent prendre garde, car ce seroit vn cas bien estrange, qu'vn homme si estimé en traictant de la contagion qui saisist le cœur des hommes, n'eust pas seulement escrit deux mots de ceste si facile propagation & de ce qu'on croit que la peste se peut porter çà & là dans les habits, s'il eut esté de ceste opinion.

M. Pourquoy ne l'a-il doncques refutée?

F Parce que parauanture il ne s'est pas souuenu des moyens, car il y a des hommes ausquels bien que quelques opinions vulgaires ne plaisent point, ils ne les veulent pas neantmoins estouffer, ou peut-estre qu'ils ne se souuiennent point des arguments qui le pourroient faire.

M. Mais ie treuue bien estrange comme dit M. R. que les Princes soient si rigoureux sans raison, car on voit combien ils craignent d'attirer la peste chez eux. Ce qui paroist estre iuste, tant à cause du meur conseil qu'ils y apportent, que du grand fruict qu'ils en retirent, en garantissant leurs estats.

F. Les Princes le plus souuent ne sont point Medecins, & aux choses qui regardent la medecine ils suiuent le conseil des Medecins : ausquels m'addressant ie leur dis ou vous fermés les passages & defendés le trafic pour garentir vos Prouinces de la peste, ou de quelques accidens pestilens: si c'est pour ces accidens vous aués raison, car ie ne nie point qu'il ne puisse arriuer qu'vne pellice ou chose semblable, qui aura esté à l'entour d'vn pestiferé,& portée en vostre pais dans vne balle ou vallise bien fermée ne puisse faire mourir ou deuenir malade quelqu'vn d'vne maladie pestilente, encore peut-estre que qui en voudroit faire la preuue industrieusement il se trouueroit bien trompé : mais si vous-vous trauaillés ainsi pour fuir la peste, vostre trauail est inutile, tant parce qu'elle ne s'engendre point d'vne cause particuliere, & qu'il est impossible que ces accidens pestilens qui naistront d'vne

pellice, multiplient tellement qu'ils produisent la peste, comme nous auons desia monstré, comme aussi parce que auec toute vostre doctrine, vous n'empescherés iamais que la peste ne naisse par la vehemence des vents du Midy en vostre pais: vous pourrés bien auec ce soin diminuer la mortalité, comme par exemple si 40. mille personnes deuoient mourir, faire qu'il en meure dix ou quinze milles moins, mais si vous croyés en demeurant seulement aux passages d'euiter la peste, ô que vous-vous trompés grandement, & combien d'autres se sont trompés auec vous, lesquels en se contentans de bien garder leurs limites ont oublié les prouisions qui eussent esté grandement profitables à leur patrie: & tout ainsi que ceux qui deffendent les villes assiegées, & qui sans experience, en abandonnant la muraille plus foible & où les ennemis sont les plus forts, tournent toutes leurs armes du costé qui est inexpugnable, & où les ennemis sont tres foibles, vous vous armés bien pour la defence de vostre pais, en repoussant au loing toutes sortes d'habits & de lettres qui viennent des lieux, qui sont à grād peine suspects, & ne prenez pas garde à la constitution de l'air pestilent, qui se moque de la vanité de vos pensées. Or il nous en est arriué de mesme, car auec tout nostre soing extraordinaire contre ceste valise, en disant la chanson que qui ne touche n'est point compere, nous n'auons point pris garde à la constitution de l'air pestilent, laquelle a esté quasi palpable en ce lieu, si elle fust iamais sensible ailleurs. Et le mesme est arriué aux Venitiens & Padouans, lesquels

s'estants tournés auec toute leur force à esteindre la contagion de Trente, n'ont point descouuert la constitution australe qui a duré plusieurs mois, comme dict Mercurial, ny mesme que la peste affligeoit presque toute l'Europe, L'Austriche, la Transsiluanie,& autres nations d'Allemagne, la Friole, Venise, Padoüe, Milan, la Calabre, la Sicile, & l'Esclauonie.

M. Il n'y a doncques aucune diligence qui puisse garantir vne Prouince de la peste?

F. Ie crois qu'il est impossible d'euiter par aucun moyen humain celle qui vient du soufle des vẽts meridionaux.

M. Donc toute la diligence qu'on y apportera sera inutile?

F. La diligẽce qui est faicte auec raison n'est point inutile,ains tres-profitable: non pas pour éuiter la peste, mais pour rabattre sa violence, laquelle consiste en la mort de plusieurs: or les prouisiõs que les Princes font bien à propos, seruent à diminuer la mortalité en conseruant plusieurs en vie, lesquels pour le peu de soin qu'on a de ce qui est necessaire,mourroient miserablement.

M. Mais pour redire les raisons de M. Ratto, ce mal de Naples qui est venu comme on sçait des Indes, & qui est vne maladie si vniuerselle en toute l'Europe, & presque en toute l'Asie, & qui a causé de tres-grands dommages en Affrique, semble bien affoiblir vostre opinion.

F. Plusieurs choses m'ont faict souuent estimer que Fracastor estoit vn bel esprit, mais le discours qu'il a faict sur les causes du mal de Naples (duquel il traicte sous le nom de Siffilide) me

l'a confirmé dauantage. Et si ce qu'il escrit comme tres-asseuré est veritable, qu'on a veu ce mal presque en mesme temps en Italie, en Allemagne, en Espagne, en France, en Scythie, & que plusieurs l'ont ressenty sans aucune contagion, & qu'il a esté predit par les Astronomes, & cōme dit Iean Leon qu'il aye faict de tels rauages en Barbarie, que la dixiéme partie n'en soit point reschappée, & qu'en Atlante & la Numidie on ne l'aye pas seulement ressenty, ains que mesme les Napolisés de Barbarie, en se faisant porter en Numidie ont esté gueris sans autres remedes, il faut accorder auec Fracastor, qu'vne telle maladie n'est point venuë dans les Nauires des Indes, mais de la malice de l'air, prouenuë de l'estat du Ciel & des Estoilles, & particulierement de la conionction de Saturne, Iupiter & Mars: qui arriuant rarement & durant long temps à cause du mouuement tardif de Saturne, est vne cōionction tres-puissante, d'où les Astronomes predisent tousiours de nouuelles & grandes maladies. Et c'est comme vne chose fatale, dit Fracastor, que de temps en temps naissent & renaissent quelques maladies communes qui semblēt entierement nouuelles, comme en l'an 1482. vne sorte de mal de costé, qui enuahist toute l'Italie, le mal des yeux courant apres par tout, & quelques ans apres vne espece de fiebures qu'on appelloit lentilles, & puis la peste des bœufs, & peut-estre que nos nepueux verront d'autres maladies comme les anciens ont veu le mentagra au temps de Tibere, laquelle s'esteignist cōme on voit que le mal de Naples va s'esteignant,

& peut estre que la course de cent années estant terminée, qui sera en l'an 1595. on ne le verra plus en nostre hemisphere, & Fracastor dict qu'il est croyable que ce mal a esté autresfois dans le monde, & qu'auec le temps il y doiue retourner: & partant qui veut trauailler son esprit, & chercher diligemment la cause des choses, comme il a fait en tenant mieux la bride à sa croyance, il cognoistra combien souuent les opinions vulgaires sont mal fondées : & pour n'allonger dauantage ce discours, i'obmets volontairement plusieurs choses, que ie pourrois adiouster à ceste matiere: qu'en dictes-vous, Monsieur?

R. Que les studieux sont grandement obligez à Fracastor, pour auoir ouuert les yeux à plusieurs en la recherche de quelques causes, & particulierement de celle du mal de Naples, lequel ayant commencé de se faire voir en Italie en l'an 1495. tous les hommes creurent constamment qu'il s'estoit espandu en tout le vieux monde par la seule contagion des personnes infectées, qui estoient venuës de nouueau; & peut-estre qu'vne telle opinion eust tousiours duré si Fracastor ne l'eust examinée, & n'eust monstré auec de combiẽ foibles fondemẽs elle est entrée en la croyãce des hommes, à sçauoir que Naples estant assiegée on y trouua des soldats qui estoient venus auec Christofle Colomb, infectés de ce mal, & que par artifice les Italiens les firent couler en l'armée Françoise, comme escrit Falope, comme si on ne sçauoit pas que Charles VIII. Roy de Frãce, sans aucun siege, & mesme sans rompre vne lance, prit auec la ville de Naples, tout le Royaume : &

comme si ce mal qui estoit nouueau, en faisant mourir les Frãçois à la façon de la peste, de victorieux, les deust rendre vaincus : or l'on voit dans les escrits des grãds personnages de choses estrãges, & qui semblent des oracles à qui ne les veut point examiner, mais elles deuiennent ridicules à l'endroit de ceux, qui ne se contentans point de l'authorité, en recherchent soigneusement la raison.

F. Ce que Manard escrit ne me semble pas moins ridicule, disãt que le mal de Naples prit son commencement d'vne courtisane fort renommée à Valẽce d'Espagne, qui auoit couché auec vn Lepreux, & qu'elle en infecta 400. autres, quelques-vns desquels suiuirent Charles en Italie : laquelle opinion suppose que la Lepre des Arabes, & l'elephãtiasis des Grecs est vne mesme chose, auec le mal de Naples, ce que Leonicene & Fracastor refutent par leurs escrits, parce que dit-il, ceste lepre par la conuersation de ceste femme, degenera au mal de Naples : or ie vous laisse à penser, Messieurs, s'il y a de l'apparence ; & pour abbreger, il semble selon Manard que ceste grãde difficulté d'estre nouueau, & engendré par la seule contagion soit claire & desnoüée sans beaucoup de peine.

M. On sçait neantmoins qu'on trouue ce mal en l'Isle Espagnolle.

R. Parce qu'il y est autant familier comme la lepre en Egypte, & en Iudée.

F. Si ma memoire ne me trompe, il me semble d'auoir entendu des Medecins & des Historiens encores, qu'vne certaine maladie regne en quelques

endroicts du nouueau monde, qu'ils disent estre semblable à celle-cy que nous appellons mal de Naples, mais ils disent aussi qu'elle est fort legere & familiere à ce peuple-là: ce que s'il est vray, il fault confesser qu'il y a grande difference entre ce mal-là & celuy de Naples: & qui en voudra sçauoir la verité, peut-estre qu'il verra que le mal de Naples ressemble plustost à l'elephantiasis des Grecs, qu'à la maladie des Indes.

M. Vous ne pouuez nier qu'on n'aye descouuert ce mal parmy nous, depuis qu'on a trouué le nouueau monde.

F. Que concluez-vous par là?

M. Ie conclus qu'il naist où il se treuue.

F. Ie ne vois pas si clairement que ce mal de Naples se trouue en ce pays-là; dauantage qu'vne chose ayt esté trouuée apres vne autre, cela ne faict pas que la premiere soit cause de la seconde: La peste est familiere en Egypte, si doncques elle venoit en Italie, concluroit-on qu'elle vint d'Egypte? non veritablement.

R. Vous vous pourriez encores seruir de ceste raison, qui est biē forte, & de laquelle vous vous estes seruy contre la cōmune opinion de la peste; parce que si le mal de Naples a peu croistre par tout le monde auec tant de furie, à cause de trois nauires qui retournerent auec Christofle Colomb, comment peut-il auoir perdu sa force maintenant? pourquoy n'est-il allé plustost en croissant, puis que la contagion, & la cause d'icelle s'augmentoient, tant parce qu'il estoit desia espars, comme à cause de soixante flottes plus grandes qui sont depuis reuenuës des Indes?

M. Ils dirõt peut-estre qu'il s'est familiarisé parmy nous, comme auec eux.
F. Ils ne sçauroient; parce qu'il naist en ce pays-là ainsi doux & benin, ou à cause de l'air, ou du boire & manger, parce que vne maladie commune, comme dit Galien, ne peut venir d'ailleurs, ny pareillement se conseruer : & Falope me fait estonner quand il dict que selon Hipp. il y a trois causes des maladies communes, à sçauoir le manger & boire, l'air, & les actions humaines : premierement, ie voudrois voir ce passage d'Hipp. qui dit plustost le contraire comme il me semble, ne voulant point d'autre cause commune que l'air, comme nous auons desia monstré : dauantage, supposons que ce passage soit d'Hipp. comment peut dire Falope, que le mal de Naples est commun, parce qu'il a sa cause commune, qui sont les actions humaines, à sçauoir s'entre-toucher & manier? veu que si cela est, le mal de Naples doit auoir esté de tout temps.
M. Il veut peut-estre dire que la cause a esté le fomes qu'on a apporté des Indes, mais que venant à croistre, il s'espandit par le moyen de telles actions.
F. Il le deuoit dire comme cela, puis qu'il auoit ceste opinion, mais il ne l'a pas dict pour éuiter parauenture l'inconuenient qui en naistroit, c'est à dire qu'vn mal si commun ayt vne cause particuliere, ce qui est contraire à la raison, à l'authorité d'Hipp. & à l'experience qu'on a des maladies communes, comme nous auons desia prouué, d'où ie cognois d'autant plus la grande difficulté qui se trouue en la recherche de la cause des cho-

ses: mais si les hommes doiuent pancher du costé où la raison a plus d'apparence, ils doiuent à mon aduis suiure l'opinion de Fracastor, touchant les causes du mal de Naples, & bien que nous concediõs qu'on l'ayt apporté des Indes, nostre opinion touchant la peste ne s'en affoiblist point, ains s'en fortifie, parce que si le mal de Naples ne se prend que par contagion, il faut croire qu'il ne nous quittera iamais, puis que nous n'auons peu nous en affranchir en l'espace de 87. années qu'il nous afflige: s'il est donc impossible de nettoyer le monde du mal de Naples, qui se prend plus difficilement que la peste, à plus forte raison ne se pourra-on iamais nettoyer de celle cy, mais l'experience faisant voir le contraire, monstre que la peste ne se prend point par contagion.

M. Cependant le vulgaire estime vne grande experience celle des religieuses, mais plus grande celle des deux hospitaux, où il y a tãt de malades, ausquels si l'air eust esté pestilent, il se fust plus particulieremẽt attaché qu'aux personnes saines.

F. Encores que ceste difficulté comme vous dites ne soit fascheuse qu'au vulgaire, si despleust-elle beaucoup à vn Medecin qui ne se prise pas peu: à laquelle auec nos fondemens, il est aisé de respondre: & premierement, il n'est pas veritable que tous les Monasteres se soient conseruez sans aucun accident de peste, parce qu'il mourut vne religieuse à saincte Marthe auec vn bubon, & i'en ay guery vne autre qui auoit la mesme marque, & d'autres encores auec d'autres accidẽs de peste tous visibles: il en mourut vne sans bubon ny charbon au Monastere de sainct Sebastien, qui

auoit des signes encores plus dangereux, bien que pour ne scandaliser le lieu, on ne les iugea point pour estre accidens de peste; mais supposons que toutes les Religieuses ayent esté garenties de tout mal, que s'en-suit-il pour cela ?

M. Que le grand soin qu'elles ont eu pour se garder de la contagion les a conseruées, qui n'eust de rien seruy si l'air eust esté pestilent.

F. Nous auons desia monstré que c'est que l'air pestilent, & qu'il n'est point egalement tel dans vne ville infectée: les Monasteres des Religieuses sont fort nets, & peut-estre plus que les maisons des riches, & partant la mesme response que nous auons faict au doute touchant les riches, sert à celuy des Monasteres, outre que les Religieuses en tel temps s'exposent moins à l'air que les autres, parce qu'elles dorment la nuict dans leurs chambres, & sont presque tout le iour dans le cœur, c'est pourquoy il ne se faut point estonner si elles ont ioüy de ce priuilege, & si ceux qui n'entendent point la nature de la peste ont proposé ces difficultés & plusieurs autres: & pour monstrer dauantage la foiblesse de celuy qui a mis en auant ceste difficulté, ie demãde si quinze mille personnes se sont garanties dans Genes auec les valées de Bisagno, & Possauere ?

M. Comment, quinze mille, plus de cinquante mille.

F. Pourquoy n'ont-elles donc esté frappées parmy tant de morts & de malades qui estoient enseuelis dans la peste iusques à la gorge.

R. Ils respondront que leurs corps n'y estoient point disposez.

F. Grand Dieu, s'ils ne trouuent point estrange que quarante mille pauures personnes se soient garanties parmy la peste, où l'air est beaucoup plus pestilent, pourquoy s'estonneront-ils que mille Dames presque toutes nobles, sobres, & enfermées en des lieux fort nets, & où l'air est moins corrompu, se soient garanties de la peste? comme si la responsе qu'ils donnent pour les cinquante mille déreglées ne valoit rien pour mille qui viuent sobrement, encores qu'elles fussent logées en mesme lieu.

R. Ie suis fort satisfaict de ce que vous dictes.

M. Et moy aussi, mais ie ne sçay si vous pouuez dire le mesme des Hospitaux.

F. Ie me souuiens qu'au mois d'Auril ie feus au grand Hospital (lequel on ferme aux malades au temps de la mortalité) pour faire sortir sept ou huict femmes auec des bubons & charbons ouuerts, qui y auoient esté introduites par vn bourgeois de Pieuerane, village qui est esloigné d'vn mille de la ville, & plusieurs autres y entrerent encores qui estoient infectez, que les seruiteurs de là dedans toucherent & seruirent, sans que iamais aucun d'entr'eux prist la peste, horsmis vn sommeillier, qui depuis quatre mois, vers la fin d'Aoust beut tant de vin de Pierre-noire, qui est fort violent, qu'vne fiebure pestilente le saisist, auec des resueries, & ensemble deux ou trois charbons sur les iambes, & qui mourut dans trois iours, & neantmoins il seruoit & manioit toutes choses, les charbons estans ja dehors, de maniere, que si on deuoit deuenir malade dans l'Hospital pour la hantise des pestiferez, ils le

deuoient deuenir alors, & mourir treſtous de la peſte: & toutesfois perſonne, excepté luy ne le fut; qui ne hanta auec aucun au dehors, & duquel on ſçait le deſordre qu'il commit en beuuant: & veritablement c'eſtoit vne choſe ridicule, que durant ſa maladie on l'examinoit auec vne grãde diligence, pour ſçauoir auec qui il auoit eſté ce iour, ceſte ſepmaine, & ce mois, quoy qu'on ſçeuſt le deſordre du vin, qu'il eſtoit d'vne complexion aduſte, & en vne pareille ſaiſon, en temps de peſte, & qu'on cogneuſt trop clairement la cauſe de ſa maladie: & bien qu'on trouuaſt qu'il n'auoit hanté auec perſonne, parce qu'il y auoit long temps qu'il ne ſortoit point de l'Hoſpital, on creuſt neantmoins aſſeurément qu'il eſtoit mort pour auoir ſeulement frequenté auec quelqu'vn, ſans penſer à la vraye cauſe de ſon mal: on ſçait que le petit Hoſpital des incurables ne reçoit que les phtiſiques, hydropiques, Napoliſes, & autres attaints de maladies incurables, comme chancres, lepres, fiſtules & ſemblables: or ſi le Medecin qui me propoſa ce doubte euſt conſideré que ces malades ſont plus aduantageuſement armez contre la peſte que les autres qui ſont ſains, peut-eſtre qu'il ne l'euſt pas faict auec tant de hardieſſe.

M. Comment, ils ſont plus aduantageuſement armez?

F. Ouy Monſieur, parce que la nature ayant accouſtumé d'enuoyer toutes les humeurs vicieuſes en ces playes, ou parties malades; les ſemences peſtilentes eſpargnant les parties nobles, ſe purgent & ſe diſſipent plus facilement.

R. Et partant on voit que plusieurs en temps de peste affoiblissent, ou font quelque playe aux parties moins nobles, afin que la nature aye vn lieu pour y enuoyer le venin, lequel sans cela paraduenture se tourneroit vers le cœur, ou le cerueau, auec vn manifeste danger : & de là vient qu'en tel temps ces personnes-là, & celles qui ont la goutte, ou quelque autre infirmité se preseruent plus facilement de la peste.

M. I'ay oüy de bon cœur ce que vous auez dict des Hospitaux, ie crois que chacun en sera satisfaict, & que les plus fortes machines de vostre opinion se doiuent tourner contre le mal Galantin, lequel prouenãt de l'air a presque couru toute l'Europe, sans espargner ny pauures ny riches.

F. Cest argument qui semble le plus fort de l'opinion contraire, tombe de soy-mesme, la nature de l'air pestilent estant cogneuë, laquelle consiste entierement aux vapeurs & semences pestilentes engendrées materiellement de la pourriture, laquelle ne se faict point en l'air, mais en la terre: & bien que l'air soit corrompu, & au mal galantin, & en la peste, le vice & la cause d'iceluy en l'vn & en l'autre sont bien differens, parce que le vice qui se treuue en l'air pestilent, n'est autre que la vapeur ou semence pestilente, & au mal galantin vne simple intemperie & immoderation : & la cause formelle en l'air pestilent ne vient point de l'air, mais de la pourriture engendrée en la terre du pays où la peste se trouue ; mais la cause formelle du mal galantin naist du vice de l'air, qui vient de la Mer mediterranée, ou des lieux plus esloignez.

Or l'air austral qui produit la peste ne la produit point comme austral, mais comme pestilent, duquel la cause formelle vient, comme i'ay desia dict, de la terre du propre pays : laquelle n'est pas semblable par tout, puis que la pourriture s'engendre plus en vn lieu qu'en vn autre : d'où l'on voit que l'air austral comme tel, est commun à tous ceux qui sont exposez aux vents meridionaux tant riches que pauures, parce qu'il entre tel dans le pays : & si l'air austral y entroit pestilent, sans doubte il seroit commun à tous : mais il n'y entre point, ains y deuient pestilent, & partant il n'est pas commun à tous esgalement, car il regne dauantage où il y a des pourritures plus grandes : & nous auons desia monstré qu'elles le sont tousiours parmy le peuple & les pauures, & partant l'argument ne vault rien, l'air austral est commun à tous, doncques le pestilent le doit estre ; parce que n'estant pas commun à tous, vous voyez Messieurs, qu'il offence dauantage ceux-là que ceux-cy, & l'austral qui est commun à tous peut remplir facilement toutes les testes, & produire le mal galantin.

M. Si le mal galantin vient sans autre moyen de l'air humide & froid, qui entre comme cela dans le pays ; & la peste aussi de l'air humide ; mais par l'entremise non seulement de la pourriture, ains encores des semences pestilentes. Donques les causes qui concourent à la generation de la peste, sont en plus grand nombre que celles du mal galantin : aussi n'est-ce pas sans raison si la cause d'vn grand effect, comme

la peste est plus grande que la cause d'vn petit, tel que celuy-là.

F. Vous aués fort bien tiré vostre conclusion M. & i'y adiouste pour plus grande preuue, qu'encores qu'on fust d'acord que l'air est égalemenc pestilent en tout vn pais, il n'infecteroit pas pourtant les hommes si facilement que le vent de Midy les appesantit, parce qu'il est d'autant plus mal-aisé d'infecter que causer vne fluxion, qu'il est plus difficile de corrompre que d'alterer, or le mal Galantin est vne alteration que toute legere constitution de l'air est capable de produire; mais pour infecter les hommes, qui est autant que les corrompre, toute constitution australe n'est pas suffisante, mais il faut qu'elle soit longue & vehemente, & que la disposition des corps soit grande, puis que toutes les choses sont naturellement portées à leur propre conseruation: de là vient que ces maux Galantins arriuent souuent, c'est à dire ces vniuerselles, & salutaires maladies; mais les pestilentes rarement: d'où ie concluds que si la peste qui vient de l'air infecté n'est trescruelle, elle ne sera iamais si commune que le mal Galantin, & quand mesmes elle seroit trescruelle, elle ne seroit iamais commune aux riches comme aux pauures, comme on voit en la peste de l'année 1528. & en celle de 1348. Et quãd bien nous accorderions que l'air fust esgalement pestilent & dans les maisons des riches, & dans celles des pauures, toutesfois les corps de ceux-là sont tousiours moins disposez à la peste, que de ceux-cy. Vous voyés donc Messieurs, que

ceste raison du mal Galantin qui sembloit estre si forte, se desnouë & se destruit d'elle-mesme, pour vous monstrer combien la cognoissance du fondement est necessaire en toute difficulté, car nous n'auons pas plustost entendu la nature de la peste & de l'air pestilent, que toutes les difficultés ont cessé.

M. Me voila content : mais toutesfois c'est vne grande merueille que ceste peste venant de l'air, elle aye plustost attaqué vn lieu qu'vn autre, cõme Ceriane, Ponte-Decimo & Nerui, & vn quartier de la ville qu'vn autre, comme Serazano, plustost que Pré.

F. Ie ne crois pas qu'on puisse treuuer aucune peste quoy que grande & vniuerselle, où l'on ne puisse former le mesme doute. Mercurial escrit que les Venitiens & les Padouans l'ont ressentie dernieremẽt, & que les Milanois n'en ont point esté garantis, & Mathieu Villani, si i'ay bonne memoire, dit que la peste vniuerselle de l'an 1348. qui rauagea tout le monde auec l'Italie, n'offença pas beaucoup Milan ; & le mesme Mercurial asseure d'auoir leu dans l'Historien Brescian, que Bresse auec tous ses bourgs, ne ressẽtit point la grande peste qui du temps de Gal. affligea l'Italie durant l'Empire de Marc Anthonin : c'est pourquoy ce n'est pas sans raison s'il dit que celuy-là est heureux qui cognoit la cause des choses. Que si parmy quatre qui hãtẽt ceux qui sont infectez, ou de la peste ou du mal de Naples, le mal se prend à celuy qui sembloit estre le plus sain, & de la meilleure complexion, ie crois qu'il est impossible d'en sçauoir la cause.

R. On donnera la raiſon vniuerſelle que Galien donne, qui eſt la complexion de celuy-là, que nous ignorions auparauant.

F. Ie la donneray auſſi auec quelque fondement aux exemples que i'ay propoſés : parce que Ceriane eſt vn lieu fort humide, ſale & plain d'ordures, non pas tant pour l'abondance des eaux leſquelles y ont leur ſource, comme pour le grãd nombre de pourceaux dont elle eſt remplie: & le Siroc ſe faict fort ſentir à Ponte-Decimo pour vne certaine concauité que les montagnes y forment comme il me ſemble, & à cauſe de plu-ſieurs moulins d'eau, car les vapeurs pourries qui s'en eſleuent, & celles que le Siroc y apporte n'ont point d'yſſuë. Pour le quartier de la ville deuers Serazane, outre qu'il eſt plus rempli de peuple, il eſt encores plus expoſé au vent auſtral; & celuy deuers Pré & ſainct Thomas n'eſt point ſi rẽply, ny ſi expoſé à ce vent, outre que le quay & le port le defendent mieux. On dit le meſme de la ville de Nerui qui eſt incommodee du vẽt auſtral, ſans que l'Aquilon la deffende aucunemẽt. Et veritablement en cecy l'air peſtilent eſt ſemblable au feu, lequel eſtant ſous differentes matieres combuſtibles, commence à bruſler les plus faciles; & en continuant il bruſle celles qui le ſont moins, mais finalement il les conſomme toutes, car il a commencé d'infecter les lieux & les perſonnes qui eſtoient plus diſpoſees à receuoir l'infection, & il euſt infecté ceux leſquels y ſont les moins diſpoſés s'il euſt perſeueré dauantage; mais la Tramontane a eſté la Teriaque qui nous a garantis de plus grand mal.

M. Si la peste a esté incognuë iusques auiourd'huy, il n'est pas possible qu'on y ayt apporté le soin qui est necessaire pour s'en pouuoir garantir, c'est pourquoy il ne vous reste qu'à nous le faire cognoistre.

R. Nostre discours seroit autrement imparfaict: mais il me semble qu'il est bien tard, & puis nostre profession nous contraint de quitter bien souuent les lieux qui sont les plus agreables pour aller là où l'on n'entend que plaintes & lamentations.

F. Il est vray, nous pouuons laisser ceste partie pour demain, & cependant allons-nous-en, apres auoir baisé les mains au Seigneur Estienne.

M. Vous aués raison, allés-vous-en à la bonne heure.

Fin de la sixiesme Iournée.



SEPTIESME ET DERniere Iournée.

M. VOvs soyez le bien venu Monsieur R. assiez-vous, & dictes-moy ie vous prie ce qu'il vous semble de ceste nouuelle doctrine ?

R. Le mesme qu'à vous Monsieur, mais la doctrine n'est point nouuelle, parce qu'elle est tirée d'Hippocrate, de Galien, & de tous les autres Medecins renommez, accompagnée de plusieurs experiences que personne n'auoit encores si bien obseruées ; oüy bien l'opinion qu'ils en tirent, au moins depuis cinq cens ans en çà : Il est bien vray, que si en matieres difficiles il faut pancher du costé où les raisons sont plus fortes, ie suis presque contrainct en ceste difficulté de la peste, de suiure ceste nouuelle opinion, qui est si bien establie, tant par l'authorité & la raison, que par les experiences.

M. Le monde donc est d'autant plus obligé à son inuenteur, que ceste opinion est veritable, & qu'il a fait voir clairement vne chose si importante.

R. Le monde est veritablement obligé à ceux qui trauaillent pour son bien, mais voicy Monsieur Facio : vous nous auez si bien satisfaicts tous ces iours passez M. que nous esperons d'estre en-

cores contans auiourd'huy.

F. Dieu vueille que vous le soyez autant de l'effect, que vous le deuez estre de la volonté que i'ay de vous seruir : mais pour instruire le Seigneur Estienne des moyens qui sont necessaires pour se garantir d'vn tel ennemy, ie crois qu'il est à propos de dire auparauant, comment est-ce qu'on le peult preuoir; parce que il n'est pas moins veritable, que commun de dire, que les mesmes remedes qui seruent à chasser le mal present, seruent aussi à le destourner quand on les fait auant qu'il arriue.

R. Ceste entreprise sera aisée, parce qu'il ne fault que repeter les causes qu'on a desia dictes, qui se font cognoistre auant que la peste arriue.

F. Il est vray, mais ie ne pense pas que pour veoir quelqu'vne de ces causes, on puisse tirer quelque certitude du futur effect.

R. Ie ne dis pas qu'on la puisse tirer de toutes: mais quand les causes paroissent, on en peut craindre quelque chose, & encores estre asseuré que quelques-vnes peuuent engendrer la peste, comme le boire & le manger qui est corrompu.

F. Repetons-les doncques, afin que nous voyons ce qu'on doibt plus ou moins craindre : nous auons dict qu'elles sont trois principales, l'air, le manger & boire corrompu, & les figures celestes : lors donc que quelque grande conionction malheureuse se prepare au Ciel, & qu'on voit souuent des Cometes, des Ecclipses du Soleil, & de la Lune, il est raisonnable que nous craignions ce qui a de coustume de suiure ces signes, selon l'obseruation des Astronomes.

R. Laiſſez maintenant à part les figures du Ciel qui ſont marques, & peut-eſtre cauſes, mais eſloignées, & auſquelles les Aſtronomes ſe trompent quelquesfois, comme l'euenement le monſtre, & venons à l'air, & aux alimens vicieux.

F. L'air, comme nous auons deſia dict, peut deuenir peſtilent pour pluſieurs cauſes; à ſçauoir pour les vents meridionaux, pour les tremblemens de terre, pour les mareſts, & les corps priuez de ſepulture, & bien quil ſoit difficile de predire les maladies communes par le changement des ſaiſons, nous voyons toutesfois qu'Hippocr. qui y eſtoit extremément verſé, a predict des maladies determinées; mais ſi nous parlons des peſtilentes, ie crois qu'on a beſoin de plus grands ſignes pour les pouuoir aſſeurément predire. Celuy donc qui obſerueroit en vne année trois, ou deux & vne ſaiſon encores, qui fut grandement auſtrale, auec vne pluye menuë, ou nuageuſe & ſombre, chaude & ſans vent, & qu'il adiouſtaſt à ces ſaiſons la ſituation du lieu, baſſe, humide, & paraduanture ſubiecte aux vents de Midy, comme Cranon, & qu'il veit vne abondance extraordinaire de fruicts ſans gouſt, il pourroit iuſtement craindre la peſte; mais s'il voyoit vne quantité des animaux qui naiſſent de la pourriture, comme ſouris, grenouilles, vermiſſeaux & ſemblables, leſquels on voit ſouuent à terre, & à l'entour des herbes, & qu'vne telle conſtitution ne fuſt point corrigée de la Tramõtane, il pourroit predire vne peſte tres-aſſeurée, & particulierement ſi le peuple ſe nourriſſoit alors d'alimens pourriſſables, & qui cauſent des opilations.

M. Il fault donc cognoistre plusieurs choses auparauant.
E. Oüy Monsieur, si l'on veut faire vne prediction asseurée : il est vray que la peste pourroit bien arriuer sans tant de signes, qui ne sont pas tous necessaires pour faire qu'on la puisse predire ; mais parce que plusieurs causes nous sont incogneuës, lesquelles estant opposées à celle de la peste, la peuuent destourner, il est difficile de la predire par la mutation des saisons, si d'autres signes ne suruiennent.
R. Il est vray, mais quand on voit que l'air chaud & humide continuë, six, sept, & huict mois, on a occasion de craindre.
F. Tres-grande, & si alors le Prince ne s'esueille, il merite d'estre blasmé : mais qui en conclurroit vne peste asseurée sans d'autres signes, il se pourroit tromper pour les susdites raisons.
M. Ie crois qu'il est bien difficile d'en predire vne certainement, suiuant ce que vous auez dict.
F. Il est vray Monsieur, parce qu'il fault que la terre s'entr'ouure, & qu'il en sorte des vapeurs venimeuses, ce qui n'arriue ordinairemẽt qu'aux grands tremblemens, comme nous auons desia monstré.
M. Ie crois bien que de six ou sept mille cadauers sans qu'ils soient enterrez, on en peut predire vne peste certaine.
R. Ie suis de mesme opinion.
F. Et moy aussi, moyennant qu'ils fussent proches des lieux qui sõt habitez, car s'ils en estoiẽt loing, peut-estre que les vents, & particulierement

la

la Tramontane empescheroient que les vapeurs qui s'esleuent ordinairement de la pourriture ne s'estendissent si loing.

M. Croyez-vous qu'on puisse predire le mesme des marestz & des estangs?

R. Non, à cause de la grande difference qu'il y a entre les eaux & les cadauers, d'où naissent des pourritures fort differentes. Il est bien vray que qui apprehenderoit vn grand marestz, comme par exemple vne riuiere, qui arrouseroit vn grand pays, que son apprehension ne seroit point sans raison.

F. De là vient que les terroirs & les pays qui sont en lieu bas, sont presque tousiours mal sains, nonobstant les canaux & aquedus, & les habitans sont subiects aux fiebvres malignes, & sur tout en Automne.

R. Celuy qui est asseuré que l'eau qu'on boit, ou de laquelle on se sert deux ou trois mois pour faire du potage dans vne armée est marescageuse, & a demy pourrie, il peut asseurément predire la peste: Et semblablement, si au lieu de l'eau le froment est à demy pourri, ou si au lieu du froment les autres alimens sont de mauuaise nourriture, comme il est arriué en plusieurs famines, apres lesquelles on peut presque tousiours faire ceste prediction.

M. Ie croy que ces pestes que nous venons de dire, arriuent plus souuent dans les armées, que parmy les peuples, parce qu'ils sont plus subiects à manquer de nourriture pour plusieurs occasions.

R. Mais auant que parler de la guerison, dites-

moy M.F. si vous croyez que ceux qui ont la peste ayent tousiours la fiebvre.

F. Il semble qu'en la peste, qu'Hipp. descrit au troisiesme des Epidemies, les pestiferez estoient quelque-fois sans fiebvre, ce que Galien asseure, d'autant qu'ils ne sont pas tous esgalement infectez, mais les vns cruellement, & les autres mediocrement : & ceux-cy à mon auis sont quelque-fois sans fiebvre, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'accidens, & partant ils sont facilement surmontez par la nature: & de là il peut arriuer que quelqu'vn aura vn charbon & sera sans fiebvre, encores que Galien vueille que la fiévre soit tousiours auec le charbon, ce qu'on peut paraduenture entendre de ceux qui sont furieusement attaquez de la peste.

R. Il semble que Galien & Fernel le vueillent ainsi, disans que celuy est sans fiebvre duquel la pourriture est superficielle, la nature ayãt chassé le venin à la peau.

F. Il me vient encores vn doute, à sçauoir si tous ceux qui sont infectez en vne peste, doiuent necessairement auoir vne mesme maladie ou diuerse.

R. D'vn costé il semble, selon la doctrine de Galien & d'Hipp. que les maladies communes sont distinguées des diuerses, que les Grecs appellent sporadiques, parce que celle-cy sont telles que le nom le porte, & celles-là en affligẽt plusieurs de mesme façon : d'vn autre costé, nous sçauons par la peste qui est descrite par Hipp. que les maladies communes & diuerses compatissent ensemble, comme il est clair par la diuersité des

maladies qui furuindrent durant cefte pefte : & partant ie dis que c'eft affez que la caufe foit commune pour l'eftabliffement d'vne maladie commune, encores que felon la diuerfité des fubjects & des humeurs peccantes, les diuerfes maladies viennent à naiftre.

F. Et pour confirmer cecy, ie dis que celuy qui confiderera Hipp. & Galien, il ne verra point qu'ils vueillent diftinguer les maladies communes des diuerfes, en façon que celles-cy ne puiffent eftre communes, ny que les communes foient compofées d'vne feule maladie, mais ie croy qu'ils veulẽt diftinguer les maladies communes qui ont leur caufe commune d'auec les maladies qui ne furuiennent qu'à peu de perfonnes, lefquelles ordinairement par vne caufe particuliere, offencent auiourd'huy l'vn & demain l'autre : mais fi en mefme temps plufieurs deuenoient malades d'vne mefme, ou de diuerfes maladies, il eft certain que l'effect & la caufe en feroient communs ; bien que ie ne nie pas que les maladies communes affligent le plus fouuent auec maux de mefme nature.

R. Ie le crois auffi. Mais venant maintenant aux remedes qui gueriffent & preferuent, ie ne fuis point d'aduis qu'on parle des particuliers, ny du moyen de guerir les charbons ou bubons, ny qu'on difpute à fçauoir quel emplaftre a plus ou moins d'efficace, mais ie crois qu'il fera à propos de parler des ramparts & deffences generales que les Princes doiuent pluftoft procurer que les Medecins.

F. Vous m'auez faict plaifir de m'en faire fou-

uenir, non pas tant pour ne seruir le Seigneur Estienne auec des emplastres & des vnguents, que pour ne point redire les choses que plusieurs autres ont escrites en traictant de la peste, & comme il se faut comporter quād quelqu'vn en est attaqué sans marque, & quād le charbō ou bubō, ou le pourpre apparoissent: & il me sēble que c'est encores vne chose superfluë de dire la diligence que l'on doit apporter en ces accidens de peste, car tous les Medecins en parlent, qui ne doit pas estre moindre qu'à l'endroit de ceux qui ont aualé du Napel, parce que le venin n'arreste point d'entrer dans les grandes venes, & d'esteindre promptement le malade: & ie ne m'estendray point non-plus à repeter la regle d'Hipp. qu'on doit soigneusement garder en ces accidents, qui est de suiure les mouuements de nature qui se font par les lieux conuenables: car si elle se descharge par le vomissement, par le flux de ventre, par les sueurs, par les bubons, charbons, ou pourpre, on ne la doibt point destourner, mais plustost il la faut ayder, encores que le Medecin iudicieux doiue estre bien sur ses gardes quand il est question d'ayder vn vomissement ou vn flux de ventre: & ie ne mettray non-plus en auant les remedes dont il se faut seruir pour ayder la nature en ses susdicts mouuements, parce que tous les Liures en sont remplis.

M. Dites ie vous prie, quelle regle on doit garder en ces malades qui sont si trauaillez, sans qu'on voye par quel lieu la nature se veut descharger.

F. En tels cas si ie n'auois point d'antidotes que

ie cogneusse pour en auoir faict l'experience, au-moins sur les bestes, ie me seruirois selon ma coustume, des remedes qui purgent les humeurs qui semblent dominer & affliger les corps, lesquelles en ces occasions n'attendent point la preparation des syrops.

M. Puis que vous en estes sur ceste matiere, dites-nous quelques remedes, desquels vn chascun se puisse seruir pour se preseruer de ce mal.

F. Ie n'en vois point de meilleurs que ceux que Galien touche, non moins doctement que briefvement, lequel supposant selon la doctrine d'Hipp. que le principal de la peste consiste en la pourriture, il ne l'a pas si tost preueüe, qu'il s'employe à dessecher les corps humides pour les preseruer, & à maintenir en leur constitution ceux qui sont secs, & à oster les superfluitez & les opilations qui se treuuent aux autres corps, en quoy consiste veritablement toute la force de la preseruation, & presque celle de la guerison; & partant ie loüerois grandement que chascun feust bien reglé en son viure, en mangeant & buuant sobrement les choses qui engendrent le moins d'excremens, & point d'opilations, & qui sur tout ne se pourrissent point facilement; que tous obseruassent ce qu'vne infinité d'autres Medecins ont desia escrit, non seulement en ce qui regarde le manger & le boire, mais encores l'air, l'exercice & le repos, le veiller & le dormir, & les autres choses non naturelles, comme l'euacuation & la retenuë des excrements, & les passions de l'ame, en s'abstenant sur tout des femmes & du baing: voila ce que tout le mon-

de doit faire, & non pas comme ont faict quelques-vns durant nostre peste, lesquels en se gardant du fomes estoient en tout le reste fort desreglez; & comme ils donnoient du nez à terre, ils cherchoient folement par, ou en quelle façon la peste estoit entrée en la maison. Ie conseillerois encores que les corps humides, & qui abõdent en excrements se purgeassent legerement, auec des remedes benins, & que ceux qui ont trop de sang s'en fissent tirer, & que tous se conseruassent auec les choses qui desseichent beaucoup. Ie laisse à part les antidotes simples & composez desquels les Liures sont plains: I'en nommeray seulement deux fort renommez entre les autres, encores qu'on ne les trouue que difficilement en ce pays, dont l'vn est simple, à sçauoir la Pierre Bezoard, & l'autre composé, qui est la Theriaque, lesquels ne profitent pas seulement contre la peste, mais aussi contre tous les autres venins, & qui ne pourra auoir ces antidotes, qu'il employe toutes ses forces à se desseicher, dont les moyens sont escrits par tous ceux qui discourent de la peste, entre lesquels i'en nommeray vn qui desseiche sans aucune notable chaleur, duquel plusieurs se sont seruis par mon aduis en ceste peste, & moy-mesme en ay vsé, qui a beaucoup de force, non seulement pour preseruer, mais encores pour resister à des manifestes commencemens de la peste: c'est l'Aloes simple mis en pillules ou auec du vin, ou de l'eau rose: & ie crois veritablement que les pillules de Ruffus qui sont tant renommées, doiuent leur reputation à l'Aloes qui y entre en

fort grande quantité:& on ſçait que les corps morts ne ſe preſeruent pas long tẽps de la pourriture ſinon preſque auec le ſeul Aloes, ce qui ne vient que de ſa faculté deſſeichante, laquelle (comme dit Galien, duquel i'ay tiré tous ces aduertiſſemens) eſt directement oppoſée à la pourriture, mere de la peſte: & à ce propos parmy les remedes preſeruatifs ie louë les cauteres aux bras & aux iambes, remede qui n'eſt pas ſans raiſon, & que tous eſtiment, & Mercurial Medecin tres-fameux particulierement, lequel aſſeure de n'auoir veu en la derniere peſte de Padouë qu'vn ſeul Preſtre parmi vne infinité d'autres qui fuſt mort auec vn cautere. Or pour venir aux remedes, leſquels pour eſtre vniuerſels contre la peſte, & non point contre les accidens peſtilens, profitent dauantage; ie dis que celuy qui veut deſtourner ou chaſſer vne maladie, il faut qu'il la cognoiſſe, & qu'il ne la cognoiſtra iamais s'il ne cognoiſt la cauſe qui la produict. Les cauſes de la peſte ſont celles qui ont eſté deſia par nous recitées, & que Galien recite briefvement au 4. chap. du Liure premier de la difference des fiebvres: Et partant puis que le Prince ſçait que la multitude des corps qui ſont ſans ſepulture tant des brutes que des hommes, peut infecter l'air, il les doit promptement faire enterrer pour ſe garantir de l'infection, & meſme en pays d'ennemy apres la victoire, & doit ſoigner qu'on ne trouue point aucun corps mort dans tout ſon Eſtat (& particulierement aux lieux qui ſont habitez) ſans ſepulture. On ſçait que la peſte feut produite en Toſcane par

vne Balene qui estoit morte & pourrie sur le riuage de la mer: Et Coirus faict mention d'vne peste qui feut à Milan en l'année 964. causée par la grande multitude des vers: & qui voudra fueilleter les histoires, il trouuera que plusieurs autres sont venuës de ce qu'on n'auoit point enterré les corps des animaux qui estoiēt morts. Le Prince sçait pareillement que la peste peut venir d'vn tremblemēt de terre, & que le dommage de ce tremblement est present, & celuy de la peste futur. Or s'il pouuoit en ce cas, afin d'éuiter l'vn, & peut-estre l'autre inconuenient, retirer son peuple loin de là, il se garantiroit de la peste, & paraduenture aussi des dommages du tremblement, bien qu'vn remede si salutaire aye de l'impossible; Il sçait encores que le mãger & boire qui est corrompu peut engendrer la peste, & que pour l'éuiter & se rendre agreable à Dieu & aux hõmes, il est obligé de moyenner que son peuple ne manque point de viures necessaires: & au contraire, s'il n'empesche la cherté, quand mesme il faudroit engager son Sceptre & sa Coronne, qu'il offence Dieu, se rend odieux aux hommes, & se met en vn manifeste danger de la peste, & peut-estre de la perte de son Estat: car il doit plustost engager son Domaine (s'il n'y a point d'autre remede) que de permettre que son peuple se nourrisse du grain à demy pourry. Or le Prince qui apporte vn tel soin pour le salut de son peuple est veritablemēt bien-heureux, s'acquerant par ce moyen le cœur & les affections des hommes, par la vertu desquels il regne longuement. Et les gene-

raux des armées doiuent receuoir ces instructions, parce qu'il leur arriue souuent de manger du mauuais grain, & de boire de l'eau qui est pire : Dauantage, le Prince n'ignore pas que les eaux croupissantes, & les terroirs marescageux infectent l'air, & partant il ne doit rien espargner afin que les eaux s'escoulent par canaux & aquedus, dequoy les generaux des armées se doiuent particulierement souuenir, quand ils se mettent opiniastremẽt au siege d'vne ville, parce qu'on lit que plusieurs armées ont esté desconfites & ruinées, parce que les ennemis en se seruant de ceste seule occasion auoient rompu lesdits canaux & aquedus. Si doncques la peste entre dans le pays pour l'vne des susdites occasions, le Prince ne merite point d'estre excusé, parce qu'il a veu lors qu'elle venoit, & a eu le pouuoir de la destourner : mais si elle y entre à cause du continuel souflement des vents de Midy, accompagné des autres signes qui ont esté desia remarquez, alors il merite qu'on l'excuse, s'il a recours aux Medecins.

M. Si la peste vient le plus souuent d'vne telle cause, on profiteroit beaucoup en donnant le moyen de la destourner.

F. Ie croy qu'il est impossible, si le Prince ne faisoit ceste resolution que de sortir luy auec tout son peuple hors du lieu où ces vents regnent auec tant de violance, ce qu'il ne sçauroit faire le plus souuent: C'est pourquoy il se doit informer en tout temps des Medecins, pour sçauoir en quel estat sont les choses qui regardent la santé, & qu'est ce qu'on peut craindre & attendre

à l'aduenir: Et cognoissant qu'à cause de la malice des saisons on peut craindre la peste, & mesme la voyant comme fondre sur son estat, il doit promptement faire sortir de la Ville tous les pauures, & ceux qui sont en necessité, & les loger spacieusement par la campagne, & dans les villages, qui est vn remede dont les Venitiens se sont seruis fort heureusement, & doit prouuoir à ce qu'ils soyent nourris d'alimans & breuuages conuenables: & ensemble eslire des Medecins hommes d'honneur, auec authorité de commander que les pauures ayent à se tenir nettement dans leurs maisons; & qu'ils soient reglez quant a ce qui regarde le manger, & les moyens de se conseruer: Et en fin toute la diligence qu'vn Prince sçauroit apporter en faueur des pauures, quand mesmes elle seroit extraordinaire, ne peut estre inutile, puis qu'ils sont à la veille de la peste, & partant qu'il employe toute sa puissance, pour faire qu'il ne reste aucune ocsion de pourriture, que le pays soit sans estang ou marestz, soit petit ou grand, que la Ville soit nettoyée de toute sorte d'immondices auec vne extreme diligence; que tous les canaux par ou la Ville se nettoye ayent le passage libre, que non seulement les corps mors, mais encores tous les excremens, fumiers herbages qui se pourrissent ou dans la Ville ou dans les iardins, soyent cachez dans la terre; & partant qu'il face creuser quelques grandes fosses vn peu à l'escart pour les y enterrer; qu'il commande que tous les pourceaux & autres animaux fort excrementeux & qui font du fumier, soyent en des lieux

esloignez de la Ville; que les habitans, s'il est possible, quittent les endroictz ou les vents malins regnent dauantage, pour se retirer aux quartiers qui sont plus exposez à la Tramontane; que chacun s'eslargisse dans sa famille le plus qu'il pourra, & dās sa maison: Et puis que les mesmes remedes qui aydent contre le mal qui est desia faict, seruent aussi pour le destourner, ou pour le moins à faire qu'il ne soit si furieux: Si l'on voit que la peste nous menace à cause de tant de pluyes & humiditez vaporeuses qui moüillent, & ensemble pourrissent tout, Que l'on s'estudie suiuant l'auis de Galien, que nous auons desia dit, à se desseicher, ce qu'on ne peut faire plus conuenablement qu'auec le feu, duquel Hipp. s'est serui fort heureusement, comme Galien le recite: Et partant que le Prince commande qu'on alume des feux les plus odoriferans qu'on pourra, comme auec Cipres, Genevre, Laurier, Meurthe, Romarin, Sabine, Galange, Stoëcade, Sonchet, Encens, Myrrhe, bois d'Aloës, Styrax, Benjoin, Gerofles, Canelle, Squenanthe, Spicanard, Terebinte & semblables, desquels sont remplis tous les liures qui parlent de la peste: Encores que durant les chaleurs d'Esté, les odeurs d'eau rose, d'eau de fleurs d'orange, de vinaigre rosat, d'eau de nymphee, les odeurs des Sandaux, de Camphre, de Limons, des escorces de Cedre, & de choses semblables qui desseichent sans chaleur soient plus recommandables. Le Prince doit semblablement constituer des Medecins Physiciens, & des Chirurgiens pour la guerison des malades, auec telle recom-

pense qu'il puisse rencontrer des hommes de quelque merite en telle necessité, comme il en treuuera tousiours moyennant qu'il fauorise la vertu; mais que sur tout il adiouste à tous ses appareils les armes qui ont accoustumé de nous rendre fauorable la Diuine misericorde.

M. Croyez-vous que ces rampars profitassent beaucoup?

F. Ie n'en doute point, non pas qu'ils destournassent la peste, puis qu'il est impossible qu'aucun Prince puisse, par vne diligence mesmes extraordinaire, faire enleuer toutes les choses pourrissables tellement que la pourriture ne s'en ensuiue, n'y empescher que les corps, & particulierement ceux des pauures n'abondent en opilations & humeurs superfluës; mais ils diminueroient la mortalité tellement qu'ils eussent garanti 15 mille personnes parmy 40 mille qui sont mortes.

M. Voila vn grand secours, pour lequel le Prince ne deuroit pas mesme espargner sa Coronne: Mais il faudroit sçauoir maintenant ce qui est necessaire quand la peste est desia alumée.

F. Tout ce que nous auons dit, en y adioustant les feux publics qu'on doit alumer par tout, & particulierement là où la pourriture est plus grande, & par consequent la peste est plus cruelle. Quant aux hospitaux i'ay esté long temps en doute pour sçauoir s'ils sont profitables ou non; car d'vn costé, il semble qu'ils le sont, parce que tous les malades estant enfermez en vn lieu peut estre qu'on peut euiter la contagion, qui est la fin pour laquelle ils ont esté instituez,

quoy qu'on ne l'aye iamais attainte en aucune peste, dont nous-nous puissions souuenir: Car si bien tous les infectes & les suspects auec leurs habitz y ont esté enfermez dés le commencement, toutesfois la peste s'est tousiours acreüe tant dehors que dedans; ce qui monstre assez la vanité de ceux qui pensent que la peste vient, & se conserue par la contagion; outre qu'il est necessaire que tous ces malades estans reduitz en vn mesme lieu, l'air y deuiene plus pestilent, d'où vient qu'il y en meurt si grand nombre, non moins pour ceste cause, que pour plusieurs autres. Le Prince donc qui a soin de son peuple doit defendre ces maisons de la santé; car si les habitans sont au large dans la ville, & dans les villages ils sentiront l'air qui ne sera pas si pestilent: là où s'ils sont en vn mesme lieu, la pourriture croist qui empoisonne l'air dauantage, dont les malades meurent, & les sains en sont attains.

M. On oppose à ce conseil l'incommodité de nourrir les pauures, & de seruir les malades.

F. En cecy le Prince peut faire reluire sa vertu, & s'obliger eternellement son peuple, assistant les personnes miserables, non seulement d'vn logement spatieux hors de la ville, & de litz, mais encores de viures & d'argent, procurant sur tout qu'il ne manquent point des choses necessaires en resignant le soin de tout cecy à quelques Gentilshommes qui soyent riches, & qui craignent Dieu. Et qu'il ne croye pas de deuenir iamais pauure pour vne si charitable munificence ou que ses forces en diminuent, mais qu'il s'asseure qu'elles croistront, & qu'il en sera plus

agreable à Dieu. Or pour ſeruir les malades en toutes les choſes neceſsaires, que perſonne ne doute que les Peres & Meres; enfans, freres, ſœurs & ſeruiteurs les aſſiſteront mieux dans leurs propres maiſons que dans les Hoſpitaux.

M. Il eſt vray, parce que l'amour & l'intereſt aiguillonne ceux-cy à bien ſeruir, ce que parauenture on ne voit point dans les Hoſpitaux, ou ny l'vn ny l'autre n'oblige perſonne à bien ſeruir les malades. Mais d'vn autre coſté on n'a point de Medecins aux maiſons, & on en treuue dans les Hoſpitaux, parce qu'on les paye. Dauantage, ceux qui ſeruent dans les maiſons encourent le danger de la peſte; & paraduenture les malades n'en mourroient point, ſi on les enuoyoit aux Hoſpitaux.

F. Monſieur on ne manque point de Medecins dans les maiſons, moyennant que le Prince y vueille trauailler; parce que s'il eſt homme de diſcretion, voyant que ce mal eſt contagieux, & que les Medecins pour entrer en tant de chambres, ou l'air eſt neceſsairement plus malicieux à cauſe des malades, s'expoſent au danger; propoſera vne telle recompenſe qu'on ne manquera point d'hommes de merite: & tout ainſi qu'on ne trouue pas facilement de bons Medecins & des Chirurgiẽs pour les Hoſpitaux, & que ceux qu'on trouue ſont ordinairement hommes qui ſont pauures, non moins de doctrine que d'argent, de meſme trouueroit-on facilement des habiles hommes pour voir les malades dans les maiſons priuées, leſquels en cognoiſſant le danger beaucoup moindre, & alechez de la recom-

pense & de la faueur du Prince, le feroient de bon cœur: Et afin de respondre à tout, s'il y a du hazard pour les parens des infectez, pourquoy est-ce qu'il n'y en a dauantage pour ceux qui seruent à l'Hospital? outre que ce mal, comme nous auons monstré, n'est pas si contagieux que les parens en soient necessairemẽt infectez, pour toucher aux malades; parce que i'en ay veu plusieurs en ceste peste qui viuent encores, lesquels ont seruy & touché leurs pere, mere, freres, sœurs, femme, enfans, & marys infectez, & qui ont dormy dans les mesmes chambres, & quelques-vns dans vn mesme lict, sans en estre attaints, & vne infinité d'autres qui sont morts sans auoir seulement touché vne aiguillette: & afin qu'on se garantisse mieux, on peut deputer dans vne maison où il y a vne famille quelqu'vn pour toucher au malade, & les autres pour seruir aux autres necessitez.

M. Ie croy comme vous dites qu'il en mourroit beaucoup moins.

F. Qui cognoit la nature de la peste ne peut dire autrement, car il en meurt dauantage où il y a plus de semences & de vapeurs pestilentes, qui se trouuent où il y a plus de pourriture, laquelle est plus grande aux lieux où se rencontrent plus de pauures, & pariculierement estans malades: De sorte que laissant à part les Hospitaux, auec l'ordre qu'on a dict, il n'en mourroit pas la moitié de ceux qui meurent auec l'ordre qu'on a gardé en ceste peste.

M. Voila qui va bien, mais il faudroit vn grand nombre de Medecins, parce que durant que le

Chirurgien,pour exemple, eſt aupres d'vn malade, il n'eſt pas raiſonnable qu'il ſorte pour conuerſer auec les ſains iuſques a ce qu'il aye faict ſa quaranteine ſuiuant la couſtume.

F. Ie ne ſçay à quoy ſeruent ces quaranteines, dont on vſe en toutes les peſtes d'Italie.

M. Tous les Princes s'en ſeruent,& tous les Medecins les approuuent,car il ſemble qu'elle ſoit l'unique remede: Ioinct qu'il n'eſt pas raiſonnable qu'vn qui a touché vn peſtiferé, ou des bubons ou charbons, & que chaſcun eſtime eſtre infect, aille conuerſant auec ceux qui ſont eſcartez des peſtiferez.

F. Si nous auons deſia monſtré par des experiances plus claires que le Soleil que les peſtiferez meſmes n'infectent que difficilement, à quel propos craindra-on ceux qui ne le ſont point? & ie ne vois point que ces quaranteines,ces clochetes,croire l'vn infecté,& l'autre non,ſeruent de rien qu'à eſpouuanter le monde, tellement que ſi quelqu'vn auoit touché par malheur la robe d'vn Corbeau, il en reçoiue vne telle frayeur qu'il en meure; & à cauſer vne mortalité d'autant plus grande que ces quaranteines ſe font auec rigueur; ce qui n'eſt pas ſans raiſon: car les habitans eſtant enfermez (& ſur tout les pauures qui ſont en grand nombre) dans leurs maiſonnettes ou l'air eſt neceſſairement plus peſtilent,comme nous auons deſia prouué,facilement ils tumbent malades & meurent: Ces quaranteines ſont doncques inutiles,puis qu'elles ne profitent iamais, & ſont faictes ſans raiſon:& qu'il ſoit vray,il eſt mort vn nombre infi-

ny de perſonnes en la peſte de Veniſe, de Milan, & en toutes autres, pendāt qu'on les faiſoit treseſtroitemēt : que s'il a ſemblé quelque-fois que la quarātaine ayt eſté profitable, ils ne voyoient pas que la peſte alloit en declinant, ce qu'ils iugeoient prouenir de la quarantaine : que ſi on l'euſt faicte quand elle commençoit, on euſt deſcouuert la vanité d'vn tel remede : dictes-moy donc, Monſieur, pourquoy eſt-ce que le Prince l'ordonne ?

M. Afin de deliurer ſon Eſtat de la peſte.

F. Ie ſçay que cecy eſt ſa derniere & principale fin ; mais ie voudrois ſçauoir en quelle façon la quarantaine le conduit à ceſte fin.

M. En oſtant la conuerſation, & par conſequent la contagion : car la contagion eſtant eſteinte, chacun croit que la peſte le ſoit auſſi.

F. Ne voyez-vous pas leur erreur, Monſieur, apres auoir cogneu que c'eſt que la peſte, & l'air peſtilent, & quelles en ſont les cauſes, entre leſquelles c'eſt vne folie de mettre la pure contagion ? or la peſte venant le plus ſouuent de la malice de l'air, qui eſt touſiours plus grande parmy la multitude, & dans les puantes & miſerables maiſons des pauures ; vous voyez, dis-ie, maintenant que la quarantaine eſtant vn remede qui nuit d'auantage qu'il ne profite, elle doibt eſtre meſpriſée du Prince. La crainte auſſi qu'on a d'vn qui ſe porte bien, encores qu'il euſt manié mille bubons, & charbons, eſt ſans apparence, puis que nous voyons par vne infinité d'experiences que les peſtiferez meſmes, & leurs habits, n'infectent que rarement.

M. Ie crois neantmoins que vous aurez bien de la peine à persuader cecy aux Italiens ; car s'ils auoient seulement touché vn Corbeau, i'oseray dire qu'ils s'estimeroient desia morts.

F. Il est vray, parce que l'opinion contraire est dés long temps grauée dans leur esprit, d'où ceste crainte leur vient, & non pas du danger : car tout ainsi que si vn Prince ordonnoit que quelqu'vn feust pendu, & neantmoins qu'il deffendist secrettemēt qu'on ne luy fist aucun mal ; la crainte de celuy qu'on meneroit au gibbet ne laisseroit pas d'estre fort grande, & de nuire beaucoup à sa vie ; de mesme si quelqu'vn auoit touché le manteau d'vn Corbeau, il croiroit d'estre mort, quoy que vainement, encores qu'il eust experimenté que ceux qui touchent aux infectez n'en sont pas seulement malades, tant s'en faut qu'ils en meurent. Ie sçay qu'il y a quelques foibles raisons contre ceste opinion, comme de dire, qu'il ne repugne point que quelqu'vn en portāt dans ses habits ces semences pestilentes, ne soit pas disposé pour en receuoir du dommage, & qu'en touchant à vn autre, il l'infecte, & d'autres semblables qui s'en vont par terre, si l'on prend garde à la nature, & à la cause de la peste, & si l'on met en auant les experiences susdites qui battent au contraire, & sur lesquelles finalement nostre profession est fondée : & suis bien asseuré si le grand Turc, ou le Roy de France estoient Seigneurs de l'Italie, qu'en introduisant leurs Coustumes, on n'auroit autre crainte pour la peste, que celle qu'on a ordinairement pour les fiévres malignes, & autres maladies cōtagieuses:

Mais reuenant à noſtre diſcours, ie dis qu'il n'eſt pas raiſonnable d'empeſcher que les Medecins, les Chirurgiens, & tous ceux qui n'ont point de mal dans les maiſons des malades, ne ſortent, & aillent où ils voudront, moyēnant que pluſieurs perſonnes ne s'y aſſemblent.

M. C'a eſté doncques vne grande cruauté que de les pendre?

F. Pardonnez-moy, puis qu'ils ont violé les loix du Prince.

M. Il eſt vray, mais la Loy eſt donc bien injuſte?

F. Elle ne l'eſt point, ſi on ſuppoſe le fondement de l'opinion commune, bien que de ſa nature elle ſoit tres-inique, puis qu'elle condamne à mourir ceux qui ne font point de mal.

M. Croyez-vous que ſi les peſtiferez meſmes entouroient les perſonnes ſaines, qu'ils meritaſſent la mort?

F. Ils ne la meriteroient pour autre choſe, que d'autant qu'ils pourroient communiquer leur mal à quelqu'vn qui conuerſeroit auec pluſieurs perſonnes, comme pourroit faire encores celuy qui auroit quelque autre maladie contagieuſe.

M. Commēt à quelqu'vn? on les pend, parce qu'on croit qu'ils nourriſſent la peſte pendant qu'elle eſt allumée, qu'ils la font croiſtre quand elle commence, & qu'ils la renouuellent quand elle eſt eſteinte.

F. S'ils les pendent pour cela, ils ont tort; car tout ainſi qu'il eſt impoſſible, qu'vne perſonne (quoy que peſtiferée) puiſſe renouueller la peſte, quād elle eſt eſteinte, de meſme il n'eſt pas poſſible qu'on la faſſe croiſtre quand elle commence, ny

qu'on la nourrisse quand elle est alumée : & en fin c'est vne incroyable vanité de penser que la contagion soit si grande chose, comme nous auons monstré par des viues raisons, & sensibles experiences.

M. Vous voudriez donc qu'on traficast indifferemment ?

F. Il n'est pas defendu à ceux qui craignent, quoy qu'en vain, de se garder de tout le monde : mais par ordonnance du Prince, ie permettrois le trafic à tous, sinon aux malades ; estant asseuré que la liberté de ceste conuersation est tres-profitable, & qu'elle ne nuit aucunement ; & qu'au contraire, c'est augmenter la mortalité, que d'enfermer les personnes dans leurs maisons, comme nous auons desia prouué.

M. Que voudriez-vous que le Prince ordonnast touchant les meubles qui sont dans les maisons infectées ?

F. Non pas la diligence dont on vse en Italie, & moins celle dont nous-nous sommes seruis à Genes, par-ce qu'elle ressemble à vn pillage, & les peuples qui sont opprimés de la peste, meritét plustost d'estre assistez, que saccagez : car ie me souuiens de certaines personnes d'honorable extraction, ausquelles on osta ce peu de lambeaux qui leur restoient seulement apres l'affliction de la peste : & partant ie serois d'auis que le Prince laissast ces meubles à ceuxqui en sōt les maistres ; le soin desquels est plustost surabondant que necessaire, s'ils en nettoiēt, ou font essorer d'autres, comme on dict communément, que ceux dans lesquels estoiēt enuelopez ceux qui sont morts,

ou qui estoient malades de la peste: Quant aux draps, materas, couuertures, & choses semblables qui peuuent conseruer les semences de la peste, & particulierement quant aux pellices, qu'on les estende durant vn mois à la Tramõtane, ne blasmant point ceux qui pour leur plus grande satisfaction voudront mettre à la lesciue les choses qu'on peut lauer sans les gaster: & que le Prince ne craigne point que ces meubles puissent conseruer, ou renouueler la peste, mais qu'il prenne garde soigneusement aux aduertissemens dont nous l'auons faict souuenir, qui seuls le peuuent ayder, par-ce qu'ils regardent la racine de ce mal: & sur tout, qu'il bouche ses oreilles à ceste commune chanson des Italiens, qui est, qu'on peut porter la peste en son pays par le moyen des meubles: par-ce que les pestes de delà les Monts ne sont pas plus priuilegiées que celles d'Italie: que si elles s'esteignent entierement sans aucun soin; à plus forte raison celles-cy s'esteindront auec tant de rampars, dont nous auons desia parlé, lesquels s'opposent à la vraye cause d'vn si grãd mal, duquel Dieu nous vueille preseruer.

M. Puis qu'on ne parle point d'auantage, il semble que nous sommes à la fin de ce discours: Or ie ne puis faillir, si ie dis que i'ay ouy des choses durant ces sept iournées, lesquelles non moins pour leur importance que pour leur nouueauté, & peut-estre pour la verité, meritent en faueur de la republique humaine d'estre cõmuniquées à tous.

R. On met sur la presse tant de choses qui ne profitent que bien peu, ou du tout rien, qu'on feroit vn grand tort au monde, de n'y mettre point celles qui sont si importantes, & si vtiles.

M. Il est vray, mais le tout consiste à s'en ressouuenir.

F. Messieurs, en parlant vous auez tousiours les yeux sur moy, & i'entends ce qu'ils desirent, c'est pourquoy ie m'oblige de faire vn recueil de toutes les choses pour le moins qui sont plus essentielles, dont nous auons discouru ensemble par l'espace de sept iours, & de leur faire voir le iour; & pour voir si ie m'en souuiens, ie dis qu'en la premiere iournée, apres l'entrée de nostre discours nous prouuasmes que la peste est vn mal plus grand que la guerre ny la famine: en la seconde on proposa la difficulté qui fut non seulement pour sçauoir si nostre peste venoit du fomes ou de l'air pestilent, mais encores si la commune opinion est veritable, qui porte que la peste se peut allumer en quelque lieu par les habits d'vn pestiferé: on monstra la foiblesse qui accompagne quelquefois les opinions cõmunes, & qu'entre les autres celle de nostre peste n'est fondée sur aucune preuue: & ie me souuiens que M. Ratto preuua ce iour là auec de bien forts arguments que la peste se pouuoit introduire dans les prouinces par le seul fomes, & que la nostre n'estoit point venuë de l'air pestilent: En la troisiesme, on parla des causes qui nous meuuent à sçauoir les choses nouuelles, & puis on commença à rechercher la nature de la peste par ses effects: on parla

de la contagion, de ses especes, des semences pestilentes, de la varieté des analogies, & si c'est vne chose essentielle à la peste que d'estre cōtagieuse: on discourut apres des maladies populaires, & on les diuisa, & sous-diuisa. En la quatriesme, ie crois qu'on discourut, à sçauoir, si l'on deuoit manger plus sobrement au matin qu'au soir, & des causes tres-communes de toutes les maladies, des liures legitimes d'Hippocrate, & l'on prouua que toutes les maladies communes doiuent auoir leur cause commune, & qu'on en toucha quelques-vnes, mais on dict que l'air en estoit la cause le plus souuent. Il me semble qu'on discourut encores des mutations ordinaires de l'air, des saisons de l'année, de la nature des biens, & des maux qui en prouiennent, de l'année qui est salubre ou non, des vents, des mutations extraordinaires de l'air, des constitutions qu'Hipp. en a escrites, & qu'on vint à conclurre qu'il est necessaire que toute maladie commune aye sa cause commune. En la cinquiesme, on considera la qualité de ces Medecins anciens qui ont voulu que la peste aye tousiours sa cause commune, & non point particuliere, & sur tout celle de ceste pure contagion: on rechercha s'il y auoit eu des Medecins experts en la matiere de la peste: on monta par apres aux authoritez des Historiens, pour voir si par leur tesmoignage on pourroit former quelque coniecture que la peste eust esté produite quelquefois de la contagion par l'entremise de ce fomes: & de là nous vinsmes à voir quelles estoient ces causes communes, desquelles la peste procede seulemēt:

mais on discourut auparauant des influances celestes, & apres des autres deux causes, à sçauoir l'air, & les alimens vicieux, & puis de l'air pestilent, qui est presque tousiours chaud & humide, & de ces differences : nous racontasmes la peste d'Hipp. & disputasmes si l'air estoit corrompu en la peste, & on expliqua que c'est que l'air pestilẽt comme tel : on discourut de l'air qui est pestilent pour les tremblemens de terre, pour les cadauers sans sepulture, & pour les eauës marescageuses, (ensemble de la peste d'Athenes) & en fin on parla de l'air, qui est pestilent à cause des vẽts du Midy, & pourquoy ceux-cy sont pestilens, & partant on vint à parler en suitte de la pourriture, des fieures pourries, si la bouë des apostemes est vn sang parfaictement pourry, des degrez de la pourriture, de la generation & corruptiõ, de la voye à la peste, & l'on monstra que l'air est plus pestilent où il y a plus de pourriture : & apres qu'on eust parlé de la peste qui vient de l'air, on parla de celle qui viẽt des aliments corrompus, & l'on conclud que la peste a tousiours sa cause commune, & qu'elle ne peut estre produite par vn fomes pestilent : on monstra par apres que nostre peste venoit de l'air, on disputa pourquoy est-ce que les Corbeaux estoiẽt morts en tẽps humide, & nõ point en tẽps sec, on considera encores si la peste est vne maladie contagieuse, & en quelle façon, si les semences pestilentes multiplient, si la propagation qui se faict en la gale & en la peste, est semblable ou non, où l'on preuua que la gale est plus cõtagieuse que les accidens de la peste ; & finalement on feit

veoir auec des argumens qui sont pris presque tous de l'experience, que le fomes ne peut estre la cause de la peste. En la sixiesme on respondist par ordre aux fortes raisons de M. Ratto, & premierement à celle de la bonté de l'air de Genes, & puis à ceux qui veulent que les animaux sans raison meurent les premiers aux pestes qui viennent de l'air. On vint apres à respondre à ceste fameuse question de la mort des pauures & des riches; & on recercha pourquoy il arriue que les pauures meurent plustost que les riches en temps de peste, contre Fracastor, & que presque tous, tãt les riches que les pauures ont ressenty la peste de Genes : on respondit à la raison de la contagion, & aux exemples allegués au contraire, & à l'opinion des Princes : on satisfit par apres à la raison qui est tirée du mal de Naples, & on reuoqua en doute la commune opinion de ce mal : on monstra que la raison des hospitaux & Monasteres estoit sans force, & celle aussi du mal galantin, & pourquoy la peste afflige dauantage vn lieu qu'vn autre. Auiourd'huy nous auons recherché si l'on peut preuoir la peste auant qu'elle arriue, si la fieure accompagne tousiours les pestiferés ; & si tous les pestiferés ont vne mesme maladie, & puis nous sommes venus à quelques aduertissemẽs particuliers qui nous garentissent de la peste, & aux remedes qu'vn Prince doit pratiquer pour en deffendre son estat; & ce qu'il peut faire à l'encontre de celle qui vient des vents du Midy, si les Hospitaux sont necessaires, cõme on doit pouruoir aux malades, si les quarantaines profitent ou

non; si ceux qu'on a pendu pour estre sortis des maisons des pestiferés l'auoient merité; & qu'est-ce qu'il fault faire touchant les meubles de ceux qui sont infectés.

M. Vous auez la memoire fort heureuse, mais armez vous bien contre les mesdisans qui sont en grand nombre, car ayāt eu quelque vent de vostre nouuelle opinion, ils en rient desia, & croient qu'elle est plustost fondée sur des raisons apparentes que veritables, & partant ils disent ouuertement que vous-vous trompez.

F. Ceux qui demeurent quelque temps estonnez aux choses grandes, comme en la peste, sont excusables, mais non pas ceux qui ne s'en veulent point demesler; i'ay esté des premiers, mais ie suis resolu de n'estre point des derniers: car ie crois qu'il est honorable, apres vne longue ambiguité, & qu'on a pesé les raisons, de pancher du costé où elles pesent dauantage, & où il semble que la verité se monstre: or ceux qui se voudront opposer à ces discours, apres les auoir soigneusement examinez, meriteront le mesme honneur que ceux qui sont amoureux de la verité, & qui sont vtiles au monde: mais ceux qui les blasmeront en ne daignant pas seulement de les regarder, ils trauailleront à monstrer leur ignorance & presomption, parce qu'ils seront tesmoings solemnels de leur bassesse & de leur arrogance, en parlant par les coings des ruës contre ceste doctrine, sans vouloir prendre la plume à la main: car ou ils seront Medecins, ou non, s'ils ne le sont point, ils auront tort de

iuger d'vne chose qu'ils n'entendent pas, & s'ils le sont, quelle sera leur lascheté de ne vouloir escrire des choses si importantes, & qui ont vne si estroitte alliance auec leur profession? car si l'on vouloit qu'ils escriuissent de l'art militaire, de l'Agriculture, ou des Mathematiques, ils se pourroient excuser, en disant que ces choses sont trop esloignées de la Medecine; dauantage, s'ils sont Medecins, ou ils entendent les choses ou non, s'ils ne les entendent point, qu'ils s'en aillent à la bonne heure practiquer quelqu'autre profession, & qu'ils desistent desormais auec leur faulse & vaine monstre de science, de tuer les pauures malades qui s'abandonnent à eux; que s'ils les entendent, ils ne se doiuent point ennuyer s'ils en traictent, car ils en seront grandement estimez, & en receuront vne ample recompense des habiles hommes.

M. Ie ne pense pas qu'on puisse repliquer quelque chose à cecy, dequoy ie suis resolu de combattre ceux qui d'vn plat & bas langage abayeront contre vostre opinion en ma presence, laquelle m'a donné vne extreme consolation en l'escoutant, demeurant fort vostre obligé, & de Monsieur Ratto: & afin que ie ne vous sois pas dauantage importun, allez-vous-en, ou demeurez, selon qu'il vous plaira.

R. C'est nous, qui auons ressenty ceste consolation, en ioüyssant de la douce conuersation d'vn si braue & genereux Gentil-homme, & afin que nous n'en abusions pas, nous vous baisons tres-humblement les mains.

F. Monsieur Ratto ayant faict les complimens pour nous deux, il ne me reste autre chose qu'à vous souhaitter toute sorte de bon-heur & de contentement, & à vous prier que vous me conseruiez autant en vos bonnes graces, que ie desire de les meriter.

Fin de la septiesme & derniere Journée.

Acheué d'imprimer le 24. Auril 1620.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace ſpeciale de ſa Majeſté, il eſt permis à M. Barthelemy Baralis, Docteur en Medecine en la Faculté de Paris, de faire imprimer, vendre & diſtribuer vn Liure intitulé *Paradoxes de la Peſte*, pendant neuf ans, à commencer du iour que ladite impreſſion aura eſté paracheuée : faiſant deffences à tous Imprimeurs & Libraires, & autres, de quelque qualité qu'ils ſoient, d'entreprendre ladite impreſſion, & vente, ſans le congé & permiſſion dudit Baralis, à peine de mil liures d'amende, confiſcation deſdits Liures, ainſi que plus à plein eſt contenu aux lettres dudit Priuilege, Donné à Paris le 22. iour d'Auril 1620. Signé par le Roy en ſon Conſeil, Rouſſeau, & ſeellé du grand ſeel en cire jaulne.

Fautes ſuruenuës à l'impreſſion.

Pag.29.lig.9.& partant, lis car. Pag.45.lig.27.lis & partant ce n'eſt pas de merueille. Pag.60.lig.25. d'herbes, lis d'Ers. Pag.62.lig.10. d'auec, lis auec. Pag.65.lig.derniere, charge, lis change. Pag.80.lig. 30.& 31. peruertiſſe, lis peruertit. Pag.82.lig.29. ſechereſſe, lis ſeiche. Pag.98.lig.5. ceux, lis ceux-cy. Pag.111.lig.22. les, lis leurs. Pag.116.lig.24. ſalée, lis ſale. Pag.118.lig.8.commune, lis comme En la meſme pag.lig.9.comme, lis commune. Pag.155. ligne premiere, noſtre, lis voſtre. Pag.169.lig.32. ie puis, ie ne puis. Pag.213.lig.3.ou l'air, lis & où l'air.